UNIV. OF
TORONTO
LIBRARY

Digitized by the Internet Archive
in 2009 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/revuedelinguisti29pari

REVUE

DE

LINGUISTIQUE

ET DE

PHILOLOGIE COMPARÉE

TOME XXIX

39343
14/6/97

CHALON-SUR-SAÔNE, IMPRIMERIE DE L. MARCEAU

TABLE GÉNÉRALE

DU TOME VINGT-NEUVIÈME

Pages

Un souvenir de Chavée, par Julien Vinson 1
Les jeux floraux de l'Association basque en 1895, par Julien Vinson 14
Essai d'interprétation de quelques mythes bibliques : II. Abraham, par Mlle M. Berthet..... 21
Bayonne et le pays basque, par Julien Vinson.. 45
Notes diverses de linguistique indo-européenne, par Paul Regnaud 58
Le Catéchisme de l'Empire, note complémentaire, par Julien Vinson. 61
Langues océaniennes et transgangétiques, par H. de Charencey 85
Les Étrusques, par André Lefèvre..... 97, 173
La question de l'évolution linguistique, par Paul Regnaud..... 148
Étymologie du latin *spes*, par Paul Regnaud..... 154
La science du langage et la méthode, par Julien Vinson..... 156
Bibliographie linguistique. Le recueil des proverbes basques de 1596, par M. Julien Vinson..... 201
Les Galibis, par Aristide Marre.....220, 261
Linguistique indo-européenne, par Paul Regnaud.. 248
Étymologies euskariennes, par H. de Charencey.. 339

Pages

Nécrologie. — Abel Hovelacque, par Julien Vinson.... 66

Varia. — Les noms de lieux de Madagascar..... 79
— Étymologies..... 81
— Cuisine indienne.....168, 350
— Pierre Lesca, poète Bayonnais.. 170
— Le style et les pronoms relatifs..... 258
— Sottise et ignorance..... 260

Bibliographie. — P. Regnaud. Éléments de grammaire comparée du grec et du latin, par J. Vinson 68
— H. Léon. Histoire des Juifs de Bayonne, par J. Vinson..... 70
— E. S. Dodgson. Inscriptions basques, par J. Vinson.. 165
— A. Marre. Vocabulaire des principales racines malgaches, par J. Vinson..... 255
— L. Clédat. Grammaire classique de la langue française, par J. Vinson..... 256
— Bibliotheca selecta de autores vascongados, tomo I, par J. Vinson..... 348

Actes de la Société philologique..... ... 77
Bulletin de la Société de Pau.....77, 253
Mémoires de la Société finno-ougrienne 78

Langues étudiées

Basque, p. 14, 45, 165, 201, 339, 348.
Breton, p. 62.
Espagnol, p. 64.

Étrusque, p. 97, 173.
Fang, p. 77.
Finno-ougrien, p. 78.
Français, p. 65, 81, 170, 256, 258.
Galibi, p. 220, 261.
Grec, p. 68.
Hébreu, p. 21, 70.
Indo-européen, p. 57, 248.
Italien, p. 1.
Latin, p. 68, 154.
Linguistique générale, p. 148, 156.
Maléo-polynésien, p. 85.
Malgache, p. 79, 255.
Tamoul, p. 168.
Turc, p. 78.

Auteurs

Mlle M. Berthet, p. 21.
H. de Charencey, p. 85, 339.
M. Guilbeau, p. 14.
André Lefèvre, p. 97, 173.
Aristide Marre, p. 220, 261.
Paul Regnaud, p. 57, 148, 154, 248.
Julien Vinson, p. 1, 20, 45, 61, 66, 68, 78, 156, 165, 168, 170, 201, 253, 258, 260, 348, 350.

CHALON-SUR-SAÔNE. — IMPRIMERIE DE L. MARCEAU.

REVUE

DE

LINGUISTIQUE

ET DE

PHILOLOGIE COMPARÉE

RECUEIL TRIMESTRIEL

PUBLIÉ PAR

JULIEN VINSON

PROFESSEUR A L'ÉCOLE NATIONALE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES

Avec la collaboration de divers savants français et étrangers

---

TOME VINGT-NEUVIÈME

PARIS

J. MAISONNEUVE, LIBRAIRE-ÉDITEUR

6, RUE DE MÉZIÈRES ET RUE MADAME, 26

(ci-devant : 25, quai Voltaire)

1896

UN SOUVENIR DE CHAVÉE

Une de ces dernières après-midi, je bouquinais tranquillement, méditant *nescio quid nugarum*, le long des quais qui pour moi remplacent avantageusement la Voie Sacrée, lorsque mes yeux tombèrent sur trois petits volumes perdus dans un amas de livres sans intérêt et sans valeur. Revêtus d'une reliure à la mode de 1835, ils portaient sur le dos ce seul titre : DANTE. Comme mon père, qui le premier a traduit tout l'*Enfer* en terza-rima française, possède une assez belle collection dantesque, je ne néglige rien de ce qui touche au vieil Alighieri. J'ouvris donc aussitôt le premier des trois petits in-douze que le hasard me présentait : c'était une édition médiocre et vulgaire, d'Avignon, Seguin, 1816; mais, à ma grande surprise, les gardes, les marges, le texte même, étaient couverts de notes, de signes, de marques, de traits à l'encre, au crayon noir, aux crayons bleu, vert et rouge; il n'y avait pas à s'y tromper : ces trois volumes avaient appartenu à Chavée, avaient longtemps demeuré entre ses mains, l'avaient accompagné dans plusieurs voyages. Comment se trouvaient-ils là, nobles épaves errantes sur un vaste gouffre?

Je m'empressai de les acheter et, de retour chez

moi, je me mis aussitôt à les parcourir, pour chercher, dans ces annotations multiples, l'idée de celui qui les avait inscrites. Beaucoup sont d'ordre philosophique, métaphysique [même; d'autres sont purement linguistiques, et, au milieu, des noms, des adresses, des mots isolés, révèlent des préoccupations profanes. Il m'a paru que plusieurs de ces *graffiti* méritaient d'être relevés.

Au verso de la première garde, dont le recto est couvert de papier marbré, Chavée a écrit en capitales de bas en haut : « A buòn intenditor poche parole. La prattica val più della grammatica » et, au-dessous, de son écriture ordinaire : « Die Erfahrung ist die beste Lehrerinn. » Sur le même feuillet, au crayon, il y a ceci : « Il n'était ni Guelfe (...?...), ni Gibelin (impénitent), il voulait la fin de tout, le châtiment par la reconstitution de l'Empire romain. Ainsi, bien que Pise fût gibeline, Dante la condamne..... pour les siens qu'elle laisse insulter » et plus bas : « Anc. ang. bogett, bougett, budget (sac), f. bouge, bolgia. » Par-dessus, au crayon vert : « VAE = ουαι, αναι, quaja » et au crayon rouge : « gr. BHR = spr, » « Inf. V, 3. » Sur le feuillet suivant, au recto, en travers, est cette note qui répond à celle de la page précédente : « parce que, selon lui, les uns comme les autres étaient usurpateurs des droits impériaux. Chi domando chi fósso d'ove andassi. » Au-dessous, on lit, écrites de toutes les façons, les notes : « l'usanza, l'abitudine, l'habitude de prendre une IDÉE comme une monnaie, de la peser et de la regarder en tout

sens, de lui dire : Qui es-tu? et de ne l'accepter que sous bénéfice d'inventaire est une excellente *habitude*, » et de bas en haut : « O let me not be mad, not mad, sweet heaven! — Keep me in temper[1]! » Au verso, Chavée a tracé un petit plan; il a noté diverses adresses et la mention d'un mariage; il a écrit ensuite : « circa al dire — quanto, a..... » « Mi è forza contre-

1. Ces vers de Shakespeare étaient cités dans un article de la *Revue contemporaine* du 15 juin 1863 (t. XXXIII, p. 750 à 774) sur les asiles d'aliénés en Angleterre. L'auteur, M. North Peat, y citait plusieurs pièces de vers composées par des fous; j'ai retenu la suivante qui était signée *William :*

Oh! had she been but false and proud,
    I would not now repine;
Nor grieve the cup of proffered bliss
    Was never to be mine!
But no! she was as good as fair
    No accent ever fell
From her that did not breathe of faith,
    So true was Isabel.

I saw her in her infant years,
    I watched her in her prime,
And still the more she grew, the more
    My love did grow with time!
But now all that has passed away,
    And broken is the spell
That bound my heart and being with
    My charming Isabel.

Oh! had it been the loss of friends
    Or wealth, I would not mourn;
For other friends might fill the void
    And wealth again return.
But, no, a greater grief is mine
    That fancy's self can tell,
For life to me is all a void
    Without my Isabel.

tanto », « lo SGOMBRO, maquereau, SOGLIAS, sogliòla, solle », « KVA, ÇVI, CUMULO », et à la page suivante : « coitare, coitoso, tracotanza, & oltracotanza, VIII, 124; IX, 93; cónto (1) = cognitus, cónto (2) = comptus p. p. de comere; concio par comtius, X, 39; conto (3) computus. » Au verso : « Nulla giammai si distrugge in Natura », « fantasmi d'oggetti esterni », « fongi », « fotographa », « eseguità », « simulacre d'azconi », « schizzi di divis detta spazza... » Sur le feuillet de titre : « Può cambiarsi e cambia di continuo la forma delle cose, ma la sostanza rimane eterna. »

Plus loin, sur le faux titre : « Inferno » il a mis : « Un Borbone si trova LÀ IN PUNTO preci*sa* INCIAMPATO, INCAGLIATO, ECHOVÉ, come il papa SULLA RIVA del passato. nel 1873. »

Des annotations au texte même de l'*Enfer*, je ne retiens que les principales. A la suite des sommaires, Chavée a écrit : « Purg. XXXII, comine di Beatrice. — Tanto èran gli occhi miei fissi ed attenti, — A disbramarsi la decenne sete, — Che gli altri sensi n' eran tutti spenti. Purg. XXXII — E de ben ti ricordi e vedi lume, — Vedrai te somigliante à quell' inferma, — Che non può trovar posa in su le piume — Ma con dar volta suo dolore scherma. Purg. Canto VI. Sei ultimi versi. »

Au vers 3 du premier chant, *smarrita* donne lieu aux remarques ci-après : « LO SMAGO, MOG, v. fr. marrir (chemin), T. marran, pr. marrjan. » — Au vers 19, *queta* est rapproché de agguatare, guatare et quitare;

s. m. aquato, QUIÈTATA, etc. — Au v. 25, est ajoutée la note : « efficiat, metus recessum quendam animi et fugam; Cicero Tusc. Quæst. lib. IV. » — Aux vers 104-108 du chant II, la suivante : « Diù super flumina confusionis deflevimus. Dantis Epist. ad Henricum VII. » — Aux p. 34-35 (ch. IV) : « ec CV' hic : qui :: ecCe hic : ei; ap. aqui, ECCic, fr. ici. » — Au ch. VII, v. 12, *strupo* est expliqué : « *strupo* en piémont. = troupel, lat. struppus (b. all.) Band. *stroppola*, corde. » — Aux p. 120-121 (ch. XV) : « De vulgari eloquio, I, 6. Nos autem cui mundus est patria velut piscibus aequor. »

Aux p. 142-143 (ch. XVIII), il y a une liste de papes : « Martino IV, poi Honore IV 2 anni, Niccolò IV 3 anni, Celestino V rinunziò poi Bonifazio VIII celebrò in quest' anno 1300 il primo universale e secolar giubileo. Sf. 364 — Dopo il Giubileo, Bonifazio VIII indusse con magnifiche promesse Carlo di Valois (fratello di Pilippi il Bello, re di Francia), quello stesso cui Martino IV donato aveva l' Aragone, as cendere in Italia nella mira vi far di esso il pacificator della Toscana, laurata delle fazioni guelfa (Nera), ghibellina (Bianca) ma..... « Le nom de Thaïs (Taïda) au v. 133 amène cette réflexion : « drudo et druda, tud. drûd, trût; gaël. drûth, mereto, meretrix; triuwi, treu ; triutin, geliebte. »

Au mot *laida* (ch. XIX, v. 82) : « tud. leid, verhaszt; it. laido, laidare, laidere, verletzen, kränken. »

Au v. 118 du ch. XXI, le nom du démon *Alichino* est interprété « *Hellequin*, Helleken, von Hell = die Hölle ».

Au v. 16 du ch. XXIII, *s'aggueffa* est expliqué « d. wifan (= wehen), aggueffare, cp. lat. ad tenere »; au bas de la même page, on lit : « pone un *uom* per lo popolo a martiri. »

Au v. 20 du ch. XXX, *forsennata* est traduit : « forcenée = forsenna, hors de sinne, bouleversée. »

Le v. 67 du ch. XXXI, qui, dans cette édition, est ainsi conçu : *Raphegi mai ämech isabi älmi*, est transcrit : « *Rafe elmai, amech zabi almi* » et traduit : « excelsus erat splendor meus, profundus (factus) fuit; superbia mea — superbia mea (præ cæteris), » et dans les marges on lit en arabe (je transcris littéralement) : *RaFʿe ʾeLMʾAʿI ʿAMeQ ZaBʿI ʿALMI*

رفع الماعى عمق صبعى علمى

Au v. 7 du ch. XXXII, *gabbo* est comparé à : « nord. gall., verspottung; it. gabbare; v. fr. gab, gap. » Les vers 73-74 sont rapprochés de XXXIV, 111. Au v. 125, *buca* donne lieu à ces remarques : « buca et buco, höhlung, s. Rump, BHUG, b. a. bûk, T. buh (Bouch), Rumpf, Bocca; Bolgia (fr. bouge), angl. *budget;* TRABUCare, TRAVER, trou-er; bucca, boca, bouche, bachen. » Au v. 129, *nuca* est comparé à « angl. nock, le coche; notch, entaille, de même que cran ». En marge, on lit : « Cf. LAVerniones, fures, à Lavare, tud. furban, reinigen, d'où *forbire* et *furbo* (nettoyer), fripon, de friper, reiben. T. FURBan, nettoyer. » Au v. 132, *teschio* est expliqué « testulum », et au v. 138, *suso* par « ciccus-suskas-suska = KVAS ». Et en bas, dans la marge : « mansuetus : manso; finitus : fino; inclinatus : chino; de excitatus : desto. »

Au ch. XXXIII, v. 3, *guasto* est rendu par *desto*. Au v. 6, *bhâ* est écrit en face de *favelli*. Au v. 22, *pertugio* est analysé per-tûsu-s + J = y. A propos de *Lune*, v. 26, Chavée a noté *lûce, lûna, lûme, fûme, ûmido, crûdo*. Le vers 43, à propos de *mòtto*, est ainsi annoté : « M. lat. muttum = mot = MUTH. » Aux vers 65 et 67, il y a : « les 2 dì; » au v. 79 : « Et pourtant Pise était gibeline; » au v. 81 : « il convegno, il patto. » Au v. 82, *muóvansi* est traduit *s'ébranlent*. Aux v. 90 et 105, *suso* et *quaggiuso* sont rapprochés et annotés ainsi : « lussuso, quaggiuso + ritroso = retrorsus, retro + versus. »

Au v. 118 du ch. XXXIV, *da man* est commenté *dal principio del m*. Après le dernier vers, dans le blanc de la page, Chavée a écrit : « tal razza, tal ling. » et au-dessous : « Il prugno ci : delle prugne, il mèlo, delle mèle. » Au verso du feuillet, il a mis : « Al V^to^ Canto. In omni adversitate fortunæ infelicissimum genus infortunii est fuisse felicem. Boetius nél libro de Cons. philos. »

Sur le feuillet de garde final, au recto, on peut lire : « E circa al dire qual era (al ferni la descrizione) questa S. S. ed a e forse chi mi rinnuova nel pensiero la paura, è ciò cosa dura e difficile, *ed anche dolorosa*; e nol vo' fare : dirò solo che *è tanto amara* (*la selva*) che morte è poco più. Ma pure a voler trattar — Pietro Fanfani, nell' Etruria. » Au verso : « Al V^to^ Canto : Eneide. V. Columba : Celestes neque commovit alas. Portate dall' impetu dell' affetto più che dalle ali. » Sur la page suivante, je ne relève que : « pecchia = apicula = abeille. »

Le Purgatoire est, naturellement, beaucoup moins annoté que l'Enfer. Sur le feuillet de garde, on lit : « P. F. III, 14 : vr. portée : Élan naïf ! grâce céleste ! inspiration ! Dans les vers les mieux frappés, malgré tant de savants artifices, malgré tant d'art, il y a une gêne, un embarras, un LEST, peut-être qui empêche l'idée de jaillir et de s'envoler. — Court d'haleine et, tranchons le mot, asthmatique. = La littérature raisonnable, directe, logique et noblement bourgeoise du siècle de Louis XIV. = La folie de D. est touchante ; elle donne à sa figure je ne sais quelle grâce d'hérétique tendre et hardi, généreux et souffrant. = LA RAPIDITÉ ENTRAINANTE, la mobilité irrésistible. = Il y a des cadavres, d'immenses cadavres, pour lesquels les administrations policières de la sûreté publique n'ont point fait de règlement d'inhumation : ces cadavres-là n'ont d'autres croque-morts que les longues illusions et les longs dégoûts. = Le merveilleux est l'âme de l'épopée. = De volgare eloquio. = Vuole l' unità di lingua per tutta l'Italia, comme unité de forme publique et de gouvernement. = Concentrato pensiero « che di fuor non veni. Fu meglior fabbro del parlar materno. » — « Della lingua volgare di Dante Allighieri libri due tradotti di latino da Trissino. Edit. 1750. »

Aux v. 71-72 du premier ch., si connus : *libertà va cercando,* Chavée a noté : « accus. libertà. »

Aux v. 65-66 du ch. VI, est rappelée la traduction d'A. Deschamps : « Regardant seulement d'un regard calme et sombre — Comme fait un lion qui se repose

à l'ombre; » aux v. 92-93 : « Regnum meum non est de hoc mundo. »

Aux v. 124 à 125 du ch. x : « noi siamo vermi nati a formar l'angele; » aux v. 130-133, les mots *solajo, mensola* et *rancura* sont traduits : « solive, entablement, souffrance. »

Au commencement du ch. xi, est le mot sanscrit *tât.*

Au v. 94 du ch. xv : « modèle de douceur. »

Aux v. 71-72 du ch. xvi : « libre arbitre, LIBERTÉ. Se affatica, s'il fatigue, s'il lutte. »

Aux v. 82-84 du ch. xvii : « PARESSE » et en bas de la page : « Même dans le bien, sans le mouvement, on ne peut devenir meilleur. Un barde gallois du moyen âge. » Au v. 114 : « absolu-éthérien-terrestre. »

Aux v. 16-17 du ch. xviii : « Cœci sunt et duces cœcorum (Math., xv, 14). » Aux v. 52-54 : « Connu seulement par son mode d'action déterminé et constant (Dieu, participe et actif). » Au v. 137, *neque nubent* est commenté : « je ne suis plus l'époux de l'Église. »

Au v. 49 du ch. xx : « *Rev. trim.*, 1863, 375. Contre Aug. Thierry, l'avènement de H. Capet ne fut point une réaction gauloise contre l'élément germanique. Les Capets étaient proches parents des derniers carolingiens et alliés, amis des Othons de Saxe. Ce fut une simple substitution de personnes à laquelle l'élément populaire ne prit aucune part : Robert, fils de Hugues Capet, fut instruit par Gerbert (Sylvestre II). »

En tête du ch. xxiv : « μεθοδος. » Au v. 99 : « Vers de Stace » et au v. 100 : « J'entre assez avant dans

l'ESPACE pour que mes yeux pussent voir de près... »

Aux v. 67-78 : « triste dualisme. »

Au v. 108 du ch. XXVIII : « Touffus » et en bas : « 25 mars, le lendemain de ma conférence *sur les dieux*, B^d des Capucines, 39, 1868. »

Au v. 48 du ch. XXX : « Agnosco veteris vestigia flammæ, Æn. IV. »

Au commencement du ch. XXXII : « Sarvânyangâni mê yânti çrôtratâm kimunêtratrâm. Amaru, 49. »

Sur les pages blanches des gardes finales : « 4 1/2 siècles de force papale, 1068-1414 : 1068, Grégoire VII fait commencer le rôle politique de la PP. 3 terribles luttes de Grég. VII et de Henri IV d'All., 1077-1080. 1300, 1er jubilé universel de Bonif. VIII. 1414, C. Const. d'Hus. H. IV excomm., 1° soumis et humil., 2° révolte. Lutte comtesse Mathilde avec Grégoire VII. » — « Dino Compagni, ami de Dante (par Karl Hildebrand, chez Durand). » — « O mauvais citoyens, qui avez procuré la remise de votre cité, où l'avez-vous conduite? Et toi, Ammanato de Rota Beccarugi. » — « Pron. ÉL = ille, p. 18. » — « Il aura une jolie pierre sur le dos celui-là. Purgat. p. 14, » et enfin une signature : « A. B. 12 février 67, » qui est vraisemblablement de la main d'une Anglaise.

Quant au *Paradis*, les notes y sont encore moins nombreuses et, ce me semble, moins intéressantes. Au sommaire du ch. XVIII, Chavée a écrit DIOVE à côté de *Giove*.

Au v. 51 du ch. II, *fan di Cain* est annoté : « Caïn

portant un fagot; » au v. 79 du ch. III, « essere » est écrit à côté de *esse*, et au v. 96, *co'* est expliqué : « capo, bout. » Au ch. VII, v. 3, le mot *malahoth* est transcrit en hébreu מלכות.

Au v. 40 du ch. IX, *questo centésim' anno* : « dernière année du XIIIe siècle, en 1300, Dante avait 35 ans. » Le verset 70-72 porte en regard un *kaf* hébreu. Le dernier mot du chant *adultèro* est expliqué « Boniface VIII ».

Au ch. X, les versets 109-114 ont en regard un *chin*, un *kaf* et un *mim* hébreux, et *gola* du v. 111 est expliqué « LUBH ». Au v. 53 du ch. XI, au-dessous de *Ascesi*, il y a : « né en 1187, mort en 1227. » Aux v. 119-120 du ch. XII, *loglio* et *arca* sont traduits « ivraie » et « grenier », et, à côté du verset 127-129, on lit : « 17 fév. 1870. »

Au v. 8 du ch. XIII, *basta* s'explique : « est assez étendu. » Au v. 134, *il pruno* « le buisson »; au v. 138, *foce* « port ». Au ch. XIV, v. 21, *rallégrano* « ragaillardissent »; v. 45, *tuttaquanta* « perfetta »; v. 62, *amme* est transcrit en hébreu *amen*, אמן; v. 80-81, *che tra l'altre vedute si vuol lasciar che non seguir' la mente* « que cette vision doit se laisser parmi celles que n'a pu garder ma mémoire ». Au ch. XV, v. 26, « Én. VI »; v. 41-42, « parce que mes conceptions dépassaient l'entendement humain »; v. 117, *pennechio* « quenouille »; v. 148, « à la croisade en 1147 ». Au ch. XVI, v. 19, un *kaf* hébreu; v. 40-42, « né 1106, mort 1147 »; v. 113, *chiesa* « évêché »; v. 140-141, « tu fis mal d'épouser une Donati d'où les 1res

querelles des Guelfes = Gibelins »; v. 154 : « sur fond blanc = papal. »

Au ch. XVII, v. 48 et 55 : « ESILIO, Exil de D.; » v. 125-129 : « Ordre de Cacciaguida, trisaïeul de Dante. » Au ch. XXIV, p. 224 : « FOI, sanskrit *nar;* » au commencement du ch. XXV : « ESILIO; » à la p. 237 : « ESPÉR., sanskrit *nal;* » au commencement du ch. XXVI : « CHARITÉ, sanskrit *naç.* »

Notes éparses sur les gardes finales : « Déjà en Enfer, III, mais surtout en Paradis, I. — Ontologie générale. Guidé par Béatrice. Lucia. Il vero solo. Le chercher sans cesse.— Org. éthé. 1. Nécess.? 2. Possibil.? 3. Réel? — 8e sphère. Les Examens : Pierre. Foi, *nar;* Jacques. Esp., *nal;* Jean. Char., *naç.* »

Les notes de Chavée intéresseront au moins, je l'espère, ses anciens élèves. Ils y retrouveront la pensée du maître et ce mélange de mysticisme et de science positive qui était le résultat de son éducation sacerdotale. Quant à moi, j'ai toujours considéré avec respect les traces d'une main intelligente; il me semble que ces livres inertes, que ces mots griffonnés à la hâte, s'animent sous les regards qui les interrogent et rappellent que la substance est éternelle, qu'elle ne périt point, mais se transforme seulement. Ce qui a vécu, ce qui a aimé, ce qui a souffert, se décompose pour revivre ailleurs, souffrir et penser encore; et tout dans la nature peut à bon droit redire avec l'arbre sanglant du septième cercle de l'*Enfer :*

Uomini fummo, ed or sem fatti sterpi;
Ben dovrébb' esser la tua man più pia!

P.-S. — Ce n'est pas la première fois que je retrouve sur les quais un livre ayant appartenu à Chavée. Dans son horreur des habitudes bourgeoises, il n'avait pas plus de bibliothèque qu'il ne portait de pantoufles. Aussi, ses livres étaient-ils épars chez lui sur des tables, sur des chaises, à la merci du premier venu. Après sa mort, ses élèves ont reçu chacun, de sa digne veuve, quelques-uns des ouvrages qui restaient. Parmi ceux qui m'avaient été attribués figurait le premier volume de l'édition romanisée du Rg-Véda, par Th. Aufrecht (Berlin, 1861, in-8°) : le 26 juin 1891, je trouvai, sur le quai Voltaire, au prix de 0,75, le second volume du même exemplaire, dans la même reliure et avec les notes caractéristiques de Chavée.

J. V.

LES JEUX FLORAUX

DE L'ASSOCIATION BASQUE

EN 1895

Espelette était en fête mardi dernier 24 courant. Le matin, concours agricole des deux cantons d'Ustaritz et Espelette qui a eu un succès complet ; et l'après-midi, les jeux floraux que l'Association Basque célèbre annuellement.

Le banquet de l'Association a eu lieu à midi à l'Hôtel Halsouet. Tous les membres sociétaires avaient tenu à assister à ces agapes fraternelles.

Au dessert, l'honorable député Harriague ouvre la série des toasts en buvant à la prospérité de l'Association. M. Julien Vinson, professeur à l'École des Langues orientales à Paris, et membre de l'Association, dans une improvisation éloquente, fréquemment applaudie, fait appel à tous les Basques de cœur, qu'il voudrait voir autour de la bannière de la Société, qui n'a qu'un but, noble entre tous : l'étude approfondie de l'antique idiome basque, monument remarquable qu'il importe de conserver précieusement.

M. Guilbeau, le dévoué président de l'Association,

prononce ensuite en basque un discours très goûté par l'assistance.

Après avoir engagé les Basques à conserver les us et coutumes de leurs ancêtres, ainsi que cette belle langue basque qui atteste éloquemment l'antiquité de la souche euskarienne, il évoque le souvenir des bascophiles distingués qui ont laissé des travaux remarquables sur la philologie, la littérature et l'histoire de ce peuple dont l'origine se perd dans la nuit des temps. Les noms d'Etchepare, d'Oihenart, d'Axular, de Chaho, de Goyetche, de Hiribarren et d'Elissamburu vivront toujours dans nos montagnes (dit-il en terminant), parce qu'ils ont laissé une trace lumineuse à travers les siècles qu'ils ont traversés.

Après quoi on vide les coupes pleines d'un excellent Irouleguy, et les membres de l'Association, assistés d'une société d'élite, prennent place sur l'estrade enguirlandée et pavoisée à leur intention, sur le jeu de paume, où ont eu lieu les joutes traditionnelles.

La bannière des sept provinces basques est déployée devant l'assistance, et la fête commence par les chœurs basques, chantés par la jeunesse d'Espelette, sous la direction de M. Ahetz, l'intelligent directeur de l'école communale de Saint-Jean-de-Luz.

Les lauréats du concours de poésie basque sont présentés à l'assistance. M. Lopez-Alen, un jeune poète de Saint-Sébastien, lit avec âme et une émotion communicative sa jolie composition, *Maitegarria* (l'enfant chéri). Il est très applaudi et reçoit le

deuxième prix du concours des mains de l'honorable député basque Harriague, aux félicitations chaleureuses du jury.

La poésie de P. Dibarrart, de Baïgorry, qui a obtenu le troisième prix, est chantée par l'auteur avec entrain et un certain brio, aux applaudissements du public.

Mais voici les improvisations, véritable tour de force d'imagination, qui commencent. Les acteurs, deux à deux, chantent alternativement sur un thème qui leur est donné séance tenante, et en observant toutes les règles de la prosodie.

La palme, encore cette année, est restée à la femme Marie Argain, de Cambo, qui possède au plus haut point le don de la riposte heureuse. Son dernier mot est toujours un écrasement pour son adversaire. C'est une joute intéressante, un tournoi de bon aloi, dont les Basques sont friands.

Après les improvisations viennent les danses basques, au son du chirola, espèce de flûte à embouchure et à trois trous. Les danseurs se placent en cercle et exécutent avec une certaine maestria un peu caractéristique, une véritable marche chorégraphique qui a un cachet très primitif et qui rappelle certaines danses arabes.

Enfin, le concours de flûtes basques termine la fête, qui a duré environ trois heures, pendant lesquelles une assistance très nombreuse, venue de tous les points du pays basque, a suivi avec intérêt les joutes traditionnelles des anciens Cantabres.

Après la distribution des prix aux lauréats des divers concours, un chœur chanté par la jeunesse a clôturé la fête.

Voici la liste des lauréats :

1° Concours de Poésie Basque. — Pas de premier prix. 2e prix, Lopez-Alen, de Saint-Sébastien; 3e prix, P. Dibarrart, de Baïgorry. — Mention honorable : de Echegaray (Boniface), de Saint-Sébastien.

2e D'Improvisations. — 1er prix, Marie Argain, de Cambo; 2e prix, P. Duhaldebehère de Sare; 3e prix, J.-P. Carrère, de Louhossoa.

3° De Danses Basques. — 1er prix, J. Ithurbide, de Larressore; 2e prix, P. Oxocelhay, de Cambo; 3e prix, P. Camino, de Louhossoa.

4° De Chirola. — 1er prix, J. Olhagaray, d'Ustaritz: 2e prix, Joseph Zubieta, de Macaye; 3e prix, Baptiste Dunab, de Macaye.

(L'*Avenir des Pyrénées*, mardi 1er octobre 1895.)

Nous reproduisons ci-après le discours de M. Guilbeau :

Adichkideak,

Badu irur urte mundurat etorri ginela. Ustaritzen da gure sor lekua. Azparnen anditu ginen, iragan urtean, eta emen Ezpeletan aurten adinetaratu gare.

Eskal-batzarrak oihu egin du Eskaldun guzieri, Eskal-Erria maite duten guzieri, Eskaldunaren izaiteari ungi-nahi dioten guzieri.

Emeki, eztiki, arrabots ainitz gabe Eskal-batzarrak egin du bere obra, zeren maite duelakotz ichiltasuna.

Eskal-Erria maite duten guziak, Eskaldun ohikuntza zahararrak begiratu nahi dituzten guziak eta ororen gainetik Eskal mintzaira zahar eta ederra galtzerat utzi nahi ez duten guziak, eta egun gurekin bihotzez diren guziak, bozbeitez, gu bozten garen bezala.

« *Hek* eta guk nahi dugulakotz gora eta lehena izan dadien » gure Eskal-Erri maitea. »

Bizi bedi beti gure Eskal-Erria! gure mintzaira zaharra bizi bedi lur hunek diraueno!

Jakintsun andiek eta gizon argituek ez dakite nondik datorren Eskalduna, non sortu zen Eskaldun lehen semea, eta Eskaldun leinua. Batzuek nahi dute erran lurraren astapenean Eskalduna bazela.

Erran daitekena da segurki, nihor enganatzeko beldurrik gabe :

« Eskarak ez duela lurrean bizi garen egunean nihon » bere parerik ez eta ahaiderik. Bakarra dela orai min- » tzatzen diren itzkuntza guzien artean garbi egon dena, » nahasi gabe batere ingurunetako bertze mintzairekin. »

Beraz goraki erakuts dezagun gure Etorki-zaharra, Eskaldunak, munduak eta lurrak bezembat adin duelakotz.

Ez detzagun utz, ez, gure ohikuntza zaharrak, ez eta ere gure mintzaira ederra galtzerat. Aurrak ez du utzi behar bere ama iltzerat arta eskasean.

Gure ohikuntzak, gure mintzaira, gureak dire, eta gureak bakarrik. Hek gureak bezala, gu ere izan gaiten hekienak. Eta hola beti biziko da Eskal-Erria. Nahi nuke egun *huntan* orhoitzapen bat egorri egiazko Eskaldun gizon aipatu batzueri, zoinek bizi zirelarik erakutsi baitute zembat zuten maite Eskal-Erria.

Hek dire : D'Etchepare, Axular, Oihenart, eta bertze zembeit zoinek gure mintzaira aurtasunean zelarik bere antzea, jakitatea, eta izaite guzia eman baitute Eskal-Erriarentzat.

Urbilago gure demboretan : Chaho aipatua, Goyetche apeza, Hiribarren, eta ezin ahantzizko Elissamburu Sara-

tarra, *hoik* oro egiazko Eskaldun Semeak eta zoinen izenak biziko baitire Eskal-Erri guzian, Eskarak eta Eskaldunek dirauteino. Sarako-Erriak ohore andia du, Axular eta Elissamburu Saratarrak zirelakotz.

Begira beza ungi eta beti artoski *hekien* orhoitzapen andia etorkisunean.

Voici la traduction, aussi littérale que possible, de ce discours :

Amis, — il y a trois ans que nous sommes venus au monde ; notre lieu de naissance est à Ustaritz. Nous étions déjà grands à Hasparren l'an passé, et aujourd'hui, ici, à Espelette, nous avons avancé en âge.

L'Association basque fait appel à tous les Basques, à tous ceux qui aiment le pays basque, à tous ceux qui ont de la bienveillance pour l'existence du basque. Elle a fait son œuvre doucement, tranquillement, sans beaucoup de bruit, parce qu'elle aime la paix silencieuse.

Que ceux qui aiment le pays basque, tous ceux qui veulent conserver les vieilles coutumes basques, et par-dessus tout, tous ceux qui ne veulent pas laisser se perdre l'antique et bel idiome basque, et tous ceux qui sont aujourd'hui de cœur avec nous, se réjouissent comme nous nous réjouissons, parce que nous voulons, eux et nous, que notre cher pays basque soit en haut et le premier. Vive notre pays basque ! vive notre vieille langue tant que cette terre durera !

Les grands savants et les hommes éclairés ne savent pas d'où vient le basque, où est né le premier fils basque, et la race basque. Quelques-uns prétendent que le basque existait au commencement du monde ; ce qu'on peut dire sûrement, sans crainte de tromper personne, c'est que le basque au jour où nous vivons, n'a ni un semblable ni un parent sur la terre ; qu'il est isolé et qu'il est resté pur au milieu des

autres langues qui sont actuellement parlées, sans se mélanger en rien avec les autres idiomes qui l'entourent[1].

Montrons donc hautement notre antique origine, Basques, puisqu'elle a le même âge que le monde et la terre.

N'abandonnons pas, non, nos vieilles coutumes et ne laissons pas perdre notre belle langue. L'enfant ne doit pas laisser périr sa mère faute de soins. Nos coutumes, notre langue, sont à nous, et à nous seuls[2]. Comme elles sont à nous, soyons aussi, nous, à elles. Et ainsi vivra toujours le pays basque.

Je voudrais aujourd'hui envoyer un souvenir à quelques vrais Basques renommés, qui, pendant qu'ils vivaient, ont montré combien ils aimaient le pays basque. Ce sont : Dechepare, Axular, Oihenart, et quelques autres qui ont donné leur talent, leur existence tout entière pour le pays basque. Et plus près, à notre époque, le célèbre Chaho, le prêtre Goyhetche, Hiribarren et l'inoubliable Elissamburu de Sare, tous vrais fils basques dont les noms vivront dans tout le pays basque, tant que dureront le basque et les Basques. Le village de Sare a un grand honneur, puisque Axular et Elissamburu étaient de Sare. Qu'il garde bien et toujours avec soin leur grande mémoire dans l'avenir !

J. V.

1. Cette affirmation est beaucoup trop absolue; le basque a un vocabulaire très composite, auquel les patois bas-latins, le français et l'espagnol ont fourni un contingent fort important. La grammaire même a subi, dans la suite de temps, une altération remarquable, le développement excessif, l'envahissement complet de la conjugaison périphrastique.

Cette grammaire est absolument analogue à celle des langues finno-ougriennes, américaines, dravidiennes, etc.

2. Encore une affirmation trop absolue. Les Basques n'ont en propre à eux que leur langue.

ESSAI D'INTERPRÉTATION

DE

QUELQUES MYTHES BIBLIQUES[1]

II

ABRAHAM

LE MYTHE D'ABRAHAM

Ce serait sans doute exagérer beaucoup que de vouloir ramener à un simple mythe tous les événements de la vie d'Abraham; il est bien plus probable que des faits historiques ont fait naître le récit et que des mythes très anciens sont venus s'y greffer, amplifier les faits et les rendre plus merveilleux. Qu'Abraham ait existé réellement, qu'il soit un nom de peuple, et que les différents actes de sa vie ne soient que des réminiscences d'événements historiques comme sa descente en Égypte, sa guerre contre les rois chananéens, voilà qui est très possible; mais on n'en reconnaît pas moins facilement dans une foule de détails, les vieux mythes communs à tous les peuples primitifs. C'est ce que nous allons essayer de dégager.

1. Voyez ci-devant, t. XXVII, p. 135-149.

Retirons le merveilleux de la légende d'Abraham, que reste-t-il? L'établissement dans la vallée du Jourdain d'un pasteur nomade venu d'Orient, et que le peuple Juif reconnaît pour son ancêtre. Une guerre avec les rois des pays environnants, une descente en Égypte accompagnée de mécomptes; tous faits qui pour n'être pas arrivés nécessairement à un seul homme sont sûrement arrivés au peuple tout entier, avant la rédaction de la *Genèse;* ceci étant mis à part, que trouvons-nous dans le domaine du merveilleux?

Les circonstances qui accompagnent la venue d'Abraham, sa descente en Égypte, la promesse que Dieu lui fait.

La lutte de Sara et d'Agar et la rivalité d'Ismaël et d'Isaac.

La légende de Lot.

Le sacrifice d'Isaac.

« Abraham sort d'Ur en Chaldée avec Thérach son
» père et Lot son neveu, et il se rend à Charan de
» Chanaan. »

Thérach sort d'Ur en Chaldée. Cela peut être seulement là pour rappeler l'origine chaldéenne des Thérachites. Remarquons cependant :

« Ur = AWR lumière, matin, aurore.
» Charan = la caverne. »

Quel est celui qui sort au matin de l'orient de la ville aux portes lumineuses pour mourir dans la caverne au désert? Si l'on se souvient que tous les jours le soleil semble descendre derrière la montagne dans le puits profonds, dans la citerne ou la caverne dont

les immortels guérisseurs védiques doivent le tirer, nul doute que l'on ne se croira sur la trace d'un mythe solaire[1].

Thérach, père d'Abraham, a trois fils : *Abram*, « l'illustre, l'élevé », *Nachor* le « resplendissant[2] » (lumière éclatante, Nachor), *Haran* (Cf. Charan, caverne) qui n'a d'autre fonction que d'être père de Lot et meurt au pays de sa naissance.

Il a trois fils, comme Noé, comme Kronos, et l'on peut ajouter trois fils du même âge, car le texte dit : *Thérach*, âgé de soixante-dix ans, engendra *Abram*, *Nachor* et *Haran*. (Quant à ce nombre de 70, il est trop visiblement un multiple de 7 pour qu'on puisse lui attribuer quelque valeur historique). Ces trois fils étant nés la même année, on peut très bien les considérer comme les manifestations d'un même être « l'illustre, le brillant, le producteur », trois épithètes qui conviennent très bien au soleil.

Le mot *Thérach* lui-même qui signifie « station dans le désert » ou « celui qui s'arrête dans le désert », peut être un nom de race, indiquant une population de nomades ; il peut venir de *thôr*, tourner, aller en tournant, explorer d'où peut très bien venir le mot station.

1. Bergaigne, *Religion Védique*, II, 466-473 ; III, 17-20 ; II, 337 ; III, 31-32, 122-125.

2. Il y a, selon toute vraisemblance, des échanges fréquents entre le ח et le ה surtout pour les noms propres, quand l'identité de forme, sauf cette lettre, permet de donner un sens au nom propre qui n'en aurait aucun sans cela ; je ne crois point devoir hésiter à faire cette substitution. Voir *Diction.* Sander, 163 ; Gesenius, *Grammaire hébraïque*, I, § 6.

Ajoutons que le mot *thora*, règle, loi, est sans aucun doute dérivé de cette signification primitive « ce qui tourne régulièrement, ce qui revient périodiquement », et nous permet d'ajouter à l'idée de « ce qui va en tournant, ce qui va en tournant *régulièrement* », épithète qui convient parfaitement au soleil[1].

Nous pourrions donc ainsi expliquer ce premier fait de la vie d'Abraham : « Celui qui va en tournant selon l'ordre, est sorti de la ville lumineuse, de la ville d'Orient, et il a marché vers l'Occident, lui le brillant, le très élevé, le père ; il s'est rendu à la caverne pour y mourir. »

Ajoutons tout de suite que des faits très réels arrivés à un peuple ont pu parfaitement être comparés d'abord aux faits mythologiques, puis y être ensuite assimilés si complètement qu'il est impossible de les démêler d'une façon absolue.

Abraham a pour épouse *Saraï* ou *Sara*, la noble, et comme signification originelle du mot *sar*, être fort, de *sarah*, lutter ; or comme *s* et *ch*[2] devaient se confondre souvent pour les mots anciens, il est très possible que nous nous trouvions en présence d'un jeu de mots : *charaht*, la muraille, de *chôr*, lieu pierreux desséché, d'où vient le nom du désert de Schur où fuira Agar, pour *sarah*, la dominatrice de *sor*, lutter. Sara

1. Comparer la roue de la loi, le cakra. Senart, *Lég. Bouddha*, ch. I. — A cause des permutations fréquentes du ת et du ש on peut aussi rapprocher le mot *therach* et le mot *Schor*, errer et lieu désert, desséché.

2. Gesenius, *Gramm. hébraïque*, p. 20, remarque 2.

semble donc être en même temps celle qui lutte avec succès, celle qui triomphe, la dominatrice et la « pierreuse » ou la « desséchante », ce qui lui conviendrait très bien, car le texte dit : « et Saraï était stérile[1]. »

Sara est la sœur et l'épouse d'Abraham. L'auteur s'efforce visiblement de conserver à son récit un caractère de moralité souvent bien incompatible avec le mythe dont le sens est oublié, dont le détail persiste dans la mémoire des peuples ; aussi se donne-t-il la peine d'expliquer qu'elle n'est point fille de la même mère. Or cette explication tardive n'arrive qu'après le « deuxième enlèvement de Sara », c'est-à-dire bien après le moment où elle eût été naturelle. Elle semble donc avoir été ajoutée à dessein.

Le nombre des dieux et des héros mythiques qui sont frères et époux est si considérable qu'on a peine à les énumérer : fils d'un même père, car ils sont considérés comme manifestation d'un même dieu ; époux, car ils ne sont que deux aspects différents d'un même être; qu'il suffise de rappeler les couples Yama-Yamî, Osiris-Isis, Zeus-Héra, etc[2].

Sara est belle, et sa beauté la fait enlever deux fois, comme Hélène, comme Sita; et sa possession est une source de malheurs pour ses ravisseurs ; or ces malheurs sont particuliers, sa présence est stérilisante ; nous pouvons en ce sens la rapprocher de Dina, fille d'Isaac, enlevée de même et dont la présence chez

1. *Genèse*, XI, 30 ; XVI, I.

2. Ennéade. Maspero (*Revue de l'histoire des Religions*, 1892, p. 15 et suiv.)

Sichem amène la ruine de sa maison après en avoir abattu la force virile[1].

Sara met au monde un fils dans sa vieillesse, c'est-à-dire près de mourir, après avoir douté, s'être moquée de la promesse divine : de là à être la mauvaise mère qui ne veut pas mettre au monde son fils, il n'y a qu'un pas, et ce fils qui naît dans ces conditions a sans doute quelque analogie avec le fils dont la naissance amène la mort de ses parents[2].

Sara lutte contre Agar et finit par la vaincre. Agar est l'épouse inférieure que l'on maltraite et que l'on chasse. Elle est l'épouse errante et malheureuse, elle est aussi l'épouse féconde, c'est-à-dire la nuée bienfaisante et voyageuse. Tous les moments de sa vie sont liés à quelque image de source; lorsqu'elle fuit la colère de Sara, c'est près d'une source qu'elle voit le messager de l'Éternel; lorsque Abraham la chasse, elle part portant une outre; lorsque cette outre est vide, elle abandonne son fils[3] et le messager de Dieu lui fait voir une source et la console. Le nom d'Agar peut signifier simplement l'étrangère, de *gar*, étranger, mais il a bien de l'analogie avec *hagah*, murmurer, gémir, rugir, qui conviendrait bien à la mère d'Ismaël : « Celui que El entend. »

Quoi qu'il en soit, nous voyons l'idée de Sara liée à

1. *Genèse*, XII, 17-19; XX, 3-18; XXXIV, XXXV.
2. Sur la mauvaise mère. V. Berg. *Rel. Véd.*. II, 71.
3. Cf. Bhujyu. Berg., *Rel. Véd.*. III, 10-17. Tugra abandonne Bhujyu dans le nuage d'eau. « Quel était l'arbre situé au milieu de la mer auquel fut attaché le fils de Tugra ? »

celle de stérilité et de sécheresse, celle d'Agar à celle d'humidité et de fécondité[1].

Nous pourrons préciser cette première donnée en étudiant les caractères des deux enfants Ismaël et Isaac.

D'après la *Genèse* le nom d'Isaac lui est donné à cause du rire de Sara, mais ce fait qui peut paraître insignifiant prend une très grande importance si nous observons que le rire revient toutes les fois qu'il s'agit d'Isaac :

Abraham recevant la promesse d'une postérité rit, et dit en son cœur : « Naîtra-t-il un fils? » (ch. XVII, v. 17-19). Sara écoutant la même promesse, rit, et discussion s'engage au sujet de ce rire qui devient une une affaire grave. A la naissance d'Isaac, Sara dit : « Dieu m'a fait un sujet de rire; quiconque l'apprendra rira de moi. » Plus tard Sara, voit rire le fils de l'Égyptienne et dit : « Chasse cette servante, car le fils de cette servante n'héritera point avec mon fils. » L'idée du rire se trouve associée à celle de l'héritage. Que l'on appelle Isaac celui qui rit ou celui qui fait rire, ce nom ne conviendrait pas mal au soleil qui éveille le bruit du monde, à l'éclair qui fait crépiter la nue, ou au feu qui pétille. Si l'on admet l'explication du rire symbolique telle que la donnent MM. Barth, Senart[2],

1. Remarquons aussi les noms des filles de Haran : Milca = reine, épouse Nachor le resplendissant; Jiska = la verseuse. Le nom de Milca est à rapprocher du mot milcha = sel. Milca serait à Nachor ce que Sarah est à Abraham, à la fois dominatrice et desséchée. Jiska correspond à Agar.

2. Rire symbolique. Senart, *Lég. Boud.*, p. 37. — Mythe de

Max Müller; si l'on admet avec M. Berger[1] qu'Isaac est mis pour Isaac-El, et signifie celui à qui El sourit; avant de convenir à un peuple, cette épithète a parfaitement pu servir à caractériser un être mythique : celui qui fait sourire ou bâiller El, la force céleste, — et ce nom conviendrait parfaitement au soleil; ajoutons qu'Isaac dans sa vieillesse est aveugle. — Nous avons précédemment rapproché Isaac vieux du soleil mort[2], et bien des traits de son histoire pourront confirmer ces premiers indices.

Ismaël, celui que El entend, a quelques caractères du héros solaire : il est errant, il sera tireur d'arc; tous ces caractères conviennent également au peuple d'Ismaël. Mais ce qui lui est propre, c'est sa voix : lorsque Agar fuit la colère de sa maîtresse, le messager lui apparaît et lui dit : « Tu auras un fils que tu nommeras Ismaël (que El entend), car El t'a entendue. Il sera comme un âne sauvage. » Il serait trop long ici de parler du symbolisme de l'âne[3] dans la Bible et dans les livres védiques. Rappelons seulement que l'âne sauvage est roux et que l'âne a la voix retentissante; l'âne est le compagnon de bien des héros mythiques, Bacchus, Balaam, Peau-d'Ane. Lorsque Agar fuit pour toujours la demeure d'Abraham, c'est

Thot, *le rire fait naître les êtres*. — Ennéade. Maspero, *Revue historique des Religions*, 1892, p. 33. — Max Müller, *Rel. phys.*, ch. IX, énigmes.

1. Ph. Berger., *Mémoires Soc. de ling.*, VI, 155.

2. Mythe de Jacob, *Revue de Linguistique*, 1895, avril.

3. Ceci rentrera mieux dans un Essai sur le mythe de Samson ou de Balaam.

sous un arbre qu'elle abandonne son fils, et Dieu entend la voix de l'enfant et promet à Agar une nombreuse descendance. Le puits que découvre Agar s'appelle *Lachaï*-Roï, *lah* frais, vigoureux, vivant, que l'on doit rapprocher de *lechi*, mâchoire, lieu de la mâchoire, où Samson remporta une grande victoire, de *lah*, mâchoire[1]; l'idée de vigueur est donc associée à celle de dévorer et le mot Lachaï-Roï peut signifier Voyant-Vivant ou Voyant-Dévorant, épithète qui conviendrait très bien au soleil. Essayons donc de résumer d'après ces données le fait naturel qui a donné naissance au récit de la lutte entre Sara et Agar.

La Sécheresse a mis en fuite la Nuée humide; tout s'est desséché, la vie allait disparaître, mais le tonnerre a retenti, la pluie est tombée, le Soleil a brillé et des millions d'êtres vont germer encore.

Si Sara représente la sécheresse, ou ce qui revient au même, l'atmosphère lumineuse sans pluie, comment se fait-il qu'elle soit préférée à Agar, la Nuée bienfaisante?

C'est un trait que nous retrouvons dans la préférence de Jacob pour Rachel : l'atmosphère lumineuse, la brillante, la Lumière n'est-elle pas l'épouse légitime du Lumineux par nature; et pour que le jeune soleil, fils

1. Sur la mâchoire d'âne de Samson je ne crois point devoir hésiter à reconnaître soit la flèche sûre d'Apollon ou la hache victorieuse d'Indra, l'éclair.

Remarquons aussi le rapprochement des lieux : Samson jette la mâchoire d'âne. Dieu fend le rocher, et il jaillit une source; *Juges*, xv, 17-18. Ismaël crie avec sa voix d'âne et Dieu montre une source; *Genèse*, xvii, 11 et suiv.; xxii, 17 et suiv.

de l'Aurore, de la Brillante, puisse grandir et dominer le monde, ne faut-il pas que disparaissent les nuées?

Tandis que le personnage d'Isaac va se déterminer de plus en plus dans le sens de l'être lumineux, le personnage d'Ismaël s'efface et reste douteux : est-il le soleil, bon archer, fils des eaux, père des êtres? n'est-il pas plutôt le héros de l'orage, à la voix retentissante, à l'arme sûre, fils de la Nuée errante, un *Parjanya* biblique? Peut-être l'un et l'autre, un être équivoque, mais très certainement mythique.

Abraham est venu en Chanaan avec son neveu Lot. Toute la légende de Lot offre des caractères mythiques incontestables.

La première question qui se pose est celle de la parenté. Lot est le fils du frère d'Abraham, mais le frère disparaît peu de temps après la naissance de son fils. Si nous le pouvons rapprocher d'un être védique, par le nom, comme par la fonction, il serait comparable à un dieu caché, dont Lot ne serait qu'une manifestation ou une autre manière d'être. Lot, « l'enveloppeur, fils de la caverne, père des Eaux, époux de la Sèche », pourrait être le ciel atmosphérique, fils du ciel caché, père des Nuées, époux de la Terre. C'est ce que le détail de sa vie et de ses aventures pourra nous permettre de déterminer.

Lot est le fils d'Haran, ce qui ne nous renseigne guère, à moins que nous ne rapprochions Haran et Charan, la caverne[1].

1. Sur l'identification de Haran et de Charan, voir Gesenius, I,

Le mot Lot signifie l'enveloppe, le voile[1], et peut se prendre dans le sens de magie, ruse. Le rusé, l'artificieux comme l'enveloppeur, serait une épithète démoniaque que ne justifie pas entièrement le caractère de Lot. Lot est en effet plutôt présenté d'une manière favorable, malgré sa querelle avec Abraham; bon et méchant, plutôt bon que méchant; n'est-ce pas ainsi que les dieux pères sont présentés dans le Véda, avant que le caractère démoniaque l'ait emporté?

Lot nous paraît donc comme un dieu père, c'est-à-dire un dieu caché, un dieu céleste, et nous allons lui trouver plus d'un caractère commun avec *Tvastri*.

Lot a choisi pour lui la fertile vallée de Suddim où vivent les hommes pervers; la vallée aux puits de bitume d'où sort le feu céleste. Cette vallée que l'historien met à l'emplacement de la mer Morte, ressemble cependant beaucoup à l'atmosphère nuageuse, chargée de pluie fertilisante, mais contenant aussi les puits noirs de bitume d'où sort le feu du ciel[2].

Quant aux hommes pervers qui l'habitent, les jeux

6, 2, remarque 1; deux formes du *hê*, une faible et une forte, amenant facilement confusion avec le *heth*, deux aspirées fortes toutes deux, nuance de prononciation.

1. Cf. Peau du dormeur = enveloppe du soleil, *R. V.*, 63, 7. Berg., *Rel. Véd.*, II, 79. Les rets de Varuna. Enveloppe, I, 8, 241-248; II, 79, 80, 86, 442, 474, 481, 483, 496, Vritra et Varuna (*Rel. Véd.*, Berg.).

2. Vallée de Siddim, géographiquement impossible; Renan, *Histoire du peuple d'Israël*, I, 116. Rapprochée de Sedim, vallée de démons.

des Apsaras et des Gandharvas nous ont habitué à regarder leurs prétendus crimes comme les ébats innocents des nuages poussés par le vent et s'unissant capricieusement au hasard de son souffle.

Ces hommes entrent bientôt en guerre et cette guerre a bien de l'analogie avec les combats atmosphériques. Les détails de cette guerre n'ont rien de vraiment historique. Que *Koudour-Lagomer* ait étendu son pouvoir sur les peuples environnants, que les rois se soient révoltés et qu'ils aient été vaincus ou vainqueurs, rien que de très vraisemblable, c'est une aventure courante dans les annales des peuples chaldéo-syriens; mais que viennent faire ici ces noms de roi, *Amraphel*, roi de Schinear (le remède de Dieu, roi de l'année?), *Ariok*, *Arioh* (le lion de Ioh). — Et ce nom de *Koudour-Lagomer*, assez modifié dans le texte hébreu pour devenir par jeu de mot significatif, la boule pour le creux? (Les jeux de mots sur les noms propres sont très fréquents dans la Bible)[1]. — Et les les noms bien plus significatifs des rois cananéens : Bera-l'éclair ou le pénétrant ברע = ברח Bircha = le fils de l'aveuglant ou du regardant, roi de la chose creuse.

Schineab = le père qui dort ou le sommeil du père roi de la « rouge », le roi de Tseboïm « Bruissement d'aile » roi des « bigarrés » des hyènes « tachetées » le roi de Belah, la dévoreuse qui est devenu Tsoar : l'exiguë la tenue. — Ces noms ressemblent bien à des

1. Étymologie de Babel, *Genèse*, XI, 9; Babel = confusion au lieu de Bab-El, porte de El (Bab-Ḣou).

épithètes démoniaques. Mais admettons que ces étymologies un peu hasardées soient douteuses; que vient faire ici ce nombre de 12? Ces puissances, reines des abîmes, ont été soumises douze ans et se sont révoltées. Ce nombre douze ne peut-il signifier le nombre des stations du soleil, et l'époque de la révolte ne serait-elle pas celle du solstice? Kodor Lagomer chasse en effet ces rois, ils vont tomber dans les puits de bitume, ils sont chassés au delà des montagnes; ne semble-t-il pas voir le soleil (la boule destinée au creux), se lever et dissiper les nuées, ou renaître au solstice malgré les efforts des puissances ténébreuses[1]?

Lot se trouve du même coup emporté avec ses richesses, les nuées bienfaisantes ont disparu avec les nuées orageuses, et Abraham vient à son secours. Cette association d'Abraham et de Lot ressemble à celle d'Indra et d'Agni, d'Indra et de Visnu[2]. Association du feu, de l'éclair triomphant de la nue, et du

1. Les noms des peuples conjurés devinrent de vrais noms de démons : les *Rephaïm*, les *Géants* ou les *Ombres* sont battus au lieu des *Cornes d'Astoreth*. Les *Zuzim*, les *Brillants* ou les *Remuants* battus au lieu du *Bourdonnement*, les *Terribles* ou les *Monstres*, dans la *Forteresse des creux*, les *Brûlants* (HRR) battus à la montagne velue.

2. Cf. aussi Berg., Mythe d'Atri. Berg., *Rel. Véd.*, II, 469. — Lui et sa race ont prêté secours à Indra dans la conquête du soleil, *R. V.*, V, 40, 6; délivré par Agni, V, 2, 6; délivré de la fosse brûlante, I, 117, 3; I, 117, 8, surtout. « Vous avez, ô Atri, tombé dans la brûlante, ô Açvins, donné la faveur d'un breuvage; » I, 118, 17 (cit. Berg., 469). Les Açvins jouent ici pour Atri le rôle des messagers célestes de la troupe d'Abraham et de Melkisédech.

feu solaire triomphant des ténèbres. Abraham poursuit les rois jusqu'à Dan, la station élevée, il les pousse à l'Est vers Damas, et revient à l'Ouest avec Lot et ses richesses. Il lutte pendant la nuit, il en triomphe au jour.

Comment pouvons-nous admettre la réalité d'une défaite des troupes puissantes d'Élam par une tribu nomade? Comment accepter comme historique une lutte dont tous les détails rappellent les luttes atmosphériques, leur époque, leur méthode, leur résultat?

A la fin de la lutte, Melchi-tsédeck, le roi de justice, bénit le pain et le vin. Il n'y a aucun rapport entre Abraham et Melchi-tsédeck; ils ne se sont jamais vus, et Salem est loin de Sodome. Cependant ce sacrifice est très important, car nous voyons les prophètes, les rois, l'Évangile le citer.

Bien plus, la coupe dans laquelle Melkitsédeck bénit le vin, bien que non mentionnée dans la Bible, devient l'objet d'une tradition très curieuse : on rapporte qu'elle fut celle où Jésus bénit le vin à la sainte Cène; celle par conséquent qui, recueillie par Joseph d'Arimathie, devient, par suite d'une nouvelle tradition entée sur la première, le Saint-Graal, la coupe merveilleuse, enchantée, versant le breuvage d'immortalité, comme la coupe où Indra boit le soma sacré, cette coupe que les Ribbhus ont partagée en quatre, ainsi que fait Melkitsédeck, car Abraham et ses trois compagnons, Aner, Eschol et Mamré, semblent avoir pris part au sacrifice.

Il est au moins curieux de faire ce rapprochement,

car il n'est pas indiqué dans le texte même, et le sacrifice de Melkitsédeck est cité trop souvent par les prophètes[1] pour n'avoir pas été raconté avec plus de détails dans une tradition orale ou écrite, aujourd'hui perdue.

La ville maudite est destinée à la destruction. Lot, sa femme et ses deux filles s'en échappent, protégés par des envoyés célestes. Comme Tvastri, Lot est dans la compagnie des femmes, comme lui, il abandonnera la mauvaise mère, la femme qui ne veut point quitter la vallée maudite, et qui, retournant sur ses pas, deviendra « statue de sel », *batzab malah*, expression analogue à celle-ci « desséchée, pétrifiée ». La femme de Lot est bien la « sèche, la mauvaise mère védique » que le père abandonne pour les jeunes filles versant à boire, les divines Apsaras, porteuses des eaux célestes.

La destruction de la ville commence avec le lever du soleil, la ville est détruite par le soufre et le feu, c'est-à-dire par le feu bleuâtre de l'éclair à l'odeur sulfureuse.

Lot s'en va dans la montagne, il va dormir dans la caverne, il ressemble bien au dormeur védique[2], au supplicié caché dans la caverne tiré de la fournaise,

1. *Ps*,, cx, 4. — *Hébreux*, v, vi, vii.

2. Tvashṭṛi dans la compagnie des femmes. Bergaigne, *Rel. Véd.*, III, 48, opposé au Ṛbhus, III, 52. Protégé des Açvins, tiré de la fosse, identifié au soleil, III, 17-20. — Sur le Dormeur, III, 79. — Sur la coupe des Ṛbhus partagée en quatre contre la volonté de Tvashṭṛi, III, 54.

protégé des Açvins avec lesquels les messagers célestes ont quelque rapport.

Tandis que les compagnons d'Abraham ont une personnalité très peu marquée, qui donne un vaste champ à l'imagination populaire et facilite la création du mythe, Abraham a un caractère si nettement dessiné qu'il est impossible de n'y voir qu'un être fictif : il est le Sémite nomade, voyageant avec ses troupeaux, acquérant ou conquérant le pâturage nécessaire, mais il est aussi un homme spécial, ayant des vertus particulières et proposé en modèle à l'humanité.

Ce n'est donc pas dans tous ses actes, ni surtout dans toutes ses paroles, que je prétends retrouver des traces de mythes : l'auteur, comme le fait Tite-Live d'ailleurs, sème son récit de conversations morales, destinées à l'édification du peuple, et qu'il a souvent bien de la peine à faire concorder avec le cadre obligatoire fourni par la légende, souvent sans aucune moralité. Mais parmi les faits de la vie d'Abraham, il en est où il est facile de retrouver les traces de mythes naturalistes ; ce sont en particulier les circonstances qui accompagnent la promesse divine.

Cette promesse, d'abord vague et générale, va en se précisant à mesure que les actes de foi et d'obéissance d'Abraham se multiplient, et toujours elle est accompagnée de circonstances qui font pressentir un mythe.

Abraham quitte Charan selon l'ordre de l'Éternel qui lui promet de bénir en lui « toutes les nations de la terre ». Abraham s'arrête aux « chênes de Moré »,

là l'Éternel lui apparaît et lui promet le pays des Chananéens.

Après la séparation d'avec Lot, l'Éternel dit à Abraham : « Regarde vers le nord et vers le midi, vers » l'orient et vers l'occident, car tout le pays que tu » *vois*, je le donnerai à toi et à ta postérité. » Et Abraham vient habiter parmi les « chênes de Mambré ».

La postérité d'Abraham est comptée par « la poussière de la terre et les étoiles du ciel » (figure déjà expliquée)[1].

Enfin la promesse solennelle, précise, définitive :

« Dans un an je reviendrai, et Sara ta femme aura un fils. » C'est encore sous les chênes de Mambré qu'Abraham l'entend. L'apparition des messagers a lieu sous les chênes ; après l'alliance avec Abimeleck, Abraham plante des tamaris, et l'Éternel lui apparaît pour la grande épreuve finale.

L'arbre, l'apparition de l'Éternel, la promesse, trois choses intimement liées. Faut-il n'y voir que des traces d'un culte primitif? Mais ce culte primitif devait ressembler alors beaucoup à celui de Zeus Dodonéen, ou au druidisme. Cette voix qui sort de l'arbre n'est-elle que le vague bruissement des feuilles? N'est-elle pas plutôt la « grande voix de Dieu », selon l'expression des Hébreux, qui n'ont qu'un mot pour exprimer « tonnerre » et « voix de Dieu ».

L'arbre serait alors l'arbre atmosphérique qui étend ses rameaux sur toute la terre, l'arbre où le Bouddha

1. Mythe Jacob, *Revue de linguistique*, 1894, avril, p. 143.

atteint l'intelligence suprême, le vieil arbre mythique dont un éclat suffit à faire naître l'Enfant de la promesse [1].

Quant à la promesse elle-même, indépendamment de la figure déjà expliquée, elle offre un caractère plus spécial encore. Abraham se donne, selon l'ordre de l'Éternel « tout ce qu'il peut mesurer du regard ». Il tourne sur lui-même et regarde les quatre points cardinaux, comme doit le faire tout roi universel, et, comme si ce n'était pas assez précis, l'Éternel ajoute : « Parcours le pays dans sa longueur et sa largeur, car je te le donnerai. » Et c'est ainsi qu'il prend une possession anticipée du pays, qu'il y pose ses droits, comme le « roi de la roue », dont M. Senart explique si bien l'analogie avec l'Être solaire [2].

Enfin deux sacrifices complètent le mythe et achèvent de l'éclairer.

Avant la naissance d'Isaac, Abraham fait un sacrifice bizarre qui doit lui apprendre à connaître qu'il possédera le pays de Chanaan. Il prend des animaux âgés de trois ans, ce sont : 1° un bélier, qui me paraît avoir la plus grande analogie avec l'animal solaire. Il revient en effet dans des circonstances très caractéristiques : l'agneau pascal, le bélier d'Ézéchiel

1. Senart, *Naissance du Boudda*, 175. Cf. le frère d'Iggdrasill.

2. Senart. Légende du Bouddha. Identification du voyage du Cakravartin en tous pays et de celui du soleil, p. 30. — Regard du Bouddha vers les quatre régions du ciel, p. 166 et 170. Voir aussi, 402, l'arbre sous lequel Gama attire les hommes, 233. — Cf. Kuhn, descente du feu, 24, 25, 42.

= l'agneau mystique, resté symbole de lumière. — 2° Une chèvre, l'animal aux cornes recourbées, pouvant représenter le croissant lunaire et aussi l'animal démoniaque, femelle du bouc, opposé aux brebis dans maint endroit de la Bible, chargé des imprécations du peuple à la fête des expiations, le bouc qui doit être immolé avant le cheval dans le grand sacrifice védique; le bouc image des dieux pères, des dieux cachés, gardiens de la nuit, l'aja ekapad des Hindous, plus tard le satyre grec et le Satan cornu du moyen âge[1]. La chèvre d'Abraham peut ne représenter que la nuit, mère des démons.

La génisse qui accompagne ces deux animaux est l'animal lumineux, représentant l'Aurore, la Rouge, la jeune, et suivant les cas l'épouse, la fiancée, la sœur ou la mère du soleil naissant.

Ici sont donc : le mâle védique et ses deux épouses la Nuit et l'Aurore, — ou encore Abraham et ses deux épouses Agar et Sara. — Le symbole est parfait, ce qui arrive aux animaux arrivera à la race.

Deux oiseaux accompagnent les trois animaux mystérieux, mais ils ne sont là qu'incidemment : la flamme ne passe point par leur corps, et ils ne doivent point être partagés. A quoi servent-ils ? C'est une tourterelle et une colombe, deux oiseaux messagers ; la colombe est l'oiseau qui apporta l'olivier à Noé ; elle est restée plus tard le symbole de l'Esprit révélateur ; peut-être

1. Cf. aussi les boucs de Thor équivalant évidemment aux nuées. *Fascination Gulfi*, trad. Bergmann.

ne sont-ils que les symboles de la bonne nouvelle apportée à Abraham, peut-être sont-ils les deux messagers célestes chargés d'apporter sur la terre le feu céleste [1].

Au coucher du soleil, Abraham s'endort, et vient une profonde obscurité. — Puis il se forme comme une fournaise ardente et des flammes passent entre les animaux partagés.

Abraham dort comme le soleil et avec lui. Il est dans les ténèbres comme lui, mais la lumière n'est pas morte : dans la fournaise de l'Aurore, des flammes, — les rayons solaires, — naissent et sortent des animaux partagés, c'est-à-dire d'Abraham et de ses deux épouses naissent les deux races solaires d'Ismaël, le bon archer à la voix retentissante, et d'Isaac, celui qui fait rire, le réveilleur, — deux formes du même être.

Le voici né, ce fils de la promesse, et voilà que Dieu commande à Abraham « de le lui offrir en holocauste sur la montagne ».

Là l'auteur biblique, malgré son souci constant de moralité, n'a pu excuser Abraham, ni permettre que s'accomplît le sacrifice prescrit, et un bélier, l'animal solaire par excellence, remplace Isaac.

Pesons toutes les circonstances de ce fait capital.

Le fils, victime du père, le fils servi aux Dieux, la

1. L'oiseau apportant le feu. Barth, *Hist. des rel. de l'Inde*, p. 10. — Colombes de Nodoue apportant l'ambroisie. Mythes grecs. Decharme, ch. sur Zeus, p. 30.

mystérieuse victime d'où doivent naître toutes les nations de la terre, est-ce un fait isolé? Il nous suffit de rappeler le festin célèbre d'Atrée et de Thyeste, celui de Tantale, le sacrifice d'Iphigénie, le meurtre des enfants de Médée et de ceux de Gudrun, la Médée scandinave. — Nous sommes en plein mythe.

Or, partout le crime paraît à la fois odieux et obligatoire. Un devoir est attaché au meurtre, idée de vengeance légale et nécessaire, ou d'obéissance à Dieu, devoir d'État ou devoir de famille, fatalité ou acte de soumission, toujours blâmé et loué, amenant des malheurs sur la race du coupable, mais amenant aussi sa gloire et son triomphe : Tantale est puni, Agamemnon admiré et tué, Gudrun louée et malheureuse, Atrée et Thyeste ont leur race vouée à des malheurs effroyables, mais à une gloire éternelle, et Abraham reçoit du ciel cet éloge : « Je sais que tu me crains, car tu ne m'as pas refusé ton unique. »

Quel est donc ce fils sacrifié par son père par devoir et se livrant volontairement au couteau ?

Il y a certainement là les traces d'un mythe solaire, mais sans doute aussi d'un autre mythe plus profond et plus étrange.

Le sacrifice a lieu sur la montagne Moria מֹרִיָּה, que l'on doit rapprocher de Moré, l'endroit du premier arrêt d'Abraham, l'endroit de l'avertissement, de la manifestation, que la tradition place tantôt près de l'antique Sichem et du Garizim (plaine de Moré), tantôt à Jérusalem sur l'emplacement du temple (mont Moria). Ainsi, le lieu de ce sacrifice devait devenir par la

suite le lieu même de tous les sacrifices, l'endroit choisi par Dieu.

Isaac doit être offert en holocauste, c'est-à-dire entièrement brûlé, et Abraham apprête le bois du bûcher. Lorsque le bûcher sera allumé sur le Moria, nous nous trouverons en présence d'un bûcher qui a bien de l'analogie avec celui qu'Héraclès se construit lui-même sur le mont Œta, ou encore avec le bûcher qu'allume la volonté même du Bouddha pour son service funéraire [1], avec la fournaise crépusculaire où semble se brûler le soleil.

C'est Isaac qui porte le bois, il s'y laisse lier sans objection, il s'immole lui-même ou du moins se laisse immoler sans résistance, comme les héros précédents.

L'usage conservé chez les Hébreux de faire passer au feu leurs premiers-nés [2], usage que Moïse consacre par ces mots : « Les premiers-nés appartiennent au Seigneur, » semble n'être qu'une coutume bien ancienne, et dont la signification n'était plus connue. C'était une coutume générale chez les Sémites (sacrifice de Mésa à Khamos ; ce sacrifice est rapporté au père Or-ham d'Ur, qui a grande analogie avec Abraham [Ab-Or-Ham] et pourrait bien ne faire qu'un avec lui). Dans les contes arabes, il est question de femmes passant au feu leurs nouveau-nés pour les préserver du mal à venir. Qu'on se rappelle aussi Déméter et Trip-

1. Senart, *Lég. Boud.*, 181.
2. V. à ce sujet Renan, *Hist. du peuple d'Israël*, I, 226 et suiv.

tolème. — Le sacrifice de l'enfant au feu est donc quelque chose de très vieux se rapportant à quelque vieux fonds mythique[1].

Il y a sans doute là l'idée que la Divinité sera d'autant plus favorable qu'on lui aura donné plus. Mais est-ce tout? N'y a-t-il pas une opération magique, une sorte de pacte, un de ces rites mystérieux qui conquièrent la divinité? Du bûcher de l'Œta s'échappent des myriades d'oiseaux, nuages dorés du couchant, ou étoiles de la nuit? La postérité d'Abraham, qui se compte par les étoiles du ciel, est assurée à l'heure où Isaac son fils unique brûle sur le bûcher.

Il faut que l'être vivifiant meure, afin que naissent les étoiles; il meurt pour que toutes choses sortent de lui; il meurt, mais il renaîtra, comme Osiris, comme Atys, comme tous les dieux solaires. La substitution du bélier solaire à Isaac n'est qu'une explication tardive d'un fait devenu inexplicable ou incompréhensible.

Le mythe du père sacrifiant son fils tient à un fonds si ancien de légendes, il se retrouve si fréquemment et sous tant de formes, qu'il tient peut-être aux racines de toute mythologie[2]. N'est-ce pas une première tentative d'explication cosmogonique, sous une forme mystérieuse et inquiétante? Ce père

1. Cf. aussi le baptême du feu chez les Gnostiques, et le vieux culte familial du foyer. Fustel de Coulanges, *Cité antique*. Voir aussi *Contes orientaux :* La Mère qui confie l'éducation de son fils au Salamandre.

2. Cf. A.-V., IX. 5-9 (trad. Henry).

qui sacrifie son fils pour multiplier sa race (Isaac), celui qui le donne en nourriture aux dieux (Pélops), celui qui assure la prospérité et le succès de son armée par la mort de sa fille (Iphigénie), ce père n'est-il pas le père universel partageant la matière pour en former tous les êtres[1] ?

Peut-être cette idée que l'on trouve sans doute plus clairement exprimée dans d'autres cas, est-elle étrangère au sacrifice d'Abraham. Il n'est pas dit qu'Isaac est partagé. Mais il est possible que le récit du sacrifice d'Abraham ne soit qu'un reste mutilé d'un vieux rite si ancien que le symbolisme en ait été déjà oublié à l'époque où ce récit fut écrit. Peut-être est-ce un reste de fétichisme datant des premières années après la découverte du feu. S'assurer le feu par tous les moyens, le feu étant la sauvegarde de la vie.

A partir du jour où Isaac est sacrifié (réellement, ou sous la forme du bélier solaire), le rôle d'Abraham s'efface. Sara meurt, Isaac devient le héros principal et son mariage avec Rébecca offre à lui seul assez de détails mythiques pour qu'on puisse en faire un cycle à part.

M. Berthet.

1. Cf. sacrifice védique du Purusha. Voir aussi Quelques mythes naturalistes méconnus : Tantale : *Revue des Études grecques*, V (281-306, 296), V. Henry.

BAYONNE ET LE PAYS BASQUE

L'article qu'on va lire est dû à la plume brillante d'un des amis de la première heure du journal *L'Avenir*, M. Julien Vinson, actuellement professeur à l'École des langues orientales à Paris. Tous nos anciens lecteurs connaissent M. Vinson et savent la part qu'il a prise au développement des idées républicaines à Bayonne. Remplissant les fonctions de Garde Général des Forêts, notre ami fut à diverses reprises invité à cesser sa propagande libérale, et, sans la ferme protection de M. Viard, il eût certainement payé de ses fonctions son dévouement à ses idées républicaines. Au 16 Mai, les hommes, élus en un jour de malheur, qui dirigeaient alors les affaires de la France, quoiqu'ils maintinssent au fronton des monuments publics le mot « République française », obligèrent le jeune Garde Général à prendre un congé pendant toute la période électorale; mais quoique sa situation de fonctionnaire fût gravement compromise si les conservateurs arrivaient au pouvoir, M. Vinson vint à Bayonne pour unir son vote à ceux des combattants de la bonne cause. Une compensation lui était due. Il préféra les fonctions de professeur pour l'enseignement d'une langue auquel de fortes études faites dans nos colonies le désignaient tout naturellement[1]. Ceci dit, donnons la parole à M. Vinson :

Au moment où je reprenais la plume pour adresser un salut joyeux à Bayonne, au pays basque, à tous les amis anciens et nouveaux que j'ai eu le plaisir d'y re-

1. Il y a dans cette trop bienveillante note quelques inexactitudes qu'il n'est pas utile de relever.

trouver, le hasard mettait sous mes yeux un article qui vient de paraître dans un journal « mondain » de Paris. Le pseudonyme sous lequel se cache l'auteur de cet article est, avec une légère altération, un nom célèbre du dernier siècle, connu surtout des amateurs de pornographie; mais les noms ne donnent malheureusement ni le talent, ni le goût, ni l'esprit, ni le sentiment exact des hommes et des choses. Il fut un temps, pas bien éloigné encore, où le journalisme était une profession d'élite, que l'on n'osait aborder sans une forte préparation littéraire, et qui avait droit à l'estime et à la considération générales; ce n'est plus guère aujourd'hui, sauf de trop rares exceptions, qu'un métier facile et lucratif, souvent le refuge de tous les ratés et de tous les déclassés de la vie.

Pour l'écrivain dont j'ai l'élucubration sous les yeux, Bayonne est une ville espagnole peuplée de Basques habillés avec des « tayolles » (?) rouges, où il y a presque autant de confiseries et de chocolateries que de portes, où l'on dort mal, où l'on ne mange guère que des tomates et des piments doux, où des myriades de puces guettent l'infortuné touriste, où la Nive n'était en 1894 qu'un bras de l'Adour, où les Allées-Marines ont cinq kilomètres de long, où... mais à quoi bon relever toutes les sottises dont fourmille l'agaçante amplification d'un boulevardier qui se prend au sérieux ? A la réflexion, je me dis que cet article a dû être écrit à Paris, dans une salle de rédaction enfumée et sombre, à côté d'un vieux *Guide* insuffisamment consulté [1].

1. On m'a communiqué, depuis, un autre article du même

En dépit des niaiseries qu'écriront toujours les professionnels de la littérature à la ligne, ni Bayonne ni le pays n'ont changé. C'est encore la ville aimable et vivante, le pays riant et prospère, entre la mer toujours splendide et les montagnes majestueuses dans leur éternelle simplicité. J'y constate même, au point de vue matériel, bien des améliorations louables, quoique les prix aient un peu trop généralement augmenté, quoique les routes ne soient pas partout suffisamment entretenues, quoique la Compagnie des chemins de fer du Midi ait assez mal organisé le service de la station de Guéthary et oublie encore trop souvent d'éclairer ses voitures au passage des tunnels.

L'un des plus grands plaisirs que l'homme puisse éprouver, c'est de revoir, après de longues années, les lieux où il a vécu, où il a été heureux, où il a souffert, et d'y retrouver ces amis dévoués, indulgents et fidèles, qui comprennent les défaillances du cœur et excusent les fatigues de la raison. Aussi me suis-je retrouvé, avec une joie profonde, au milieu de ces arbres, de ces pierres, de cette mer, qui me rappelaient dans leur langue mystérieuse tant de souvenirs; aussi ai-je reconnu ces visages aimés dont beaucoup ont, hélas!

auteur dans le même journal. Il paraît être allé réellement dans le pays et avoir assisé à la course de taureaux qui a eu lieu à Fontarabie, le 6 octobre. Mais il y a dans ce nouveau compte rendu, outre un sonnet des plus irréguliers, de singulières fantaisies sur Biarritz et le pays. On y apprend que le château de Marrac a été incendié par les Anglais en 1814 et que, du Lycée, le panorama de la vallée de la Nive embrasse toutes les Pyrénées de Saint-Jean-Pied-de-Port à « la chaîne de Castille ».

subi les outrages du temps ; aussi ai-je serré avec bonheur ces mains loyales dont, à des heures pénibles, l'étreinte ne m'avait pas fait défaut.

A mon arrivée, pourtant, Bayonne était tout en émoi : la si sympathique municipalité, qui va être triomphalement réélue[1], avait donné sa démission à propos de courses, — et de courses de taureaux ! — au moment même où un journal du pays rappelait la journée du 4 septembre 1870. C'est ce jour-là qu'il y eut à Bayonne de l'émotion, du mouvement, et ce je ne sais quoi qui fait qu'on se comprend sans se parler, et qu'on est en communauté de sentiments avec l'inconnu que le hasard a rapproché de vous ! Les souvenirs de l'Année Terrible sont encore présents à mon esprit avec une précision et une exactitude de détails tout à fait mathématiques. Je revois encore, comme si cela se passait hier, la dépêche lamentable que nous trouvâmes affichée à notre réveil, l'anxiété qui nous étreignit toute la journée, les nouvelles qui circulèrent comme en cachette dans l'après-midi sur les manifestations de Lyon et de Bordeaux, et enfin, vers neuf heures du soir, notre visite à la sous-préfecture où nous fîmes lever le représentant du régime impérial pour nous communiquer les premières dépêches du Gouvernement de la Défense Nationale. Ce fut alors comme un immense soupir de soulagement : on allait donc faire ses affaires soi-même ! Et puis, la réunion devant la Mairie, où Biraben et Paul Leremboure, — que de morts ! —

1. Elle l'a été en effet à la presque unanimité des votants, le 10 novembre 1895.

lisent à haute voix les télégrammes énergiques signés Gambetta ; et les armes de l'Empire détachées précipitamment du fronton des magasins par les propriétaires eux-mêmes ; et la foule se répandant en hâte dans toutes les rues en criant : « Vive la République ! »

Elle est majeure, notre République, et elle a fait ses preuves. Elle n'a pas trop de reproches à se faire. Elle a conquis tout entier le département des Basses-Pyrénées, hier encore si réfractaire, et le pays basque qu'une inconscience naïve, à dessein entretenue, éloignait seule de la pratique de la liberté. L'ignorance diminue, on accueille plus ouvertement les étrangers, on s'intéresse davantage aux affaires de la patrie, la langue française est plus répandue, et partout s'affirme l'esprit d'union et de solidarité qui est la vraie force des nations libres.

Est-il rien par exemple de plus touchant, de plus charmant, de plus réussi, pour employer l'argot du jour, que cette œuvre des colonies scolaires organisée par notre ami le Dr Delvaille ? La journée que nous avons passée avec lui dans cette petite maison de Ciboure, au milieu de ces enfants à l'air éveillé et à la mine réjouie, sera l'une des plus agréables de notre villégiature. On ne sait ce qu'il faut le plus louer, des organisateurs, des souscripteurs, des instituteurs dévoués qui sacrifient leurs vacances à une œuvre humanitaire, des pères de famille qui se séparent de leurs enfants dans l'intérêt de ces enfants mêmes. Tant il est vrai que le dévouement, le sacrifice, le sentiment du devoir sont naturels et spontanés dans les cités républicaines ! A Paris, nous sommes un peu blasés sur

toutes ces choses, et nous ne nous doutons pas des obstacles imprévus, des résistances muettes, des difficultés de toute sorte, auxquels on risque de se briser en province.

Tout marche, même ce pays basque qu'on représentait naguère comme si arriéré, si récalcitrant, si réfractaire aux idées nouvelles, si résolument attaché à ses coutumes séculaires. Faut-il s'en féliciter? faut-il s'en plaindre? Oui et non, selon le point de vue où l'on se place. Ceux qui ne se préoccupent que de l'intérêt scientifique déploreront notamment que le jeu de paume, le jeu de *pelote* comme on dit ici, soit de plus en plus oublié; dans le pays basque français, comme depuis longtemps dans le pays basque espagnol, on ne joue plus que le jeu banal du *blé* (ou *blaid*) et l'on délaisse de plus en plus le *rebot* et la *longue* qui ne sont d'ailleurs que des dérivés du vieux jeu français cher à nos ancêtres.

Pour consoler les ethnographes, il convient de faire remarquer que plus on étudie les Basques et plus on demeure convaincu qu'ils n'ont véritablement à eux que leur langue. Tout le reste, mœurs, usages, croyances, folk-lore, superstitions, ils l'ont emprunté aux populations qui les entourent et l'ont conservé avec plus ou moins d'exactitude. C'est pourquoi le symptôme le plus remarquable du mouvement qui s'opère chez les Basques est l'altération incontestable que subit depuis quelques années leur très remarquable idiome, épave merveilleuse des rudes temps préhistoriques. Déjà, au dernier siècle, en 1745, le P. Larramendi, l'un des plus

anciens lexicographes basques, signalait l'envahissement continu des mots étrangers, ainsi que l'emploi défectueux et irrégulier des formes grammaticales. C'est dans les villes commerçantes de la côte que le langage s'est modifié tout d'abord, puis les fautes, les impropriétés, les *solécismes*, ont gagné l'intérieur du pays. On m'affirme que le Labourd presque tout entier, au moins jusqu'à Saint-Pée-sur-Nivelle, fait aujourd'hui cette faute énorme : *eman nau sagarra* pour *eman daut sagarra*, c'est-à-dire « il-a-donné-moi la-pomme » pour « il-a-donné-à-moi la-pomme », en confondant, à l'imitation du français, le régime direct et le régime indirect. Quant aux mots étrangers, d'honorables et savants ecclésiastiques nous citaient l'autre jour les expressions suivantes qu'ils ont entendues bien loin dans les terres et qu'on n'aurait jamais employées il y a trente ans : *fula bat bazen* « il y avait une foule! », *introduituco zaitut* « je vous introduirai ». Il y a là une loi fatale et inéluctable que rien ne peut et ne doit arrêter; ce sera en vain qu'on multipliera les journaux, les livres, les Sociétés, les Académies : comme ailleurs, le mouvement artificiel de réaction qui se poursuivra dans une élite de travailleurs et de gens du monde aura pour corollaire un mouvement inverse dans la masse insouciante du peuple. La langue basque est condamnée; dans un temps plus ou moins long, elle n'existera plus qu'à l'état de souvenir; c'est pourquoi il importe de l'observer, de l'analyser et de l'étudier aussi à fond que possible, tant qu'elle existe encore. Quand elle sera morte, le peuple basque n'aura plus rien qui le

distinguera de ses voisins; il entrera résolument dans le courant qui emporte sur le chemin du progrès les sociétés contemporaines, et il y apportera les sérieuses qualités qui le distinguent, la dignité personnelle, l'indépendance du caractère, et cē sentiment un peu vague de la liberté dont il a donné tant de preuves. En veut-on un exemple frappant? On sait avec quel respect traditionnel les Basques accueillent l'appel de l'*Angelus;* dans les réunions comme celles qui ont lieu à l'occasion des parties de paume, ce sentiment se manifeste non sans une certaine grandeur. Eh bien! à Saint-Jean-de-Luz, où le Maire a cru devoir faire appuyer la sonnerie religieuse du son de la trompette, j'ai remarqué que l'assistance montrait beaucoup moins de recueillement et de dévotion que par le passé, quand les cloches seules invitaient les fidèles à la prière. Et je me demande, à ce propos, si M. le Maire de Saint-Jean-de-Luz est bien dans son droit en transformant en héraut d'église un fonctionnaire municipal.

On ne décrète pas une langue et des mœurs; tout au plus l'autorité administrative peut-elle retarder ou entraver une tentative partielle, un mouvement provoqué par des étrangers. Certes, je ne nie pas que l'on ait pu, par la force et la violence, empêcher par exemple la propagation et la vulgarisation de doctrines nouvelles; mais en présence d'une évolution spontanée, le plus sage est, je crois, de chercher seulement à diriger le courant dans le sens le plus favorable aux intérêts de la société.

C'est ce que je me suis permis de dire à nos amis de l'Association basque au banquet du 24 septembre der-

nier, à Espelette. Quelle charmante et joyeuse réunion ! et combien plus charmante et joyeuse encore a été la fête qui a suivi : chants, poésies, concours de danses, de *chirola,* d'improvisations, où nous avons constaté une fois de plus les merveilleuses ressources de l'esprit basque ! Et quel admirable décor que ces montagnes, cette *place* où se pressait une foule intelligente et attentive, ces gradins où les curieux s'étageaient jusqu'au vieux château, qui est aujourd'hui la mairie, mais qui fut le berceau des Ezpeleta d'Espagne ! C'est une de ces antiques constructions féodales, au milieu d'un pays libre, fort intéressantes pour l'histoire, mais que n'habitent plus les descendants de leurs possesseurs : Haitze à Ustaritz, Souhy à Urcuit, Belzunce à Isturitz, Urthubie à Urrugne, Saint-Pée où de Lancre[1], le sévère et farouche *instructeur,* surprit les sorcières en plein sabbat il y a près de trois siècles !

Ces châteaux étaient pour la plupart admirablement situés, mais ils n'inspiraient que des idées de force, de défiance, de combats ; ils répondaient tout à fait d'ail-

1. P. de Lancre, dont le nom réel était de Rostéguy, était lui-même d'origine basque : son grand-père était natif de Juxue et était allé s'établir à Saint-Macaire. Pierre de Lancre, né à Bordeaux en 1553, fit ses études à Turin ; inscrit au nombre des avocats de Bordeaux, il y fut reçu conseiller au Parlement le 3 août 1582. Le 24 décembre 1588, il épousa Jeanne de Mons, fille d'un de ses collègues. Il mourut le 9 février 1631, léguant sa bibliothèque au P. Benassis, jésuite, son fils naturel. En 1609, il fut chargé, avec le président d'Espagnet, de faire dans le pays de Labourd sur les faits de sorcellerie une enquête dont il a consigné les principaux résultats dans son livre *Tableau de l'inconstance des mauvais anges et démons*, Paris, 1610 et 1613, in-4°.

leurs à l'esprit général d'une époque tourmentée. Aujourd'hui, sur la plupart des hauteurs et des collines se dressent le plus souvent de riantes habitations, de fécondes métairies et de pacifiques couvents. L'un des plus intéressants à visiter est celui des Bénédictins de Belloc, entre Urt et Labastide-Clairence. Les religieux qui y sont réunis exercent diverses industries qui les font vivre et il ne me revient pas que le pays se plaigne de leur présence. On y est accueilli de la façon la plus gracieuse et l'on y retrouve les vieilles traditions hospitalières des Basques. Ils m'ont ouvert, avec une exquise amabilité, les portes de leur Bibliothèque déjà bien riche en vieux livres sur le pays, et je ne saurais trop les en remercier. J'y ai rencontré, avec une émotion qu'on peut comprendre, des ouvrages respectables et d'un grand intérêt linguistique, parmi lesquels il faut citer un exemplaire du livre basque le plus précieux de tous, la traduction du *Nouveau Testament*, imprimé à La Rochelle en 1571, aux frais de Jeanne d'Albret. L'auteur de cette traduction, Jean de Liçarrague, de Briscous, ministre à Labastide-Clairence, était certainement l'un des hommes les plus remarquables de son temps. Son livre, qui avait dû être abondamment répandu dans le pays, mais qu'on dut avidement rechercher et détruire après la réaction religieuse qui suivit l'avènement de Louis XIII, est devenu infiniment rare aujourd'hui. J'en connais de par le monde une trentaine d'exemplaires, dont quatorze dans des Bibliothèques publiques, mais depuis une centaine d'années c'est le cinquième exemplaire qu'un hasard heureux fait dé-

couvrir dans le pays même, chez des paysans plus ou moins lettrés qui le laissaient périr ignoré dans quelque coin de leur cuisine ou de leur grenier! Peut-être même l'eussent-ils livré aux flammes s'ils en avaient soupçonné la nature et la valeur. Les autres exemplaires, connus des bibliophiles, classés et estimés dans les ventes, n'ont jamais circulé dans le pays; c'étaient des cadeaux offerts par le traducteur ou par les autorités locales à des savants illustres ou à de hauts personnages étrangers.

Qu'était-ce que ce Liçarrague dont le président de Thou parle en termes on ne peut plus élogieux? La maison de ce nom existe encore à Briscous où elle est bien connue, et il y a même dans ce village des Liçarrague; mais il n'est possible de rien affirmer quant à leur descendance. On a supposé, sur la foi de je ne sais quelle tradition plus ou moins fondée, que c'était un prêtre catholique converti à la Réforme; il nous apprend, dans la dédicace qu'il a mise en tête de son livre, qu'il avait souffert pour sa foi, qu'il avait été soumis à la plus dure captivité, et qu'il devait sa liberté et sa situation à Jeanne d'Albret. Un autre prêtre basque, un siècle plus tard, embrassa aussi les idées nouvelles; il se nommait Pierre d'Urte, et nous le trouvons en 1708 et en 1715 en Angleterre. Protégé de Chamberlayne, en relations avec D. Wilkins, il recevait une pension pour lui, sa femme et son enfant; pour occuper sans doute ses loisirs forcés, il avait entrepris une traduction complète de la Bible en basque. Son manuscrit, qui comprend seulement la Genèse et une partie de l'Exode,

est conservé, avec une grammaire et un dictionnaire manuscrits, dans la Bibliothèque des lords Macclesfield, à Shirburn, non loin d'Oxford. Grâce à la sollicitude éclairée du Rév. Ll. Thomas, directeur d'un des collèges les plus importants de la Grande-Bretagne, cette traduction a été dernièrement publiée avec une exactitude scrupuleuse[1].

Les Bénédictins de Belloc ont reçu cette publication qui n'est pas une des moins intéressantes pièces de leur Bibliothèque. Je ne sais si ces excellents « Pères » sont à la hauteur de leurs illustres devanciers des derniers siècles; mais ils me paraissent en avoir conservé les traditions de travail patient et modeste. Je n'ai pu m'empêcher, en visitant leur monastère, de comparer mes impressions avec celles que j'avais éprouvées à la Grande-Chartreuse il y a trois ans. Là-bas la rigueur du climat, la sauvage grandeur du site, la solitude calme et morne, le silence absolu, l'immensité des couloirs déserts, s'emparent de l'âme et l'enveloppent comme d'un engourdissement irrésistible où l'on s'accoutume à cette inertie inquiète qui est le propre de la vie contemplative. On ne peut se défendre d'un vif regret pour les heures perdues dans la vie mondaine, d'un profond repentir des faiblesses journalières et d'une immense aspiration à la libération absolue. C'est sous cette impression d'esprit qu'on comprend bien la vieille théorie indienne qui est devenue la doctrine fon-

1. Voyez sur Liçarrague et d'Urte ma *Bibliographie basque* (Paris, 1891; et supplément, 1896).

damentale du Bouddhisme, et qui place le bonheur suprême dans l'anéantissement complet de l'individu. Ici, au contraire, l'horizon est vaste, le paysage est beau sans être imposant, les rivières sont gaies, les bois fleuris, et rien dans le couvent n'attriste et ne décourage. On n'en emporte que des idées de dévouement et de sacrifice réciproque; on s'y rend compte de cette grande loi du travail qui est la vraie base de la liberté, mais on y comprend aussi la puissance féconde de la solidarité qui, subordonnant l'indépendance de chacun à l'intérêt de tous, donne le sentiment exact du devoir et du droit dans la société moderne.

Le devoir, la solidarité, l'affection, les luttes et les mécomptes de la vie, nous y pensions plus vivement, nous les comprenions plus que jamais dans ce ravissant chalet, au fond de la baie de Saint-Jean-de-Luz, où l'un de nos amis, un fin lettré et un esprit délicat, comptait abriter sa vieillesse studieuse et tranquille. La mort inexorable ne lui a permis que d'y cacher sa douleur muette. Puisse-t-il au moins y recevoir encore parfois des amis qui compatissent à sa peine, qui ne cherchent pas à le consoler, mais qui voudraient suivre son exemple et garder jusqu'à leur dernière heure l'amour du travail, l'espoir des compensations futures et la satisfaction suprême d'avoir bien vécu !

Julien VINSON.

(*Avenir des Pyrénées et des Landes*, 24 octobre 1895.)

NOTES DIVERSES

I

Étymologie du latin « peregrinus », voyageur, étranger.

Le radical est de la même famille que celui de πλάζ-ω, ἔ-πλαγξ-α pour *π(ε)λαζ-ω, errer[1].

L'adverbe *peregre* est proprement le nomin.-acc. neutre de **pereg'r-is*[2], pour **pereg-er-in(s)*, d'où, par extension analogique, d'après le type de la 1re-2e déclinaison, *peregrin-us, a, um;* cf. *veter-in-us* et *veter-'n-us*, auprès du rad. *veter;* intermédiaire **veter-in*, etc.[3].

1. Cf. πελάζ-ω s'approcher et πέλαγ-ος, mer (agitée). L'idée commune est celle de se mouvoir, s'agiter. Cf. aussi π'λησ-ἰος proche et παλάσσ-ω, agiter. Ce dernier surtout fournit la preuve que les deux *e* du rad. *pereg* sont d'anciens *a*, comme ceux de κεφαλή et de μέγας auprès de *caput* et de *mag'n-us*. — Περάω pour *περασ-ω, *περασσ-ω, passer, voyager, traverser, a comme le latin conservé le *r* primitif.

2. **Pereg'r-is* est un développement de **pereg-er*, analogue à celui de *facul* (**facvel*), donnant *facil-is*. — Pour *ins* réduit soit à *in*, soit à *is*, voir ma *Grammaire comparée du grec et du latin*, §§ 128 et 130.

3. L'honneur de cette étymologie, car je la crois juste et neuve, revient à M. Marinet, élève de mon cours de préparation à l'agrégation de grammaire.

II

Sur les datifs pluriels grecs de la déclinaison imparisyllabique, en εσσι et ασι.

Si l'on rapproche le datif plur. θυγατέρ-εσσι de θυγατράσι, on a l'explication de ce dernier sans avoir besoin de recourir à l'hypothèse étrange de la liquide sonnante[1].

Θυγατρ-άσι est pour *θυγατερ-ασσι (comme le sanscrit *pitr-su* est pour **pitar-asu*, **piter-esu*).

Dans la forme grecque, l'α primitif s'est conservé à la faveur de la contraction et de la simplification du groupe σσ.

Quant à l'origine du suffixe εσσι ou ασι, il provient sans doute d'un emprunt analogique aux datifs plur. de la 1re-2e déclinaison, comme λόγοισι, anciennement *λογο-εσσι, *λογο-ασσι.

Cf. la double forme δυοῖσι, chez Hérodote, et lesb. δύεσσι, δύεσι (de δύω).

III

Une démonstration mathématique.

A côté des nombreuses preuves que j'ai réunies dans mes *Éléments de Grammaire comparée du grec et du*

1. Récemment battue en brèche, d'ailleurs, par M. J. Schmidt, le savant professeur de grammaire comparée de l'Université de Berlin.

latin en faveur de la théorie qui explique l'apophonie par un vocalisme primitif complexe (*oa*,*oe*), dont l'un des deux termes a été éliminé au cours de l'évolution phonétique, en voici une qui, si je ne me fais illusion, a toute l'évidence et toute la rigueur désirables.

Les mots féminins du grec en ῳ, pour ωι, tels que Λητῷ, vocat. Λητοῖ, ont perdu un *n* final comme les mots latins sur le type de *ordo*(*n*), *ordin-is*. On le voit par le lat. *Lâton-a* auprès de Λητῷ; par l'acc. plur. Γοργόν-ας, auprès de Γοργῷ, etc. Or, quelques-uns de ces mots ont conservé la nasale; il en est ainsi de χελιδών auprès du lat. *hirundo* qui l'a perdue. La preuve surabondante que χελιδών appartient à cet égard à la même série que Λητῷ ressort de l'identité des vocatifs correspondants χελιδοῖ, Λητοῖ.

On peut en conclure en toute certitude, ce semble, que χελιδών, qui aurait pu prendre la forme *χελιδῷ, est pour *χελιδῷν, *χελιδωιν et que, par conséquent *hirundo*(*n*) est pour **hirundoin*, d'où le thème des cas régimes *hirund*(*v*)*in*-(*hirund*(*v*)*in-is*, etc.).

Me sera-t-il permis de faire appel à l'appréciation de ceux qui ont qualité pour juger ces matières et de leur demander un avis motivé sur la question? La théorie visée ne vient pas d'Allemagne; mais ce n'est peut-être pas une raison suffisante pour l'écarter *a priori*.

Paul Regnaud.

BIBLIOGRAPHIE LINGUISTIQUE

Le Catéchisme de l'Empire

(NOTE COMPLÉMENTAIRE)

J'ai toujours soutenu, contrairement à l'avis de beaucoup de gens, qu'il ne fallait jamais prétendre à la perfection, qu'il convenait de se contenter de l'à peu près, et que par leur nature même, certains travaux devaient toujours être nécessairement incomplets. De ce nombre sont les études bibliographiques. C'est pourquoi j'ai publié ma *Bibliographie basque*, avec la certitude qu'il y manquait encore bien des choses, mais avec la conviction que, par une sorte de loi fatale, dès l'apparition de mon livre, beaucoup de détails que je n'avais pu découvrir se révéleraient pour ainsi dire d'eux-mêmes. L'événement a justifié mes prévisions, et je compte mettre très prochainement sous presse un supplément relativement fort important, en même temps que je livrerai au public la partie complémentaire[1] toute défectueuse qu'elle soit encore.

A peine le dernier numéro de la *Revue* avait-il paru que je découvrais une édition du *Catéchisme de l'Empire* qui avait échappé à mes recherches. C'est la traduction originale du grand catéchisme pour le diocèse de Saint-Brieuc, dont je n'avais trouvé qu'un *Extrait* imprimé en 1813.

Ce petit volume porte le titre suivant :

1. Elle comprendra les « citations et références » et les « journaux et revues ».

CATECHIS | EVIT | AN OLL ELIZOU | EMEUS AN | Impalaërdet a Franç. | Unus Deus, una Fides, unum Baptisma. | Ne eus nemet un Doue, ne eus nemet ur Greden, ne eus nemet ur Vadiziant. | *S. Paul, en e lizer d'ar bobl emeus | a Ephes.* Chap. IV, verset 5. | (Armes épiscopales, avec les initiales entrelacées C. P. D.) | E SANT-BRIEC, | E. ty L. J. PRUD'HOMME, imprimêr ha Librer | an Autrou Escop. | — s. d. — (On a apposé, postérieurement, au composteur, les chiffres 1807.)

C'est un petit in-12, rogné, recouvert en parchemin, et qui comprend xij-148 p., ainsi composées : p. I titre, ij avis, iij-IV approbation du cardinal Caprara (en breton), v-vj décret du 27 avril 1806 (en breton), vij-xij mandement de l'évêque de Saint-Brieuc, M. Jean-Baptiste-Marie Claverie, 1-16 abrégé de l'histoire sainte, 17-48 Catéchisme, Ire partie, 48-72 IIe partie, 72-113 IIIe partie, 113-131 suite de la IIIe partie, 131-136 prières diverses, 137-147 petit catéchisme (Catechis bian), 147-148 prières.

La leçon VII va de la p. 54 à la p. 56; elle est ainsi conçue :

SEIZVET QUENTEL.

* Continuation eus ar memes Gourc'hemen.

G. *Pere eo deveriou ar gristenien e quenver ar Brincet pere ho gouarn, hac ispîcial pere eo hon deveriou e quenver Napoleon quenta hon impalaër ?*

R. Ar gristenien a dlee d'ar brincet pere ho gouarn, ha ni ispîcial a dle d'a Napoleon quenta, hon impalaër, carante, respet, oboissanç, fidelite, ar servich evit ar brezel, ar c'hontributionou ordrenet evit conservation ha difen ar vro hac an troon ; c'hoas e tleomp ober pedennou fervant evit properite spirituel ha temporel eus ar stadou a franç.

G. *Perac e zomp-ni obliget da guement-se e quenver hon impalaër ?*

R. Da guenta, abalamour Doue pehini a zeu da etablissa da zistruja stadou ar roueet hervez e volonte, en ur garga hon Impalaër a faveuriou er peoc'h ac er brezel, en deus e instituet hor souveren, ar ministr eus e buissanç, hac e imach var an douar. Enori a servicha hon Impalaër a so eta enori ha servicha Doue memes. D'an eil, abalamour Jesus-Christ, quen dre e guelenadurez, quen dre e exemplou, en deus desquet deomp ar pez a dleomp d'hor souveren. Ganet eo bet en ar senti ous lezen Cesar-August, pëet en deus ar gontribution ordrenet; hac evel ma en deus commandet renta da Zouc ar pez so da Zoue, ordrenet en deus ive renta da Zesar ar pez so da Zesar.

G. *Ha ne hon deus-ni quet soniou particulier da garetœ Napoleon quenta, hon Impalaër?*

R. Ia, abalamour en so bet choazet gant Doue evit etablissa a nevez ar religion santel eus hon tadou, hac evit beza e frotectour. Ouspen, etablisset en deus a nevez, ha conservet en deus an urz vad er vro dre e furnez vras ha prompt; difen a ra ar vro dre e gourach puissant; ez fin, en so oan an autrou Doue, dre ma eo sacret gant an tad santel ar Pap, peu eus an Ilis universel.

G. *Petra sonjal eus ar re a vanquefe d'ho dever e andret hon Impalaër?*

R. Hervez an abostol sant Paul, resista a raffent d'an urz instituet gant Doue memes, hac en renta dign eus ma daonation eternel.

G. *Hon deveriou e quenver hon Impalaër, ar hint hon oblich en andret e successoret legitim, herver an urz reglet dre ar c'honstitutionou eus a Franç?*

R. Ia, certen. Rac lenn a reomp er scritur sacr penaus Doue, mæstr eus an eon ac eus an douar, e roa dre e volonte souveren ac e brovidanç, ar c'hurunennou, non pas hebquen da ur personnaich e particulier, mæs c'hoas de famill.

G. *Pe seurt obligation hon deus-ni a quenver an dud a justiç?*

R. Obliget e zomp d'ho enori, d'ho respeti, da obeissa dezo, rac ma ho deus recevet lod eus a autorite hon Impalaër.

G. *Petra so diffennet dre ar pevare Gourc'hemen?*

R. Diffennet eo disobeissa d'hor superioret, noazout dezo, ha lavaret drouc anezo.

J'ai fait, depuis, une découverte encore plus intéressante peut-être. On a vu que le catéchisme de l'Empire était resté en usage après 1815 dans le diocèse de Strasbourg : jusqu'à quelle époque, je l'ignore; mais en 1843, il en a paru une traduction espagnole destinée à être enseignée dans le diocèse de Mexico. C'est dans le *Journal de la Librairie* que j'ai trouvé cette traduction indiquée. L'exemplaire qui m'a été communiqué à la Bibliothèque Nationale est un petit volume in-18, broché, non coupé, qui comprend (iv)-140 p. Les quatre pages préliminaires sont formées du titre (dont le verso est blanc) et, en regard, d'une gravure sur bois concernant le passage si connu : *Laissez venir à moi les petits enfants* (*Matth.*, XIX, v. 14).

Le titre est ainsi conçu : « Catecismo por el uso de todas las Iglesias del Imperio frances, aprobado por el cardinal Caprara, legado de la Santa Sede y por el il ilmo Señor arzobispo de Mejico, para la enseñanza de la doctrina cristiana es su diocesis. *Paris*, V. Salva, 1843. »

Coll. : p. 1-5 prólogo, 6-9 bref du cardinal Caprara (en français et en espagnol en regard, l'espagnol aux rectos), 10 blanc, 11-23 abrégé d'histoire sainte, 24-33 première partie, 33-75 deuxième partie, 75-114 troisième partie, 114-131 suite de la troisième partie, 131-138 prières, 139-140 table.

Le prologue fait un grand éloge du catéchisme de l'Empire où les lecteurs, y est-il dit, trouveront que la doctrine de l'Église gallicane est conforme à celle des églises espagnoles. Il expose qu'on a réduit à cinq le nombre des commandements de l'Église

et qu'on a ajouté à l'endroit convenable les dons du S. Esprit, les béatitudes et les vertus cardinales.

La réimpression est conforme aux éditions originales. On a même conservé les astérisques indiquant les chapitres ou passages essentiels.

Le chap. VII de la seconde partie est, naturellement, très réduit. Il n'a plus que quatre demandes : devoirs envers le chef de l'État, recommandation de S. Paul, devoirs envers les magistrats, prohibitions. Les devoirs prescrits aux fidèles sont l'amour, le respect, l'obéissance, la fidélité, le service militaire, et « los tributos ordenados por la conservacion y defensa de la República ».

Je viens d'apprendre également qu'il y a eu un abrégé en français du Catéchisme de l'Empire dans le diocèse de Bayonne. Ce petit volume comprendrait 71 p. in-18 et porterait en tête le mandement spécial de Mgr Loison, du 30 juillet 1808. Son titre serait le suivant : « *Abrégé de la doctrine chrétienne* pour l'instruction des enfants, tiré littéralement du Catéchisme à l'usage de toutes les églises de l'Empire français, etc. *Bayonne*, Cluzeau, 1808. »

On voit que c'est le prototype de la version souletine.

Je serais très reconnaissant à ceux de mes lecteurs qui voudraient bien me signaler d'autres omissions ou relever les erreurs que j'aurais commises.

J. V.

NÉCROLOGIE

ABEL HOVELACQUE

L'impression du présent numéro a été retardée par des circonstances d'ordre purement matériel, et au moment où il va enfin paraître, j'ai le cruel devoir d'annoncer à nos lecteurs une affreuse nouvelle qui est en même temps un irréparable malheur.

Abel Hovelacque n'est plus; il a succombé, samedi dernier 22 février, à la maladie terrible qui le minait depuis plusieurs années déjà et qui depuis plus de six mois le tenait éloigné de son cabinet de travail, de la science et de ses amis.

Quoique inévitable et prévue, la catastrophe nous a surpris comme un coup de foudre. Encore sous l'impression du premier moment, le trouble de mon esprit est tel que je ne saurais aujourd'hui parler, comme il conviendrait, d'Hovelacque, de sa vie et de ses travaux. Tout disparaît devant cette pensée poignante : je ne verrai plus, je n'entendrai plus l'ami que, depuis trente ans bientôt, je ne passais guère de semaine sans voir, sans entendre, et dont les lettres gaies et spiri-

tuelles ou sévères et découragées m'apportaient loin de Paris la bonne nouvelle.

Mais, au moins, exemple enviable entre tous, notre ami s'est-il éteint en pleine possession de lui-même, dans l'entière sérénité de sa belle intelligence, en pleine sécurité du lendemain. Il est entré dans l'immortalité avec la certitude absolue que les siens continueront son œuvre et suivront la ligne qu'il leur a tracée, que rien de ce qu'il a aimé ne sera méconnu, que rien de ce qu'il a touché ne passera dans des mains indignes. Pour sa femme et ses enfants, il sera toujours là; ils croiront n'agir que sous ses inspirations, dans une perpétuelle communion d'idées avec lui.

Et cependant, il y a des douleurs que rien ne console!

Julien Vinson.

Paris, 24 février 1896.

BIBLIOGRAPHIE

Paul Regnaud. *Éléments de grammaire comparée du grec et du latin.* Première partie : phonétique. — *Paris*, Armand Colin, 1895, in-8, xxxi-328 p.

Cet excellent livre est dédié à l'un des fondateurs de cette *Revue*, M. Abel Hovelacque, le savant linguiste, l'éminent directeur de l'École d'Anthropologie, que depuis trop longtemps une maladie cruelle éloigne du travail, au grand détriment de la science, au profond désespoir de ses amis. C'est dire sur quels principes positifs, sur quelle méthode sûre et précise, sur quelle base féconde s'appuie notre vaillant collaborateur. Son ouvrage, quoi qu'on en puisse dire et penser, marque un pas en avant dans l'étude, si creusée déjà, des langues indo-européennes, et il faut le louer vivement d'avoir, fidèle à sa méthode, constamment cherché des points de comparaison et des références dans les idiomes congénères des deux grandes langues classiques.

Au début de sa magistrale introduction, M. P. Regnaud constate une fois de plus l'erreur de Bopp et de ses adeptes, qui transportèrent dans le domaine de la science les théories des grammairiens de l'Inde, dont

le but était simplement un classement systématique et mnémotechnique. Il s'élève ensuite, avec une grande force et une entière raison, contre les doctrines de l'école moderne des néo-grammairiens qui, voulant corriger leurs devanciers, n'ont fait que passer d'un extrême à l'autre, et prétendant éclaircir le problème, n'ont abouti qu'à le compliquer. Au point de vue phonétique, par exemple, les néo-grammairiens attribuent à la langue primitive une variété de voyelles et de consonnes telle que, pour la faire se produire, il faudrait attribuer à cette langue une vie déjà prolongée et incompatible avec l'hypothèse de son unité. Admettre que le vieux parler primitif des Aryas réunissait notamment toutes les nuances vocaliques du grec ou du latin, c'est en somme revenir à la légende de la tour de Babel, à l'idiome unique dont toutes les langues de la terre représentent les lambeaux épars. Puisqu'une langue est un organisme vivant, qui naît, grandit, dépérit et meurt, il est impossible de l'étudier utilement si l'on ne veut pas avoir recours à la méthode évolutive.

Est-ce à dire que j'admette toutes les affirmations de M. Regnaud, que je regarde toutes ses démonstrations comme évidentes et irréfutables? Non certes, mais il est certainement dans la bonne voie, et je n'aurais à lui adresser que des critiques de détail. Je prends un exemple dans un tout petit fait, qui a son importance cependant, la transcription. Je n'aime pas

beaucoup la représentation par des doubles longues des deux diphtongues composées sanscrites. Je ne vois pas non plus pour quel motif M. Regnaud regrette de n'avoir pas transcrit *j* au lieu de *y* la semi-voyelle palatale : il me semble que *y* indique beaucoup mieux que *j* le caractère mixte de ce phonème.

Le second volume annoncé, où il sera traité de la dérivation, me permettra de revenir sur cet ouvrage, qui devra faire époque dans l'histoire de la science linguistique.

Julien Vinson.

Histoire des Juifs de Bayonne, par Henry Léon. — *Paris,* A. Durlacher, 1893, in-4°, (iv)-xvj-436 p., 3 pl. et 8 p. de musique.

Tous ceux qui depuis trente ou quarante ans ont pris une part plus ou moins active au mouvement politique et au mouvement philosophique en France ne sauraient manquer d'éprouver aujourd'hui un sentiment profond de lassitude et de découragement. Leurs aspirations semblent s'être réalisées; leur rêve est accompli ; le but de leurs efforts paraît atteint ; et pourtant, malgré tout, le changement est plus apparent que réel. Sous l'étiquette républicaine, on trouve trop souvent l'autoritarisme, l'indiscipline et la fantaisie. De nombreuses lois, d'abondants décrets ont donné le

droit de cité à la libre pensée, et cependant jamais la société ne fut plus gangrenée de cléricalisme : l'hypocrisie et le souci des convenances ont remplaeé la foi religieuse. Le personnel politique ou littéraire ne comprend plus guère que des médiocrités ignorantes, mais prétentieuses : tout ce qui avait une valeur s'est retiré plein de dégoût ou a été chassé par l'ingratitude et la calomnie. L'égalité règne officiellement, mais jamais l'amour des titres et des distinctions ne fut plus grand : par malheur, trop souvent le titre de chevalier de la Légion d'honneur est synonyme de chevalier d'industrie. Quant à la fraternité, elle se traduit par la division de la société en catégories de plus en plus tranchées et par des campagnes odieuses comme l'antisémitisme.

Certes, je ne prétends pas prendre ici la défense des Israélites ; je ne méconnais ni leurs défauts ni leurs torts ; mais après tout ils ne sont pas les seuls coupables. A notre époque de science et de progrès, les nations ne forment plus un tout immuable, une race homogène, une caste étroitement fermée. Tous les enfants d'un même sol doivent collaborer à l'intérêt commun en y apportant chacun ses aptitudes traditionnelles, ses facultés natives et les ressources de son éducation. Au lieu d'élever des barrières entre les hommes, il faudrait les abaisser encore. La véritable égalité est un perpétuel jeu de bascule entre les hommes, les uns montant tandis que les autres descendent suivant leurs valeurs personnelles et la part qu'ils peuvent prendre

au mouvement général. Elle comporte également le mélange de plus en plus fréquent des familles et la fusion habituelle des races en contact. La lutte pour la vie matérielle doit faire place à l'accord pour l'existence de jour en jour mieux organisée. Mais il faudrait que tout le monde s'y prêtât; je suis de ceux qui reprochent aux Juifs surtout de trop se cantonner entre eux, par des préjugés religieux respectables, mais excessifs, et de ne pas assez faciliter les alliances entre eux et les prétendus chrétiens qui les entourent.

Ces réflexions me sont venues à la pensée comme je relisais le remarquable et très intéressant ouvrage de M. H. Léon. De quelle merveilleuse vitalité, de quel industrieux génie, de quelle puissante faculté d'adaptation est donc douée cette race juive, pour avoir ainsi duré à travers les âges, au milieu des exils, des persécutions, des massacres, des souffrances de toutes sortes, et quels précieux éléments de force et d'énergie n'apporterait-elle pas à la société future quand tous les facteurs qui doivent y entrer seront fondus et amalgamés en une seule masse active !

Les Juifs de Bayonne, — et ceux de Bordeaux, qui en sont un simple prolongement, — sont pour la plupart venus du Portugal à la fin du XVIe siècle ; beaucoup de familles ont gardé pieusement le souvenir de ce lamentable exode, renouvelé après moins d'un siècle, car en 1492, les rois catholiques les avaient chassés d'Espagne. On leur permit de vendre leurs

biens, mais on leur interdit d'exporter des espèces d'or ou d'argent; on les autorisa à peine à emporter leurs effets et leurs meubles, heureux encore ceux qui purent, comme à Vitoria, assurer le respect des ossements de leurs pères en donnant à la commune les cimetières où ils comptaient reposer à leur tour! Il y en eut pourtant relativement peu qui faiblirent et qui abjurèrent; ceux-ci furent cruellement punis de leur apostasie. Surveillés de près par la terrible Inquisition, toujours soupçonnés de pratiquer en cachette le culte de leur enfance, ils étaient plus tolérés qu'acceptés, et souvent le bras séculier s'appesantit rudement sur eux. Un hasard m'a fait rencontrer à Bayonne même un petit livre fort instructif à cet égard : « MAYOR FISCAL CONTRA JUDIOS, compuesto por el Licenciado D. Antonio de CONTRERAS. *Madrid*, impr. Gabriel del Barrio, 1736, » pet. in-8, de (xxxij)-396 p.

C'est, comme l'indique son titre, un réquisitoire impitoyable contre les Juifs; on y retrouve toutes les niaiseries et toutes les sottises qui traînent dans certains ouvrages. L'auteur les accuse formellement de tous les crimes légendaires : enfants martyrisés, crucifiés, lapidés; hosties profanées, etc. L'histoire qui est rapportée avec le plus de complaisance est celle de ce Juif de Paris, qui, en 1306, tint quitte une femme d'une dette de trente sous, à condition qu'elle lui apportât une hostie consacrée; dès qu'il l'eut

en sa possession, il la larda de coups de couteau et de coups de lance, tenta de la perforer d'un clou à grands coups de marteau, la jeta dans le feu et enfin la plongea dans un chaudron où il avait fait bouillir de l'huile, de la poix, de la résine; mais l'hostie, toujours intacte, volait resplendissante dans les airs, tout en laissant échapper des flots de sang. Cela se passait sur la paroisse de Saint-Merry. Le crime fut dénoncé par le propre fils du scélérat qui, voyant ses petits camarades courir à l'église au son de la cloche, leur dit hardiment : « Ne vous pressez pas tant; vous ne trouverez plus votre Dieu à l'église, car il est chez nous où mon père l'a tué. » Et le Juif fut brûlé pendant qu'on baptisait en grande pompe sa femme et ses enfants, convertis par le miracle. Cette histoire m'a rappelé de point en point les mésaventures de la dent de Bouddha qui, battue sur une enclume, plongée dans un marais putride, jetée dans un feu violent, sortit victorieuse de toutes les épreuves et apparut toujours majestueuse sur une fleur de lōtus, d'où vient, dit-on, la formule célèbre : *Om ! maṇi padmê houm!*

Le livre de M. H. Léon est une monographie aussi complète que possible; il nous dit tout des Israélites de Bayonne : origine, histoire, professions, luttes, persécutions, armoiries, statistique, coutumes et usages, temples, cimetières, chants religieux traditionnels, noms, sobriquets, familles, propriétés et bien d'autres choses encore. Il faut signaler aussi la très remar-

quable préface de notre ami Éd. Ducéré. Il n'y aurait guère à ajouter que des détails d'importance secondaire ; cependant certains chapitres auraient pu être allongés.

Je trouve notamment que l'auteur a traité un peu trop dédaigneusement le cimetière de Labastide-Clairence (p. 217); ce n'est pas de 1640 environ que datent les premières sépultures qui le composent. Nous avons visité ce cimetière, Ducéré et moi, il y a vingt ans, et nous l'avons minutieusement parcouru et examiné. La tombe la plus ancienne porte la date du 8 mars 1630. La plus intéressante est peut-être celle qui porte l'inscription suivante :

· QVIIAZE ·
SEPULTADA
BEATRISRO
IZMVGERDE
· ANVELLOPE
SDELEONNA
TVRALDESE
VILHAEME
SPAN.. FALL
ECIO. A 21
DE IVLIO ANO
1631

Cette inscription est remarquable par l'orthographe portugaise de *Sevilha* et *em* (pour *en*, *Sevilla*). Le lan-

gage des Juifs de Saint-Esprit (Bayonne) a été pendant longtemps un jargon composite où le portugais, l'espagnol, le français et l'hébreu se trouvaient étrangement réunis. En 1845, le journal *L'Ariel*, de Bayonne, a donné plusieurs échantillons, plus ou moins authentiques, de ce langage. Ainsi un marchand de journaux était censé avoir dit un jour : « Jé mé suis procuré quatré sous-abonnés. Célui du dimanche et célui du lundi, ils sé mé payent à raison de 1 franc chacun ; *lou dou dimars* et *dou miercolés à quinzé sos.* Ré-ca-pi-tu-lons : *qué mé hey quatorze réaless!* » On rapporte aussi ce prétendu dialogue historique : « Je vené t'announcer une grande nouvelle. *Lou nos papà en l'aprénen que sa trobat maou dé plési!...* et *lé meye pellilloune de mouillé qué sé m'a embrassat.* — Elle t'a embrassé ! *Qu'as doun gagnat quoque quaterne?* — *Calla-te, bobo.* C'est un décrêt ! — Un décrêt!... Je veux parier *que t'an nommat casse-gus?* — *Léguich...* La con-ven-ti-on na-tio-nâle nous a déclarés citoyens actifs !!! *Aquére qu'es horte, aquére!* — Qu'est-qué c'est qué ça, citoyens actifs? *He baille rentes?* — Non ! — Jé m'en f... »

Peut-être publierai-je un jour, comme complément à certains chapitres du livre de M. Léon, des notes que j'ai prises dans diverses communes du pays où j'ai dépouillé notamment les registres des paroisses. L'acte le plus ancien que j'y ai trouvé relatif aux Juifs est le suivant, à Ciboure : « Le 24e de janvier de 1591,

enfanta ung fils Isabelle de Martinitz ægiptienne, à Saint-Jehan-de-Luz, femme légitime de Fernando Lopes de Castille, aussy ægiptien, et feust parrin (*sic*) Mre Pierre de la Malle pbdier et marrine françoise de Cheverry, et a été baptisé le mesme iour par moy. — L. de Chibau. »

J'aurais également d'intéressants détails à donner sur l'état civil, les conversions, etc., des Israélites de Bayonne et de la région.

Julien Vinson.

Actes de la Société philologique (organe de l'œuvre de Saint-Jérôme). Année 1895. *Paris*, C. Klincksieck, 1894, in-8, (iv)-300 p.

Cette livraison est occupée tout entière par une grammaire très élémentaire de la langue Fang et par des textes religieux dans cette langue, sans nom d'auteur, mais précédés de la formule caractéristique A. M. D. G.

J. V.

Bulletin de la Société des Sciences, Lettres et Arts de Pau, IIe série, t. XXIV, Ire livraison, 1894-1895. — *Pau*, Ve L. Ribaud, 1895.

Contient : 1° Ch. de Beaumont. Pièces inédites tirées des archives de la maison Miossens-Sansons (1426-

1739); 2° Extrait des registres du Conseil souverain de Béarn (XVIe et XVIIe siècles).

J. V.

Suomalais-ugrilaisen seuran toimituksia. V. — *Mémoires de la Société Finno-ougrienne.* V. — Helsingfors, 1896, in-8, 224 p.

Cette nouvelle livraison contient un remarquable travail (en français), de M. Vilh. Thomsen, professeur de philologie comparée à l'Université de Copenhague, sur les *Inscriptions* de l'Orkhon. L'alphabet qui a servi à ces inscriptions dérive, selon l'auteur, de l'araméen; la langue est « un idiome turc pur, plus ancien qu'aucune des langues turques que l'on connaissait jusqu'ici ». Les inscriptions sont purement historiques et remontent au VIIIe siècle de notre ère.

J. V.

VARIA

I

Les Noms de lieux de Madagascar.

Sous ce titre, on lisait dans *Le Petit Temps* du 14 novembre 1895, les lignes suivantes :

« Les Hovas, s'ils sont assez intelligents pour le comprendre, doivent se féliciter des ennuis qu'ils nous auront donnés en nous obligeant à prononcer pendant des mois et des mois, les impossibles consonances des noms de leur île. Jamais plus terrible exercice de prononciation ne fut infligé à nos langues françaises : *Insula capta ferum victorem capit*. Les ranana, les antanana, roulaient dans tous les échos ; on croyait, jusqu'à présent, que la plus redoutable corvée consistait à parler de l'allemand : on sait, en effet, que l'articulation de cet idiome équivaut mécaniquement au travail nécessaire pour hacher de la paille ou du foin ; de même, la prononciation de la belle langue anglaise tend à rompre les mâchoires et à en projeter les débris en avant, dans le sens horizontal. La prononciation des termes puisés dans le riche lexique de Madagascar inflige aussi aux gens, même les plus dédaigneux de la construction des langages étrangers ou volapüks, un travail véritablement pénible. »

Le rédacteur de ces lignes n'entend certainement rien à ce dont il parle, et son ignorance n'a d'égale que sa prétention. Le lexique de Madagascar n'est pas riche et la prononciation des mots malgaches est aussi facile que douce ; ils effrayent quelquefois par leur longueur, mais ils ne sont formés que de syllabes

simples, sans groupements de consonnes, sans voyelles complexes. Ce sont le plus souvent et généralement les noms de lieux qui sont dans ce cas ; ils sont presque toujours composés.

Le journaliste continue, en s'appuyant sur l'autorité de M. Grandidier, l'explorateur bien connu, et dont il a probablement mal compris les explications. Il a l'air fort surpris notamment d'apprendre que « presque » tous les noms de lieux malgaches « ont une signification ». Comme s'il y avait quelque part des mots sans signification ! A Madagascar, les noms topographiques, dit-il, « tirent leur origine, soit d'événements historiques, soit le plus généralement d'une particularité géographique, d'un caractère physique ou naturel, d'objets distinctifs appartenant à l'un des trois règnes, et qui, du reste, ont disparu depuis longtemps. Comme ces particularités et ces caractères se retrouvent souvent en des points différents, beaucoup de localités, quelquefois même assez voisines, ont le même nom, ce qui amène dans la nomenclature des lieux à Madagascar une certaine confusion.

» Voici, d'après le même auteur, quelques noms de lieux de l'île, avec leur signification en français. Ainsi *Imerina* (province) veut dire « pays élevé, nu et découvert où l'on voit au loin » ; *Betsileo* (peuple), « beaucoup qui n'ont pas été vaincus » ; *Sakalava* (peuple), « gens de Saka qui se sont étendus sur une grande surface du pays » ; *Betsiboka* (rivière), « le grand cours d'eau qui n'est pas saumâtre » ; *Antananarivo*, que nous appelons Tananarive (capitale de l'île), « la ville des mille guerriers », etc.

» On aura sans doute remarqué, en lisant les journaux qui parlent de l'expédition, le grand nombre de noms de lieux malgaches qui commencent par la syllabe *Am* ou *An*. Cette syllabe est la contraction de l'adverbe démonstratif *any*, qui signifie : « où il y a, où il se trouve, auprès de, sur. » Les mots qui viennent s'accoler à cette syllabe expriment, le plus souvent, ainsi qu'il a été expliqué plus haut, quelque particularité caractéristique du lieu. Ainsi, *Analosora*, « là où est le bois des héris-

sons » ; *Ambolanosa*, « où est l'enclos des chèvres » ; *Antsaraondry*, « dans le vallon des moutons », etc. »

Ces étymologies, ces explications, sont approximatives et défectueuses. Ainsi *any* proprement *añy*, est simplement l'adverbe « à, dans, en, avec, par », et *antananarivu*, Tananarive, doit être analysé *an-tanan-arivu* et traduit « aux mille villages », et non « la ville aux mille guerriers ». Il faut d'ailleurs distinguer *any* de *antan*, qui est un dérivé de *antânon* « proximité »; par exemple *antanôsi* a le sens de « insulaire », de *antan* et *nôsi* « île ». Cf. la *Grammaire malgache* de M. A. Marre, 2e éd., 1894, p. 58-60.

J. V.

II

Étymologie. — La mer démontée. Les pantoufles de verre.

Le *Magasin pittoresque* continue la série de ses amusantes recherches sur les étymologies. Il leur reproche de provenir, en thèse générale, d'erreurs de principe que l'habitude a, par la suite, consacrées. « L'accoutumance ainsi nous rend tout familier, » a dit bien justement le poète, et les étymologistes lui donnent raison.

« Ainsi, qu'entend-on par une « mer démontée » ? On veut dire que la mer est furieuse. Or, le terme ainsi employé n'a aucun sens. Qu'est-ce, en effet, qu'une mer démontée? Comment une mer peut-elle être démontée? On peut *démonter* une montre, une machine; les artilleurs montent et *démontent* leurs batteries. Un cavalier peut être *démonté*. Une personne est *démontée* lorsque dans son trouble elle ne trouve rien à répondre. Mais une mer ! Elle monte bien et descend avec le flux et le reflux, mais elle ne se *démonte* pas. Il n'y a qu'au théâtre qu'on peut démonter une

mer comme les autres machines théâtrales. Comment donc a pu prendre naissance l'expression mer démontée?

Les Latins, à l'époque de la décadence, appelaient une mer en fureur *dementatum mare,* c'est-à-dire une mer rendue folle.

Cette expression venant de *de* (hors de) et *mente* (esprit, bon sens), rend bien l'idée que l'on peut se faire d'une mer furieuse.

De *dementatum* on a formé régulièrement démentée (en *démence*); mais comme cette expression n'offrait aucun sens à l'esprit du peuple, il a, par ignorance de l'étymologie, changé ce terme obscur en *démontée*, qui, paraît-il, s'entendait parfaitement.

L'habitude, on le voit, a démonté la mer, mais elle n'a pu parvenir à démonter les étymologistes, car ce sont des gens de grand sens et l'on sait que :

Quos vult perdere Jupiter dementat !

On sait aussi que, bien avant l'inauguration des bals de l'Hôtel-de-Ville, Cendrillon (c'est Perrault qui le dit) se rendit au bal de la cour avec des « pantoufles de verre » que sa marraine, la fée, lui avait offertes. Des pantoufles de verre! Les étymologistes enragent et ils nous donnent tout aussitôt une explication qui, si elle a l'éclat du verre, n'en a pas la fragilité.

La chaussure en question, disent-ils, pouvait être très jolie, mais à coup sûr elle n'était ni solide, ni commode. On ne voit pas trop comment Cendrillon aurait pu danser avec ces pantoufles, et si elle s'y était hasardée, elle n'aurait pas eu besoin de les perdre, elles se seraient brisées en mille pièces. Ici encore nous nous trouvons en présence d'une erreur étymologique.

Il y avait au moyen âge une fourrure précieuse et aussi une étoffe qui n'étaient portées que par les nobles dames et les pages de la cour. Cette étoffe ou fourrure se nommait *vair*, du latin *varius* (bigarré). C'étaient sans doute des pantoufles de *vair* que la fée

avait données à sa filleule. Plus tard, l'étoffe ayant cessé d'être en usage et la fourrure ayant pris le nom de petit gris, le mot *vair* cessa d'être connu du peuple qui le changea en *verre* sans se douter qu'il disait un non-sens. La transformation était d'autant plus facile qu'elle n'existe que dans l'orthographe, la prononciation des deux mots étant identique.

(*Supplément au Temps* du 26 février 1896).

Le propriétaire-gérant,

J. Maisonneuve.

CHALON-SUR-SAÔNE, IMP. FRANÇAISE ET ORIENTALE DE L. MARCEAU

LANGUES OCÉANIENNES ET TRANSGANGÉTIQUES

L'illustre Bopp s'étayant spécialement sur quelques ressemblances assez éloignées, à la vérité, entre les noms de nombre, avait émis cette opinion que les dialectes malayo-polynésiens pourraient bien être apparentés à la famille indo-européenne ou, pour parler plus exactement, qu'ils pourraient bien ne constituer que des idiomes indo-européens restés en voie de transformation. Une brochure fut par lui consacrée à l'exposé de cette manière de voir qu'il abandonna sans doute plus tard.

Un examen, bien rapide malheureusement, semblerait conduire à des conclusions fort différentes. La comparaison de quelques mots les plus usuels serait de nature à faire supposer une affinité assez étroite entre les dialectes de l'archipel malais et ceux de l'Indo-Chine ou des vallées de l'Himalaya, que l'on est d'accord aujourd'hui pour rattacher à la famille transgangétique. Inutile d'ajouter que c'est également celle à laquelle appartiennent le chinois et le tibétain.

Chose importante à signaler, quelque restreint que soit le nombre des termes examinés, nous les avons pris au hasard dans les listes fournies par les voyageurs

et la ressemblance a presque toujours éclaté d'une façon manifeste. N'a-t-on pas bien lieu de croire que, poussées plus loin, nos recherches auraient abouti encore à des conclusions identiques?

Ajoutons, à la vérité, que tout ce qui vient d'être dit ne s'applique guère aux noms de nombre, lesquels de part et d'autre apparaissent assez isolés.

Quoi de si étrange, d'ailleurs, dans cette hypothèse d'une parenté à établir entre les dialectes juxtaposants de l'Extrême-Orient et ceux de l'archipel malais? L'opinion n'a-t-elle pas été émise par des philologues émérites que le chinois pourrait bien à l'origine n'avoir pas été aussi monosyllabique qu'il l'était, par exemple, au temps de Confucius?

D'autre part, les idiomes de la Malaisie, bien que parvenus au stage de l'agglomération ne se distinguent-ils pas néanmoins par une grande simplicité de structure? Ne marquent-ils pas, pour ainsi dire, le passage du monosyllabisme à l'état agglutinant? L'emploi des particules dites numérales n'est-il pas, au moins chez bon nombre d'entre eux, aussi répandu que chez les riverains du fleuve Bleu?

Ajoutons que la manière de voir ci-dessus exposée offrirait l'avantage de concilier les données de la linguistique avec celles de l'anthropologie. Au point de vue des caractères physiques, le Malais qu'il ne faut pas confondre avec l'Indonésien, s'éloigne moins de l'habitant de l'Extrême-Orient que de toute autre frac-

tion de l'espèce humaine, et c'est juste le contraire de ce qui se produit pour les races indigènes du Caucase. Si elles se rapprochent des peuples à langues juxtaposantes, ce n'est absolument qu'au point de vue philologique. Par l'ensemble de leurs traits, elles font partie de la race blanche. Quoi qu'il en soit, donnons ici un spécimen des affinités lexicographiques en question. N'oublions pas d'ailleurs que déjà Latham, il y a plus de trente ans, signalait quelques ressemblances lexicographiques entre le malais et le Mon et le Kha de l'Indo-Chine.

ŒIL

I. *Langues transgangétiques :* Namsang (dialecte de l'Assam), *Mit.* — Miri, *Amida.* — Maring et Khoïbu, *Mit.* — Shan, *Matta.* — Mon et Khong, *Mat.* — Lhopa, *Mido.* — Carnicobar, *Elmat.* — Samang, *Med.* — Mergui, *Matat.* — Barman, *Myitsi.* — Palang, *Metsi.*

II. *Langues malayo-polynésiennes :* Malais, Javanais, Balinais et Battak, *Mata.* — Sasak, *Máta.* — Bima, *Máda.*

Personne, sans doute, ne refusera d'admettre que les termes signifiant *œil* dans les divers dialectes de l'Indo-Chine que nous venons de citer n'aient pas la même origine que le *Mik* « œil » du tibétain et du bramhou, — *Mek* du vayou (dialecte népalais), — *Mak* du kirata, — *Amik* du lapcha, — *Mok* du chinois de Canton. Cependant, ils en diffèrent plus que de

leurs correspondants des dialectes de la Malaisie, C'est une réflexion que nous aurons plus d'une fois l'occasion de faire.

BOUCHE

I. *Lang. transg.* Koreng (nord-est de l'Indoustan), *Cha-mun* (*Cha* préfixe), Chongpu, *Mhoang.* — Darahi, *Muhun.* — Kuswar, *Muhu.* — Kapwoi, *Ma-mun.* — Mon, *Pan.*

II. *L. M. P.* Meri, *Munung.* — Uli (dial. des environs de Sumatra), *Montshong.*

BOUCHE

I. Khoïbu, *Mur.* — Andamana, *Morna.*

II. Sakarran (dial. de Bornéo) et malais, *Mulut.* — Lubu, *Muli.*

MAIN

I. Namsang, *Dak.* — Mithan, *Chak.* — Tablung, *Yak.*

II. Céram, *Takiar.*

MAIN

I. Chutia, *O-ton.* — Garo (nord-est du Bengale), *Ya-theng.* — Borro, *A-theng.*

II. Korinchi, *Tong.* — Malais, ulu, javanais et ternati, *Tangan.* — Battak, *Tangan* « bras » — Malagassi, *Tango.* — Sow, *Tongan.*

MAIN

I. Tibétain, *Lango, lagpa.*

II. Biadjak (nord-est de Bornéo), *Lengye.* — Murang, *Ronga.* — Kupuas, *Renga.* — Ménado, *Lengan.* — Fidji, *Liga.* — Dodo, *Lakelag.*

Il n'y aurait rien que de très naturel à supposer les formes *Lango, lagpa* du tibétain apparentées au chutia *O-tun*, aussi bien qu'au mithan *Chak.* Les différences qui se remarquent entre ces mots semblent attribuables simplement à certaines lois de transformations phonétiques non encore étudiées jusqu'à ce jour. La ressemblance particulière de la forme namsang *Dak* avec le céram *Takiar* ne supposerait nullement une affinité particulière entre ces dialectes. Une parenté générale suffit amplement à les expliquer. Si par exemple le grec πέντε rappelle plus le breton *Pemp* que le latin *Quinque*, on n'ira pas pour cela croire à une affinité spéciale entre le grec et les dialectes celtiques.

PIED

I. Tibétain et Serpa, *Kango.* — Vieux tibétain, *Rkangpa.* — Lhopa, *Kanglep.*

II. Lobo, *Kaingo.*

PIED

I. Chinois, *Kio.* — Chinois de Canton, *Koh.* — Andaman,

Guki. — Mrù, *Khouk.* — Kumi, *Khou.* — Jilong, *Takkhiai.* — Dhimal, *Khokoi.* — Hor, *Ko.*

II. Atchinais, *Kakie.* — Malais, *Kaki.* — Bashi (environs des Philippines), *Kokon.*

FEU

I. Siamois, laotien, ahom, shan et komti, *Faï.* — Abor, *Ami.* — Mroù, *Maï.*

II. Tschumpa et silong, *Apoï.* — Atschinois et korinchi, *Apui.* — Battak, *Apie.* — Redjang, *Opoay.* — Malagassy, *Afu.* — Madura, sumerap et ende, *Apoï.* — Balinais, sasak, bima et sumbawa, *Api.* — Solor, *Apeh.* — Kayan (dial. de Bornéo), *Apui.* — Mandar, bougi, ménado et butun, *Api.* — Tagale, *Apuy.*— Bashi, *Apui.* — Ulu, *Eaf.* — Satawaï, *Yaf.* — Fakaofo, *Afi.* — Marquésan, *Ahi.* — Tikopien, *Afi.* — Guébé, *Ap.* — Mairassy, *Api.*

On remarquera que les formes malaises et polynésiennes s'éloignent moins de certaines formes indo-chinoises et himalayennes que celles-ci ne s'écartent par exemple du tibétain *Me*, « feu » — lhopa *Mi*, qui nous présentent cependant la forme vraisemblablement la plus archaïque.

Ajoutons que les envahisseurs de la race malayo-polynésienne à mesure qu'ils s'éloignaient des lieux qui leur servirent de berceau virent naturellement leurs idiomes se charger d'éléments étrangers pris aux dialectes des races indigènes. D'autre part, les populations

dites mélanésiennes tout en perdant l'usage de leur parler primitif pour adopter des dialectes malais n'en conservèrent pas moins une partie plus ou moins considérable de leur ancien lexique. Beaucoup de ces vieux mots paraissent se retrouver aujourd'hui encore dans les dialectes de l'Australie. Il semblerait donc que les jargons en vigueur à l'origine chez tous les Noirs océaniens appartinssent au groupe australien. Cette particularité serait d'autant plus digne de remarque qu'en définitive, les aborigènes de la Nouvelle-Hollande présentent un type assez différent, à plusieurs égards, de celui des Papouas et des Néo-Calédoniens, aussi bien que du type négrito. Quoi qu'il en soit, donnons une liste de termes malais ou polynésiens sans doute de provenance indigène.

FRONT

I. *Dialectes malayo-polynésiens :* Yakun, *Uluh* « tête ». — Atschinois, *Uluy*. — Battak, *Ulu*. — Redjang, *Ulau*. — Lampong, *Uluk*, *uluh*. — Marawi, engano et sumbawa, *Ulu*. — Timorien et Manatoto, *Ulu*. — Mandhar, *Ul*. — Bougui, *Ulu*. — Makassar, *Uluna*. — Ménado (îles Célèbes), *Ulu*. — Buton, *Ulu*. — Saparua, *Uruni*. — Tagale, bissaya et iloco, *Olo*. — Guaham (îles Mariannes) et sunda, *Ulu*. — Lap, *Elingeng*.

II. *Dialectes australiens :* Jervis-Bay, *Hollo* « tête ». — Ménero Downs, *Hullo* « front ». — Golfe Saint-Vincent, *Ioullo*.

FRONT

I. Wagap, *Buada.*

II. Gadang, *Pada.* — Wellington, *Budyah.*

TÊTE

I. Malais, *Kapala, kapkala.* — Korinchi, *Kapala.* — Javanais, *Kepolo.* — Lubu, *Kapolo.* — Ulu, *Kopolo.*

II. Sidney, *Kabara.* — Muruya, *Kapan.*

NEZ

I. Erroob, *Peet, pit.*

II. Cap York, *Pichi.* — Massied, *Pechi.* — Kowrarega, *Piti.*

TÊTE

I. Timbora, *Kokore.*

II. Kowrarega, *Quicku.* — Parnkalla, *Kakka.*

BOUCHE

I. Kehdoula (près Timor), *Ngoen.* — Doreï (Nouvelle-Guinée), *Ganganini.*

II. Wellington, *Ngan.* — Peel-River, *Ngankai.* — Tasmanien (dial. de l'ouest), *Canéa.*

LUNE

I. Annatom (Nouvelles-Hébrides), *Mahoc.* — Taha, *Mauk-*

ua. — Baladea (Nouvelle-Calédonie), *Moe.* — Bouloupari, (Nouvelle-Calédonie, côte ouest), *Mûia.*

II. Terre du roi Georges, *Méouk.* — Australien occidental, *Méki.* — Nouvelle-Nursie (dial. de l'est), *Meche.* — Nouvelle-Nursie (nord), *Makaia.*

OUI

I. Wagap, *Ké, kégudi.*

II. Nouvelle-Nursie (nord), *Caia.* — Nouvelle-Nursie (est), *Coua.* — Terre du roi Georges, *Ky, kouako.*

NUIT

I. Ouaméni, *Mon.* — Wagap, *Buen.*

II. Nouvelle-Nursie (est), *Moan* « noir ».

UN

I. Tom (côte ouest), *Caï.* — Nouvelles-Hébrides, *Kaïe-i.*

II. Roi Georges, *Kain.* — Nouvelle-Nursie (est), *Chegn.* — Nouvelle-Nursie (nord), *Kunggi.*

Enfin, il est bon de rappeler qu'un petit nombre de mots semblent, à l'origine, avoir été communs à l'ensemble des dialectes malayo-polynésiens ainsi qu'à ceux de l'Australie. Bornons-nous à un seul exemple. Le mot *langue* se dira, par exemple, dans les premiers :

Sibnow et sakarran (Bornéo), *Dila.* — Tagala, bissaya et

pampango, *Dil.* — Dayak, *Djela.* — Kayan, *Jila.* — Méri, *Jillah.* — Millanow, *Jullah.* — Madura et sumanap, *Jilu.*

Pour les seconds, on citerait :

Moreton-Bay et Sidney, *Dalan.* — Jervis-Bay et Ménero-Downs, *Talen.* — Muruya, *Talang.* — Peel-river, *Tale.* — Wellington et lac Macquarie, *Talan.* — Mudji, *Talai.* — Kamilaroi, *Tulle.* — Wiradurei, *Talàin.* — Witouro, *Tallanyouk.* — Rivière du roi Georges, *Talin*, *tarlin*, *talien.* — Adélaïde, *Taling.* — Golfe Saint-Vincent, *Talein.* — Regent's lake, *Talleng.* — Gould Island, *Talit.* — Karoula, *Tallei.* — Ouest tasmanien, *Tullane.*

Signalons encore une affinité avec l'Andaman *Talle* « langue ». Il se pourrait, du reste, que ces formes négro-pélagiennes se rattachent au mot *Taa* « bouche » dans le dialecte de la baie du roi Georges, *Ta* en Murruya et dans le dialecte de Port-Philipps.

Terminons en disant un mot des dialectes tasmaniens. Les tribus qui les parlaient, aujourd'hui disparues, se distinguaient par certains caractères assez tranchés des autres Noirs océaniens. A en juger par les courts échantillons qui nous en ont été conservés, leurs langages devaient offrir certaines analogies à la fois avec ceux de l'Australie, notamment de la Nouvelle-Galles et avec les idiomes polynésiens. Jugeons-en par les exemples suivants, pour les dialectes australiens :

Blessure. Tasm. (n.-e.), *Barana.* = Roi Georges, *Bareuk.*

Cheveu. Tasm. (n.-e.), *Kide.* = Roi Georges, *Kaat.*
Œil. Tasm. (s.-e.), *Nubere.* = Sidney, *Mébaraï.*
Langue. Tasm. (centre), *Tullana.* = Moreton-Bay, *Dalan.* — Lac Macquarie, *Talan.* — Sidney, *Dalan.*

Nous avons vu que ce terme se retrouve sous une forme assez analogue dans plusieurs dialectes malayo-polynésiens.

Un. Tasm. (s.-e.), *Maraï.* = Baie Jervis, *Warat.*
Un. Tasm. (n.-e.), *Pamméré.* = Moreton-Bay, *Kamarah.*
Deux. Tasm. (s.-e.), *Bura, buraï.* = Lac Macquarie, *Buloara.* — Peel river, *Pular.* — Wellington, *Bula.* — Karaula, *Bular.* — Moreton-Bay et Regent's lake, *Bulla.* — Wallondilly river, *Pula.*

Les comparaisons lexicographiques nous conduiraient d'ailleurs à ce résultat singulier que les dialectes tasmaniens offriraient peut-être plus d'analogie avec ceux de la Polynésie qu'avec ceux de la Nouvelle-Hollande. Exemple :

Bouche, Tasm. (n.-e.), *Mona, mena.* = Tonga, *Manga.* — Maori, *Mangaï.*
Oreilles. Tasm. (centre), *Towrick.* = Taïtien, *Tariha.* — Maori, *Taringa.* — Rotouma, *Thalinga.*
Main. Tasm. (n.-e.), *Anamana.* = Tonga, *Nima.* — Hawaï, *Lima.*
Cacare. Tasm. (n.-e.), *Tiouak.* = Maori, *Tiko.*
Mort, Mourir. Tasm. (n.-e.), *Mata.* = Wagap (Nouvelle-Calédonie), *Maté.* — Wabatch, *Matii.*
Tête. Tasm. (n.-e.), *Eloura.* = Tonga, *Oulou.*

Peut-être bien les affinités avec les dialectes polynésiens s'étendraient-elles plus loin encore. Il semble que la grammaire même en conserve quelques vestiges. En tout cas, les finales *lia*, *rigga* qui dans les divers jargons de Tasmanie marquent le pluriel, nous rappellent singulièrement le *rêka-rêka* « beaucoup, plusieurs » des idiomes polynésiens.

Cte DE CHARENCEY.

LES ÉTRUSQUES

(Leçons professées à l'*École d'Anthropologie*)

I

ORIGINES, HISTOIRE

Assez d'incertitudes planent sur les origines étrusques pour que l'on ne complique pas le problème à plaisir. Cette réflexion nous venait en relisant le chapitre, fort intéressant, d'ailleurs, que M. Duruy consacre aux Étrusques dans sa grande Histoire des Romains. Aux difficultés qui résultent de la diversité des opinions émises sur le point de départ et sur les caractères ethniques de ce peuple, M. Duruy ajoute une distinction inutile et mal fondée entre les Étrusques et les Tyrrhènes. Ce sont là deux formes d'un même nom; et sur ce point, il n'y a pas l'ombre d'un doute. Tyrrhène, qui d'ailleurs se prononçait Turrhène, est une variante dialectale de Tursène ou Tursane. Avant de sonner comme un *i*, l'upsilon flottait entre *ou* et *u*. Quant à *R* aspiré, c'est le substitut ordinaire, en grec, d'un *S* précédé d'un *R*. *Ènos* est un suffixe bien connu. Reste *Turs*, véritable nom de la race; et ce nom, nous allons le retrouver en Italie, muni d'un autre suffixe, dans l'ombrien *Turs-cum*. La chute ou

la métathèse du *R* ont produit *Tuscus*, ou bien *Truscus*, allongé et adouci en *Etruscus*. C'est ainsi que des mots aussi différents que Toscane et Étrurie sont non seulement synonymes, mais identiques, au moins par le radical. Si, de ce qui est certain, nous passons à ce qui est probable, nous rattacherons, avec Ottfried Müller, au nom des Turrhènes, les déformations *Tarchôn*, en étrusque *Tarchnaf*, en latin *Tarquinius*, *Tarquinia*, et aussi *Tarrutius*, *Tarux* ou *Turax*; *Tarchon*, mentionné par Virgile, était considéré comme le frère du héros éponyme Turrhènos. Tarquin et la ville de Tarquinie sont suffisamment connus. *Tarrutius* est le grand propriétaire étrusque donné pour époux à Acca Larentia. Maintenant, du probable, venons au possible. Denys d'Halicarnasse rapporte que, du nom d'un de leurs princes, les Tyrrhènes s'appelaient *Rasenna*. Eh bien, d'assez nombreux auteurs voient dans ce *Rasenna* une altération de *Turasena* (Heine), *Ta-rasena* (Lepsius), *Ta* ou *Tursènos*. Qui sait si *Porsena*, le fameux Lars de Clusium n'a pas la même origine? Mais tenons-nous-en, pour l'heure, au point fondamental : Tyrrhènes, Tusques, Étrusques se nommaient originairement les *Turs*.

Qui étaient ces *Turs?* Chamites, Sémites, Aryas? Libyens, Lydiens, Hittites, Illyriens, Slaves, Celtes, Italiotes? Toutes ces origines, et bien d'autres, ont été proposées et défendues. Avant d'en discuter quelques-unes, s'il y a lieu, essayons de déterminer l'aire

géographique des Tyrrhéniens avant leur établissement en Italie; car nous savons qu'ils avaient été précédés aux bouches du Pô et sur la côte adriatique, dans les vallées de l'Arno et du Clanis, par de nombreuses populations, Sicanes et Liburnes, Vénètes, Ligures, Sicules, enfin par les Ombriens; quand l'occupation de la Toscane par ces derniers ne serait pas reconnue, comme elle l'est, chez tous les écrivains anciens, le nom seul du fleuve *Umbro* suffirait à l'attester. Nous savons aussi que la conquête étrusque était certainement accomplie au VIIIe siècle : Hésiode, à la fin de la Théogonie, cite Latinos comme un Tyrsène. Or, vers la même époque, plutôt un peu après, un hymne homérique célèbre signale des pirates Tyrsènes dans la mer Égée : ces aventuriers, qui enlevèrent le jeune Dionusos pour en tirer rançon, venaient-ils des côtes adriatiques ou toscanes? Ce serait possible, à la rigueur, puisque, en ce même temps, les Étrusques dominaient déjà dans l'Italie centrale; mais la présence constatée de Tursènes en divers points de la Thrace, et sur diverses îles de l'Archipel, rend l'hypothèse superflue. Déjà la tradition rapportée par Hérodote (Ve s.), — nous la citerons tout à l'heure, — montre que, de temps immémorial, ce peuple vivait dans les bassins de la mer Égée et de la Méditerranée orientale. Cet historien parle de Tursènes établis en Thrace, à côté des Pélasges; Thucydide (IV, 109) rappelle qu'ils ont jadis habité Lemnos, le mont Athos et Athè-

nes. Pausanias mentionne un temple fondé à Athènes par le fils de Tursénos.

Au reste, des documents, antérieurs de huit à neuf cents ans à Hérodote, sont venus appuyer les souvenirs accueillis par les anciens. Ce sont des inscriptions égyptiennes, traduites par de Rougé et Devéria, qui se réfèrent aux XIXe et XXe dynasties. On y lit que des « peuples de la mer » jadis vaincus par Ramsès Meïamoun (Sésostris) assaillirent, vers la fin du XIVe siècle, la frontière occidentale de la Basse-Égypte, et furent repoussés, avec les Libyens leurs alliés, par le roi Méremptah ou Séti II. Parmi eux figurent les Shardanas, les Likou, les Akaiuashas, les Shakalash, les *Tourshas* enfin, instigateurs de l'entreprise. Il n'est pas difficile de reconnaître ici les Sardes (peut-être Lydiens), les Lyciens, les Sicules, les Achéens, enfin les *Turses*. Au siècle suivant, Ramsès III eut encore affaire à cette coalition. Sur une table de Médinet-Abou (Thèbes, rive gauche) est représenté un Toursha coiffé d'une sorte de casque ou tiare pointue. Des Tourshas mercenaires servaient dans les armées de Ramsès III.

Ces circonstances ont été alléguées par M. Daniel Brinton pour soutenir la provenance libyque, africaine, des Étrusques. Mais il faut prendre garde ici de confondre des époques séparées sans doute par des milliers d'ans. S'il est, en effet, probable que des Africains, des Berbers, aient formé la population

primitive de toutes les côtes méditerranéennes ; si les Ibères, les Liburnes, les Sicanes, étaient des Libyens, — fort transformés d'ailleurs, — il est plus évident encore que les Tourshas des inscriptions venaient (comme il est dit) « du milieu de la mer » avec divers peuples dont nous connaissons l'origine orientale, ligure, thrace ou hellène. Ils tenaient encore, au XIVe siècle, le premier rang parmi leurs alliés. C'est le développement de la puissance achéenne, c'est la poussée des Éoliens, Ioniens, Doriens qui les réduisit peu à peu à la dispersion et à la fuite. Mais leur domination ne tomba pas tout d'un coup. Ils se maintinrent plus ou moins longtemps en Arcadie, patrie du légendaire Évandre, à Samothrace, à Lemnos, d'où ils emportèrent le culte des Kabires. D'après une tradition conservée par Théopompe et Aristoxène, Pythagore était le fils d'un Tursène lemnien établi à Samos. Il est difficile de les séparer des Pélasges, auxquels ils sont assimilés par Hellanicos, par Sophocle (Inachos), par Thucydide. Sophocle réunit les deux noms : Pélasges-Tursanes. On ne peut récuser les textes anciens rassemblés par M. d'Arbois de Jubainville. Et nous admettrons, avec cet auteur, que, — comme les Lydiens, les Teucriens, les Lélèges, les Œnotres, les Iapyges, les Dauniens, — les Tursènes appartiennent à la race qui, dans les temps de sa plus large expansion, couvrit l'Asie-Mineure, la Grèce et l'Italie d'enceintes pélasgiques ou cyclopéennes. Seulement, ils ont quitté

les derniers l'Archipel et le continent grec. Cette hypothèse, ou mieux cette quasi-certitude, écarte, il est vrai, les origines septentrionales soutenues par Mommsen et Helbig, les origines africaines que M. Brinton défend, avec quelques autres ethnographes, mais elle concilie toutes les données des plus anciens écrivains grecs; elle s'accorde avec la marche de l'invasion étrusque en Italie. Le récit d'Hérodote, dégagé de ses éléments mythiques, nous paraît correspondre à des faits réels.

« Aux jours du roi Atys, fils de Manès, dit l'historien, il y eut une grande famine par toute la terre de Lydie... Le roi se résolut à partager la nation par moitié, et à faire tirer les deux portions au sort. Les uns devaient demeurer dans le pays, les autres s'exiler. Aux émigrants, il assigna pour chef son fils Tursènos (ou Torrhèbos). Le tirage accompli, ceux qui étaient destinés à quitter le pays descendirent à Smyrne, construisirent des navires, y chargèrent tout ce qui pouvait leur être utile et s'en allèrent à la recherche d'une terre hospitalière. Après avoir suivi bien des rivages, ils parvinrent dans l'Ombrie maritime, où ils fondèrent des villes qu'ils habitent jusqu'à ce jour. Ils quittèrent leur nom de Lydiens et, d'après le fils du roi, qui leur avait servi de guide, se firent appeler Tursènes. » Cela veut dire que, sans doute sous la pression des Briges ou Phrygiens thraces, les Turses durent quitter la côte d'Asie. L'invasion hellénique amena un peu plus tard

des exodes tout pareils, soit de l'Archipel vers l'Égypte, soit d'Acarnanie et d'Épire vers l'Italie, comme le rapporte Denys d'Halicarnasse. Ainsi que l'avaient fait avant eux nombre de tribus pélasgiques, les Turs, ou Tursques occidentaux partirent de Dodone et, traversant l'Adriatique, gagnèrent les rivages des Prétutiens (Abruzzes), le Picenum, fondant Hatria, Cupra, Spina, et se rencontrant peut-être aux bouches du Pô avec d'autres Tursènes, venus par terre en contournant l'Adriatique, et groupés autour d'une seconde Hatria.

Le domaine des Ombriens s'étendait alors depuis le Pô jusqu'au mont Gargano, depuis l'Arno jusqu'au Tibre. C'est donc bien en Ombrie, comme le dit Hérodote, que s'établirent les envahisseurs. Il est très possible que des navires tyrrhéniens aient fait le tour de l'Italie par la mer Ionienne et le détroit de Messine, et déposé en Toscane les fondateurs d'Alsium, de Cæré-Pyrgi, de Gravisca, si voisines du Tibre et de Rome. Mais la masse du peuple est arrivée, par l'Adriatique, sur les bords de l'Ombrie orientale. Laissant Spina, Ravenne, Bologne (Felsina), Mutina à l'est et au nord, le corps de la nation franchit l'Apennin vers Sarsina, se concentre à Cortone, à Arretium, à Pérouse, à Faléries. D'étape en étape, d'autres bandes, par Fesulæ, Pisæ, d'où les Ligures sont chassés, s'avancent le long de l'Arno et de l'Ausar (Serchio) et s'arrêtent à Luna, au pied des Alpes apuanes, devant

la résistance obstinée des Ligures. Cependant la Toscane se remplit. Felathri (Volaterræ), Camars (Clusium), Volsinii, Viterbe, Sutrium, Ocriculum, Veïes, jalonnent l'intérieur; et, sur la côte tyrrhénienne, Vetluna, Pupluna, Rusellæ, Telamone, Cosa, Tarquinii (Corneto), etc., aujourd'hui perdues dans la Maremme, s'échelonnent vers le Tibre inférieur et le Latium. Un grand nombre de ces villes existaient déjà sans doute, et leurs murailles cyclopéennes doivent être attribuées à une très antique immigration des Pélasges. Les Étrusques s'en emparèrent d'autant plus aisément qu'ils y rencontrèrent des peuples de même origine, peut-être de même langue, heureux d'échapper au joug ombrien. Pline évalue à trois cents le nombre des villes conquises sur les Ombriens. L'Ombrie indépendante se trouva réduite à Iguvium, à Tuder, à Spolète, et la population des campagnes fut asservie à une nouvelle aristocratie conquérante. Ce grand mouvement s'opéra, selon Denys, 500 ans, selon les annales étrusques citées par Varron, 432 ans, avant la fondation de Rome, mais plus probablement au début du Xe siècle avant notre ère (994-974). Les Grecs avaient déjà pris pied à Cumes, ou allaient s'y établir (1051-800).

C'est dans la Toscane que se développa la puissance et ce que l'on appelle la civilisation étrusque. Les plus anciennes possessions des Tursènes, au delà de l'Apennin, sur l'Adriatique et le Pô, malgré un impor-

tant commerce d'ambre, ne sortirent guère d'une demi-obscurité. Les produits, très nombreux, de leurs industries, à Ravenne, surtout à Bologne, témoignent d'une culture peu avancée, d'un art fruste et indigent. L'antiquité relative de ces objets, de style fort primitif, autorise à douter de l'opinion commune qui voit dans les Étrusques les grands éducateurs de l'Italie. Il faudra probablement reconnaître que les Tyrsènes, lors de leur exode, malgré un assez long contact avec les Hellènes, étaient encore barbares, et nullement supérieurs aux Ombriens et aux Latins. Ce qu'ils ont appris, et ensuite répandu autour d'eux, ils l'ont dû aux Phéniciens, aux Carthaginois et à la Grande-Grèce. C'était un peuple de pirates et de trafiquants. Une fois maîtres de leur nouvelle patrie, ils ne tardèrent pas à reprendre leurs habitudes maritimes. Leurs flottes, si ce mot n'est pas trop ambitieux, allaient enlever ou échanger au besoin des esclaves, des poteries, des objets de bronze, — puis de fer, quand ils eurent découvert l'île d'Elbe. Ils mirent la main sur la Corse et la Sardaigne, où ils rencontrèrent les marchands de Carthage; puis leur commerce alla se régularisant, s'étendant aussi, à mesure que la navigation devenait plus hardie; c'est ce trafic qui apporta en Étrurie non seulement tous les modèles égyptiens, asiatiques et grecs dont l'imitation a constitué l'art étrusque, mais aussi les échantillons variés de toutes les races méditerranéennes, dont tous les types semblent avoir été représentés

dans la population toscane. Sur nombre de crânes recueillis dans leurs nécropoles, on a reconnu des caractères négroïdes; rien de plus facile à expliquer par le caractère nécessairement mixte d'une population déjà composée, avant les Étrusques, de Sicanes, de Pélasges, de Ligures et d'Ombriens, et qui dut s'accroître de Tyrsènes, fort hybridés eux-mêmes, et en relations constantes avec tous les pays maritimes d'Asie, d'Afrique et d'Europe.

Retzius avait admis que les Étrusques étaient brachycéphales, Baër (1859) qu'ils étaient dolichocéphales. Cette dernière assertion commençait à prévaloir, lorsque Carl Vogt (*Sur quelques crânes antiques trouvés en Italie*, Bulletins de la Société d'Anthropologie, 1866), recueillant les mensurations prises sur quatre crânes (c'était bien peu), classa les Étrusques parmi les sous-brachycéphales. Ces déductions n'étaient contradictoires que parce qu'elles reposaient sur des observations trop restreintes. Disposant d'une série plus nombreuse, Nicolucci (*Nécropoles de Marzabotto et Villanova*, 1865) constata la coexistence des deux types, mais en proportions inégales, les dolichocéphales s'élevant au chiffre de 63 0/0, les brachycéphales seulement à 37. D'après les recherches de Zanetti, la proportion pour les brachycéphales s'abaisserait à 23 0/0. Les chiffres varient suivant la composition et la provenance des séries; notons, d'ailleurs, que les moyennes ne peuvent répondre à la réalité tout

entière. Un graphique soigneusement dressé par M. Hovelacque, en confirmant les résultats acquis, fait voir cependant que l'Étrurie présente tous les types crâniens intermédiaires entre la dolicho et la brachycéphalie. Nul doute qu'à la tête de cette population mixte ne fussent placés des chefs tyrsènes; et c'est de ceux-là que nous voudrions posséder les crânes, et encore les plus anciens; car les envahisseurs, relativement moins nombreux, ont dû se fondre plus ou moins vite dans la masse ambiante. Le nom le plus authentique de ces membres de l'aristocratie conquérante était *Lauchm*, sans doute prononcé *Lô* ou *Lucumo* (l'écriture étrusque est très imparfaite). Ces lucumons, chefs à la fois guerriers, religieux et municipaux, gouvernaient chacun une ville ou une bourgade, et se réunissaient en quelque temple, lorsque les circonstances l'exigeaient, pour élire un roi, pontife suprême. Chaque état tyrsène, — et il y en eut seulement deux dans le principe, — comportait douze cités, douze lucumonies. Ces *dodécapoles*, de l'Adriatique et de l'Étrurie, formaient deux fédérations peu consistantes, et, nous le verrons, peu capables de résister à des forces plus disciplinées.

L'installation des Étrusques entre l'Apennin du nord et le Tibre dura environ deux siècles. Vers 800, en 805, dit-on, ils avaient passé le fleuve latin, qui devint dès lors le *fluvius tuscus* par excellence, colonisé Fidènes, Crustuméria, fondé ou nommé Tusculum,

aujourd'hui Frascati, dans le voisinage immédiat d'Albe la Longue, Velitræ (Velletri), qui rappelle Felathri, et subjugué les Rutules et les Volsques. Anxur, chez les Volsques, prend le nom de Tarracina (Tarqina). Ardéa, dont l'enceinte est, d'ailleurs, pélasgique, a fourni des tombeaux et des objets étrusques. Virgile, avec un sens parfait des origines, a mêlé intimement les Étrusques à la querelle d'Énée et de Turnus; il les a partagés entre les deux camps, donnant pour alliés principaux au chef des Rutules le farouche Mézence, roi exilé d'Agylla (Cæré), et au prince troyen Tarchon, successeur de ce même Mézence, et ancêtre évident des Tarquins. Il se rappelle l'ancienne puissance maritime de l'Étrurie. Tarchon fournit trente vaisseaux commandés sous lui par huit chefs, menant au combat la jeunesse de Clusium, de Cosa, de Populonia, d'Ilva généreuse en métaux, de Pise célèbre par ses devins et ses haruspices, de Cæré, de l'antique Pyrgi et de la malsaine Gravisca. Virgile joint à ces troupes les Ligures de l'Éridan, et le contingent de Mantoue; il nous apprend que cette ville,— il la connaît bien, puisqu'il est né dans le voisinage, — renferme trois peuples, sous le commandement d'un quatrième, des Ligures, des Étrusques, des Gaulois, destinés au joug romain. Les indications de Virgile sont précieuses; elles concordent, en général, avec les traditions et les vraisemblances.

Les Étrusques, avant la fondation de Rome, étaient

répandus dans le Latium, non pas comme maîtres du territoire, mais comme alliés des petits chefs locaux, comme aventuriers cherchant un refuge ou du butin, exactement au même titre que les cent tribus d'origine ausonienne, Latins, Èques, Rutules, Volsques, Ombriens et Sabins. Il est probable que c'est leur menaçant voisinage à Tusculum qui a forcé une partie de la population albaine à se retrancher sur le Palatin. C'est ainsi que Romulus fonda Rome, — et il était temps, — entre les Sabins, maîtres du Quirinal, et un faubourg déjà étrusque, le *vicus tuscus*, qui se formait au pied même de l'Aventin. Là sans doute se massaient peu à peu ces *Luceres* (qu'on est tenté de rapprocher de *Lucumo*) qui, avec les *Titienses* sabins et les *Rhamnètes* de l'Aventin, ne tardèrent pas à former autour du Pomérium une population plus nombreuse que la petite troupe patricienne enfermée dans la *Roma quadrata*. Le mariage d'Acca Larentia avec le Tyrrhène Tarrusius exprime symboliquement la fusion rapide et nécessaire qui se produisit entre les immigrants étrusques et les Latins des collines. L'entente avec les Sabins fut moins aisée; la tradition nous montre Tatius battu à Lanuvium par les Étrusques. Cet épisode n'empêcha pas le chef sabin de surprendre le Capitole et d'imposer à Romulus le partage d'une autorité fort précaire.

Les Étrusques n'ont pas pris une part directe à la fondation de la Rome palatine; ils occupaient seulement une faible partie de la Rome future, de la Rome éten-

due aux sept collines. Ils n'étaient pas assez forts encore pour dominer sur les deux éléments latin et sabin. Ce qui le démontre, c'est la royauté de Tatius et les longs règnes de Numa et d'Ancus. Rome fut une ville latine, une colonie d'Albe la Longue, d'où Romulus apporta ses dieux primitifs, d'ailleurs semblables à tous les dieux de la région tibérine : Janus et Faunus, Jupiter et Junon, Mars, Ops, Cérès, Liber, pas plus que le dieu local Saturnus, n'ont rien à voir avec le panthéon étrusque, et lui sont demeurés étrangers. Au contraire, et du vivant même de Romulus, si l'on s'en rapporte à l'histoire légendaire, l'influence sabine prévalut, et cela se conçoit puisque la ville nouvelle était située aux confins mêmes de la Sabine, à quelques lieues de Tibur, d'Antemnæ, de Cures. Aussi avons-nous vu Janus, Mars et Romulus se confondre avec le dieu national sabin, Quirinus.

Au VIIe siècle, la situation changea. La découverte des mines de l'île d'Elbe, la fabrication du fer à Populonia (Piombino), la diffusion à Cæré, à Volaterra, à Pérouse, des richesses et des arts de la Grande-Grèce et de l'Orient, la mise en valeur par un drainage habile de toutes les terres marécageuses, tant dans la Maremme qu'autour des lacs de Volsinies, de Pérouse, de Bracciano, avaient donné à l'Étrurie un éclat, une prépondérance indiscutables. De Cæré, de Veïes, Rome recevait les premières statues de ses dieux, des architectes, des décorateurs, des devins et de nom-

breuses institutions et coutumes liturgiques et politiques. Tout en restant foncièrement latine et sabine, elle s'accommodait à l'éducation, aux mœurs de ses puissants voisins. C'est alors qu'une famille de Tarquinies, établie à Rome depuis peu, se trouva aisément portée au trône. L'histoire de Démarate, exilé corinthien réfugié en Toscane, et père de Tarquin, peut être vraie en partie: les Étrusques étaient en perpétuels rapports avec le monde hellénique ; Cæré avait son trésor au temple de Delphes; elle peut être apocryphe, inventée au temps où Rome fut pénétrée d'hellénisme. Mais elle importe peu. Ce n'est pas comme Grec, c'est comme Tyrrhénien que Tarchnaf, Tarchôn, Tarquin l'Ancien prit possession du pouvoir. Son successeur Mastarna, auquel on fit une généalogie latine, même divine, et qu'on nomma Servius Tullius, n'était probablement qu'un esclave favori de la reine Tanaquil. Mais c'était un Étrusque, et un Étrusque fort habile. Rome dut beaucoup à ses trois princes étrangers, des temples et des égouts (la *cloaca maxima*), des cirques, des jeux cruels et magnifiques, un agrandissement considérable. Mastarna, le plébéien, fit entrer dans sa seconde ou troisième enceinte toutes les populations qui se pressaient à ses portes, les distribua, selon le cens, comme un autre Solon (et avant Solon) en tribus, en centuries, en comices électoraux. Sous les Tarquins, elle prit rang parmi les principales cités étrusques, et, comme telle, exerça sur les deux rives du Tibre une

véritable suzeraineté. Elle régna sur le sud de l'Étrurie, de Cæré à Veïes, à Faléries et jusqu'à la forêt Ciminienne qui protégeait Clusium. Dans le Latium, elle éclipsa sa métropole, et prit la direction de la ligue et des féries latines.

L'entreprise de Brutus fut une revanche de l'esprit latin et du patriciat romain. La preuve en est dans l'hostilité immédiate et triomphante des Étrusques. La république naissante fut réduite à l'enceinte de Rome. En dépit des Horatius Coclès, des Clélie et des Mucius Scævola, elle subit le joug de Porsena, roi ou *lars* de Clusium, vengeur et continuateur des Tarquins. Ceux-ci tenaient la campagne en plein Latium, à Prêneste, chez les Èques, appelant au combat les Volsques, les Sabins même, qui cachaient leur indépendance reconquise sous une apparente fidélité aux anciens rois. Ce fut une époque de confusion inexprimable, où éclata, il est vrai, la persévérance indomptable de Rome, déchirée par les dissensions civiles et traquée par tous ceux qu'elle avait subjugués. La cité révoltée mit plus d'un siècle à reconquérir le Latium, délivré des Étrusques, mais luttant contre ses nouveaux maîtres. A grand'peine les historiens romains ont dissimulé et dénaturé les faits qu'ils croyaient humiliants pour leur patriotisme, et qui sont au contraire l'honneur de Rome; quoi qu'il en soit, les Grecs, qui voyaient de loin et jugeaient sur les apparences, regardaient Rome comme une ville étrusque. Sophocle, à la fin du Ve siècle,

ne paraît connaître encore sur la côte occidentale de l'Italie que trois régions, Œnotrie, Tyrrhénie, Ligustique.

C'est que, en effet, les débuts de la République coïncidaient avec la plus grande expansion de la puissance étrusque. Dès le IXe siècle, suppose-t-on, la Campanie avait été visitée par les navires tyrrhènes ; Nola, où ont été recueillis tant de vases italo-grecs, Capua, auraient été fondées alors, et sans doute aussi Calès chez les Aurunces, d'où était venu un fabuleux devin, Olénos, consulté lors de la construction du Capitole (Pline le Naturaliste, etc.) Les événements du VIe siècle sont plus authentiques. La rivalité séculaire qui existait entre les deux commerces et les deux influences qui se disputaient l'Italie éclata tout à coup en luttes sanglantes. Forts de l'appui des Carthaginois, également menacés par le développement et la richesse de la Grande-Grèce, les Étrusques livrent aux Phocéens de Cumes une grande bataille navale dans les eaux de la Corse (536). En 524, une grande expédition ombro-étrusque se jette sur la ville de Cumes. Cumes est sauvée par un certain Aristodémos Malachos, mais elle est désormais en terre tyrrhénienne. Selon Polybe, les Champs Phlégréens, selon Sophocle, le lac Aornos (l'Averne), voisin de Cumes, appartenaient aux Étrusques, et pareillement, d'après Pline l'Ancien, Dicæarchia, Putéoli, Herculanum, Pompéi, Surrentum, Marcina, Salerne et, jus-

qu'au fleuve Silarus, un territoire peuplé par des colons du Picenum et nommé *ager picentinus*. Nous avons dit, déjà, que le cap de Sorrente était dominé par un temple de *Menrfa*, la Minerve étrusque. Nocera, Acerræ, Calatia, Teanum, Atella, Suessa, Æsernia, villes des Sidicins et des Osques, firent aussi partie d'une dodécapole campanienne, qui eut pour capitale Capoue, changée en *Vulturnum* (471). — Ce nom est à noter ; s'il rappelle le fleuve de la région, le Vulturne, il fait allusion aussi à la divinité étrusque ou adoptée par les Étrusques, Voltumna. Les Étrusques ne furent pas toujours heureux dans leurs guerres avec les Grecs. Ainsi, brouillés avec Carthage à l'occasion de la Sardaigne, ils furent battus sur mer par les Cnidiens de Lipari, qui envoyèrent à Delphes des statues votives (Thucydide); chassés du détroit par Anaxilaos, tyran de Rhégium ; et encore vaincus en 474 par les Syracusains. Pindare a célébré cette grande victoire, remportée par la flotte de Cumes et de Sicile. Hiéron, le vainqueur, consacra à Zeus d'Olympie « les armes tyrrhéniennes prises à Cumes », entre autres un « casque de lucumon » retrouvé en 1817 dans le lit de l'Alphée, et qui figure depuis au British-Muséum. En dépit de ces échecs, la Campanie restait étrusque encore en 432. Euripide, dans sa *Médée*, appelait le gouffre Scylla « monstre tyrsénide » ; et, dans la triste guerre du Péloponèse, Athènes recherchait contre Syracuse l'alliance des Étrusques.

En même temps qu'ils s'étendaient vers le Midi, les Étrusques passaient le Pô, vers 450. Par Bologne, Modène (*Mutina*), Parme sans doute, ils tenaient la rive droite du fleuve ; quant aux bouches, ils les occupaient depuis leur entrée en Italie ; déjà il existait une dodécapole cispadane, qui a fourni son contingent de poteries et de sculptures très primitives. Mais la rive gauche du Pô paraît être restée jusqu'au Ve siècle à ses anciens habitants, les Taurins, les Ligures, les Euganéens, les Vénètes. Si les Étrusques réussirent à s'y établir, au moins dans la Lombardie et dans le Tyrol ; s'ils fondèrent ou nommèrent les villes de Melpum et de Mantua, celle-ci dotée d'un héros éponyme, *Mantus*, qui rappelle à la fois le mot grec *Mantis* « devin » et les termes latins *Man-es* et *Mundus*; — si donc les Étrusques établirent leur domination dans la région transpadane, c'est qu'ils y furent poussés par des circonstances impérieuses. Évidemment les bandes gauloises descendaient des Alpes ; il était urgent de leur fermer le plus vite et le mieux possible l'accès de la Péninsule. Il était malheureusement trop tard déjà. Bientôt les Cénomans, les Boïens, les Lingons et les terribles Sénons allaient inonder la grande vallée jusqu'au revers septentrional de l'Apennin, et pénétrer à leur tour dans l'Ombrie adriatique et le Picenum.

En attendant, l'Italie, dans la seconde moitié du

Ve siècle, était étrusque sur les deux mers, depuis Luna jusqu'à Salerne, depuis l'Atria du Pô, jusqu'à l'Atria des Picéniens. A l'intérieur, toute l'Italie, des Alpes au Tibre, semblait accepter la domination ou la suprématie tyrrhénienne. Mais jamais apogée n'avait touché de plus près au déclin, abaissement politique, désorganisation sociale. Tout d'abord, et dès 428, Rome a pris Fidènes (qui n'est pas sans doute en Toscane, mais qui défend l'embouchure de la Créméra, la rivière de Veïes) ; en 424, les Samnites enlèvent d'assaut Vulturnum (Capoue) et dévastent la Campanie, qui échappe désormais, sinon à l'influence, du moins au pouvoir des Étrusques. Ce n'est pas tout. Entre Rome, attachée à sa frontière sud, et la Gaule sauvage épanchant son trop plein des Alpes à l'Apennin, l'Étrurie corrompue par la richesse, par l'abus des plaisirs, s'affaissait dans l'anarchie et l'inertie. Voici un trait rapporté par Valère-Maxime : « Ces vices (la bonne chère et les voluptés) livrèrent la ville de Volsinies à des calamités cruelles et honteuses. Elle était opulente ; elle avait des mœurs et des lois ; elle passait pour la capitale de l'Étrurie. Mais une fois sur la pente de la luxure, elle tomba si bas dans l'opprobre et l'infamie, qu'elle dut plier sous le joug insolent des esclaves (sans doute de toute l'ancienne population asservie). Ces nouveaux maîtres, après avoir osé entrer, en petit nombre d'abord, dans le Sénat, envahirent bientôt tous les

pouvoirs. Ils dictaient à leur gré les testaments, interdisaient les festins et les réunions de citoyens, épousaient les filles de leurs maîtres. Enfin la sanction d'une loi leur permit d'abuser impunément des veuves et des femmes, et quant aux filles, elles ne purent épouser un citoyen avant d'avoir livré à un esclave les prémices de leur virginité. » Que ce soit revanche de vaincus, épisode d'une de ces luttes entre la plèbe et l'aristocratie que prévinrent ou atténuèrent à Rome les réformes de Servius Tullius, l'institution du Tribunat, la loi des Douze Tables et les concessions successives du patriciat, — de pareilles épreuves ne tombent pas sans danger sur une société sans mœurs et sans gouvernement. Et tel était bien le cas pour les Étrusques. Le lien national, chez eux, était faible.

Nous l'avons dit, par suite de certaines superstitions numérales (si communes chez tous les peuples et dans tous les temps), douze villes fédérées, mais indépendantes sous l'autorité de lucumons, lars ou rois élus souvent rivaux, constituaient chacun de leurs établissements, sur le Pô inférieur et moyen, en Campanie et en Toscane. Dans le principe, comme les Amphictyons grecs, — ce qui plaide en faveur de l'origine pélasgique des Étrusques, — les lucumons se réunissaient à certaines époques sur le territoire central de Volsinii, près du lac de Bolsène, au temple de Voltumne, sous la présidence d'un suprême pon-

tife-roi. Mais, à mesure que s'étendait le domaine de la nation et que chaque cité croissait en puissance, on vit s'évanouir l'unité factice représentée par ces assemblées. Comme en Grèce, le sens de la patrie s'éteignit dans le morcellement des alliances variables et temporaires. Chaque fédération, chaque ville furent laissées à elles-mêmes. Il parut imprudent d'engager la nation dans les querelles et les risques locaux. De sorte que le lien qui rattachait le centre aux extrémités se relâcha, et le faisceau se rompit au moment où la cohésion devenait le plus nécessaire. Les Samnites avaient coupé les pieds du colosse ; les Gaulois menaçaient la tête. Rome visait le cœur. Veïes se défendait avec une rare énergie, mais elle n'était pas secourue ; en dépit de ses fortes murailles et de ses rois; les Tolumnius, les Propertius, les Morrius, elle succomba sous les coups de Camille, après dix ans de siège, 397. Le même jour, si l'on en croit Cornélius Népos, les Gaulois enlevaient Melpum.

Malgré les progrès des envahisseurs au nord de l'Apennin, les Étrusques, dit M. Jules Martha, ne disparurent pas complètement de la région. Ils se maintinrent aux environs de Mantoue, par exemple, que Pline cite encore comme une ville étrusque, et dans la Rhétie, qui demeura jusque sous l'Empire un centre de population et de langue étrusque, soit que la contrée eût échappé au péril des invasions, soit,

d'après Tite-Live, que des tribus en fuite eussent cherché un asile dans les montagnes du Tyrol. Les antiquités étrusques retrouvées dans cette contrée ont suggéré à Mommsen et à Helbig leurs théories sur l'origine septentrionale, germanique même, des Étrusques. Le nom d'une ville du Tyrol, Rhazuns, a paru un souvenir des Rasenna, et Rhétus, héros éponyme, dont la statue orne la place de Rhazuns, est regardé par quelques-uns comme un ancien roi tyrsène. Rien de plus conjectural que ces étymologies. Le plus sage est de s'en tenir à l'indication de Tite-Live, qui explique fort bien la présence des Étrusques dans un canton de la Rhétie.

Tite-Live nous dit encore que les Gaulois furent appelés en Toscane par un Étrusque outragé dans son honneur par un des principaux magistrats de Clusium. C'est possible assurément, et l'histoire offre des exemples avérés de pareilles trahisons. Mais il n'importe guère. L'invasion gauloise en Toscane fut la conséquence inévitable de conflits antérieurs. Les fouilles de Bologne prouvent surabondamment que dès le VIe siècle, les Étrusques avaient multiplié leurs colonies en Émilie, pour couvrir leurs frontières menacées. Le jour où Bologne, la clé de l'Apennin, leur fut enlevée, les chemins de la Toscane étaient ouverts, et les Gaulois Sénons s'y précipitèrent avec leur fougue bien connue. Et comment ces hordes aventureuses n'auraient-elles pas été attirées par les richesses

fameuses de l'Etrurie? Clusium, la cité de Porsena, fut réduite à implorer le secours de Rome, espérant ruiner l'un par l'autre l'ennemi nouveau et l'ennemi héréditaire. Rome aussi avait tout à gagner en se portant arbitre entre les Gaulois et les Étrusques. Si elle réussissait à écarter les uns, elle restait protectrice, c'est-à-dire suzeraine des autres. On sait le reste : le sac de Clusium, le désastre de l'Allia, la prise et la destruction de Rome, les cinquante ans de terreur gauloise (392). Rome se releva. Mais l'Étrurie était frappée à mort. Tardivement coalisée avec les Samnites, les Ombriens et les Gaulois Sénons, elle fut écrasée à Sentinum (295), et au lac Vadimon (283). Sous le nom d'alliés italiques, les Étrusques gardent cette fois encore une ombre d'indépendance; mais un dernier réveil, après le passage d'Annibal (218 environ), leur attire une nouvelle humiliation: De vassaux, ils passent sujets, résignés aux plaisirs du luxe et de l'oisiveté. Le pays était encore industrieux et riche; certaines villes au moins restaient florissantes. Les Maremmes fournissaient à Rome une partie de son blé. Tarquinies, à elle seule, donna à Scipion assez de chanvre et de lin pour la voilure de sa flotte ; et Arrétium trente mille boucliers. Les navires du vainqueur de Zama furent construits avec les pins de Pérusia, de Clusium et de Rusellæ. C'est ainsi que l'Étrurie concourut à la suprême défaite d'Annibal, dont elle avait espéré sa délivrance.

Au temps de Marius et de Sylla, les paysans de la Toscane, à la fois émancipés et livrés à la misère par les lois agraires et les troubles civils, allèrent grossir les bandes du Samnite Télésinus et se faire tuer en foule avec lui sous les murs de Rome. Mais les cités et les riches, l'Étrurie en tant que nation, ne prirent pas de part à la guerre Sociale. A quoi bon? Leurs haruspices avaient déclaré que le « grand jour » de l'Étrurie allait finir. Sylla livra les campagnes à ses vétérans; la dépopulation, qui effrayait Sempronius Gracchus au retour de Numance, l'abandon du commerce, des industries, des canaux, l'envahissement de la grande propriété, la *malaria*, suivent les dévastations de la guerre des triumvirs. Horace parle encore du gras Étrusque, du Toscan obèse; il vante son ami, l'habile et sceptique Mecænas, qui descend des rois tyrrhéniens. Mais la contrée est maigre et le peuple avili. La zone maritime se couvre de maquis, de marécages et de ruines. La langue même, parlée au Ier siècle de notre ère, s'éteint, s'efface si complètement qu'on ne l'a pas retrouvée, laissant, pour le désespoir des érudits, des milliers d'inscriptions où l'on ne déchiffre que les noms des dieux, des hommes et des cités.

L'empereur Claude s'était inquiété des Étrusques. Dans un discours prononcé à Lyon, et dont cette ville conserve des fragments, il faisait allusion à Servius Tullius (Mastarna) et à Célius Vibenna. Il avait même composé ou fait rédiger une histoire en trente-deux

livres, qui a péri tout entière. Et c'est dans les écrivains de la Grèce et de Rome qu'il a fallu rechercher à grand'peine les éléments épars de ce récit incomplet.

Ainsi les Tyrsènes, expulsés de l'Orient par l'expansion des Hellènes, ont envahi au Xe siècle l'Italie déjà pleine; ils ont subjugué la puissante nation ombrienne, colonisé la vallée du Pô, imposé leur suprématie à Rome naissante; ils ont balancé la puissance commerciale de Carthage et de la Grande-Grèce, conquis la riche Campanie; ils ont développé une agriculture, une industrie, des arts, qui ont fait l'admiration des anciens et des modernes. Ébranlés au Ve siècle, ils ont succombé au siècle suivant sous les armes des Gaulois et des Romains, et ils ont disparu, noyés dans l'immense empire. Depuis, tant de peuples, tant de régimes se sont succédé sur le territoire qui fut le centre de la civilisation étrusque, que l'on ne saurait où y rencontrer une goutte du sang, un trait du type ou des mœurs antiques. Tout au plus songerait-on à voir dans l'évolution brillante des petites républiques du moyen âge, dans les hiérarchies compliquées de leurs citoyens, dans leurs âpres rivalités, une sorte de reviviscence inconsciente du vieux particularisme des lucumonies.

Mais les événements et les dates ne sont que le squelette de l'histoire. Il nous reste à l'animer, à lui donner la vie par la peinture des institutions, des mœurs et des croyances. Une immense quantité de monuments

de toute sorte, entre lesquels on commence seulement à établir une chronologie approximative, nous permettra d'entrer plus avant dans l'âme étrusque, de calculer ce qu'ils ont apporté, ce qu'ils ont reçu, et comment ils ont combiné les inspirations de l'Orient, de l'Égypte, de la Grèce, avec le génie ausonien.

II

MŒURS, INDUSTRIES, ARTS, SÉPULTURES.

Ce sont les ruines, les tombeaux, les innombrables objets de toute catégorie, armes, vases, statues, peintures, miroirs, monnaies, bijoux, épars et rassemblés dans des centaines de collections publiques et privées, qu'il faut interroger sur les mœurs et les industries des Étrusques. Pour la langue, et malheureusement en vain jusqu'ici, nombre de savants, Lanzi, Inghirami, Micali, Fabretti, etc., en ont recueilli et interprété les monuments. Mais quel spécialiste courageux se donnera pour unique tâche de décrire un à un, de classer par nature, par variété, par âges surtout, les produits de l'activité étrusque, de les comparer aux œuvres des autres peuples? La besogne, sans doute, est commencée, et on ne confond plus, comme on a fait si longtemps, les pièces qui témoignent d'une culture raffinée ou même proche de la décadence, avec les poteries grossières des temps archaïques. Nos galeries du Louvre offrent quelques indications précieuses,

bien que sommaires; mais il est bien malaisé de se reconnaître dans ce rangement embryonnaire, sans cesse contrarié par des difficultés matérielles. Au reste, il ne peut être ici question que de résumer les notions certaines et les conjectures probables qui se dégagent d'études nombreuses, mais partielles et incomplètes.

Écartons, avant tout, l'assertion, souvent citée, de Denys d'Halicarnasse : « Les Tyrrhènes ne ressemblent à aucune autre nation ». Leur destinée, dont nous avons présenté le raccourci, ne contredit en rien aux lois ordinaires des choses humaines. Quant au caractère général de leurs créations industrielles ou esthétiques, son originalité parfois saisissante réside dans l'imitation successive et simultanée de modèles étrangers. La civilisation étrusque est composite, c'est là un fait évident, et dont les causes peuvent être indiquées.

Avant leur émigration vers l'Occident, les Tyrsènes étaient une race mixte, depuis longtemps pénétrée de sang phénicien, lydien, thrace, hellénique assurément. Les croisements continuèrent en Italie, avec les Vénètes, les Euganéens, les Ligures, les Ombriens, tous hybridés, métissés déjà. Les peintures et les sculptures révèlent au moins deux types, sinon trois : l'un épais et court, c'est le *pinguis*, l'*obesus Etruscus* des auteurs latins, à face large, nez robuste, front fuyant; l'autre mince, élancé, à figure étroite, nez moyen, droit et effilé, barbe pointue; sans parler des personnages purement grecs représentés sur les vases de la belle

époque; enfin, plusieurs des femmes demi-couchées sur les lits funéraires ont l'aspect italien, le front un peu bas, mais plein et large, les yeux gros et bien ouverts, le nez solide et net, les lèvres fortes et bien taillées, le menton saillant et rond, les joues fortes. Il ne faudrait pas toutefois s'en rapporter sans réserve aux artistes inhabiles qui ont pu reproduire des types plus traditionnels que conformes à la réalité. Rien ne ressemble plus aux personnages rhodiens, cypriotes, lydiens que les figures étrusques des VIIe et VIe siècles. Il est douteux que les Tyrsènes, — et moins encore les populations de l'Ombrie, — aient eu les yeux obliques, le sourire un peu niais de leurs statues, ou bien ces nez en trompette et ces mentons en pointe que leurs céramistes ont empruntés aux anciens vases attiques à figures noires sur fond rougeâtre. Car, il semble avéré maintenant qu'en fait d'art, ils n'ont rien apporté avec eux; que c'est en Italie seulement, et après une période de barbarie, qu'ils se sont assimilé, très vite il est vrai, et avant les Sabins et les Latins, les procédés, les formes, les décorations que le commerce avec les Phéniciens, les Carthaginois, les Grecs de l'Œnotrie et de la Sicile introduisit à Cæré et à Tarquinies.

Gardons-nous cependant d'un injuste mépris. Combien de peuples, et des plus grands, ont eu besoin d'initiateurs pour le devenir à leur tour! On avait placé trop haut les Étrusques; il ne faut pas les ra-

baisser. Il faut leur reconnaître au moins les aptitudes, les germes qu'ils ont développés. Barbares, soit; mais frottés, dès le XIVe siècle, à tous les peuples de l'Orient, à défaut de l'agriculture qu'ils ont tant perfectionnée, du fer qu'ils ont découvert et travaillé, de la monnaie, de l'écriture qu'ils ignoraient peut-être, ils avaient, sans conteste, l'habitude du trafic, l'esprit d'entreprise, le goût de la mer qui leur a donné la richesse; le reste est venu par surcroît. Ils avaient aussi en propre une langue, une religion, une organisation sociale, telle quelle sans doute, et qui a causé leur perte, mais après les avoir élevés quatre ou cinq cents ans au-dessus de leurs voisins.

Nous avons touché un mot de leurs institutions politiques. Elles n'étaient pas sans analogie avec celles des anciens Hellènes, qui les avaient peut-être empruntées aux Pélasges. Chaque cité, chaque tribu avait son chef électif, prêtre et roi tout ensemble, le lucumon, investi de pouvoirs absolus, mais mal définis, dirigé autant que secondé par les sorciers et les devins, — pontifes, augures, haruspices; près de lui marchait un licteur, huissier, messager et bourreau. Quand la nation sentait le besoin d'un chef suprême, celui-ci, élu par les autres, se faisait précéder de douze licteurs, représentant les douze lucumonies. Les résolutions communes étaient prises dans le temple fédéral d'une déesse *Voltumna* dont le nom paraît avoir été latinisé. Les conquérants formèrent comme toujours une aris-

tocratie, solidement retranchée dans les vieilles enceintes cyclopéennes, et qui semble avoir largement joui de la vie, amoureuse de la bonne chère et des spectacles cruels. Les combats de gladiateurs sont une invention étrusque. Les femmes possédaient, chez les Étrusques, une certaine liberté, paraissant dans les festins à côté des hommes. L'interprétation, hasardeuse, mais non pas invraisemblable, de certaines formules funéraires, a permis de supposer que la famille était fondée sur la filiation maternelle. Ce serait là un grand argument en faveur de l'origine asiatique; et il faudrait rapporter aux Étrusques les vestiges de *matriarcat* que Bachofen et d'autres ont cru reconnaître dans les traditions de l'Italie antique; car le principe contraire, l'*agnation*, est certainement la base du véritable droit italiote, à ce point que l'influence étrusque, si puissante sur les dehors de la vie, sur les formes et le cérémonial, n'a jamais pu y porter atteinte.

Les Tyrsènes étaient munis d'armes de bronze; ils continuèrent de fabriquer en bronze, à Arretium notamment, des glaives, casques, piques, lances, cuirasses, des vases, des statuettes grossières, et ces lampes à trois ou deux becs sur haute tige dont les paysans toscans se servent encore. Les mines de Campiglia et Monte Catini leur fournissaient le cuivre en abondance, et l'étain leur était apporté des Cassitérides par les Phéniciens et les Carthaginois. Simonin a visité à Campiglia, dans la Maremme, les vastes souterrains

et les puits du Monte Calvi, il a constaté partout les marques d'une exploitation très persévérante, sinon très habile. Des centaines de milliers d'hectolitres de scories couvrent les pentes de la montagne, débris des minerais de cuivre, fer et plomb argentifère utilisés par l'industrie étrusque. Il existait en outre, à Luna, des mines d'argent, à Velathri (*Monte Catini*) de célèbres carrières d'albâtre, à Campiglia et ailleurs (dans les Alpes apuanes, — Carrare, Serravezza), des trachytes, des marbres, du travertin. L'or était fourni par le commerce. Les Étrusques se pourvoyaient donc aisément de toutes les matières précieuses ou utiles dont nous énumérerons les divers emplois. C'est seulement après l'occupation de l'île d'Elbe (Æthalia, Ilva), qu'ils connurent et travaillèrent le fer, sur place d'abord, — d'immenses déblais rougeâtres mal épuisés et riches encore en minerai attestent l'imperfection de leurs essais, — puis à Pupluna (*Porto Baratti*) sur la côte tyrrhénienne. Là, sur une longueur de six cents mètres, une hauteur de deux cents, le bord de la mer est couvert de charbon, de pierres calcinées, de déchets de toute sorte. Le minerai était fondu, sans soufflets, dans des fours découverts, battu au marteau jusqu'à épuisement, étiré en barres par des tenailles (figurées sur les plus anciennes monnaies de Pupluna). Ces forges primitives, que bien des peuples ont construites sans en avoir emprunté l'idée, ont donné à Scipion, nous l'avons dit, de quoi armer quarante mille hommes.

Elles ont continué de travailler sous la domination romaine. Rutilius, au Ve siècle de notre ère, en parle encore. L'île d'Elbe n'est pas seulement riche en fer. « Vrai cabinet de minéralogie », elle mêle à ses granits et à ses marbres, à ses galènes, antimoines, cuivres natifs, malachites, une variété surprenante de feldspath, de mica, de grenat rouge, d'épidote vert olive, de quartz compact ou transparent, de tourmalines rayées, roses, jaunes, noires, incolores, d'aigues-marines et d'émeraudes en prismes bleus et verts ; toutes ces gemmes qui, taillées, enchâssées, assemblées de mille façons, ont porté au loin sur tous les rivages de la Méditerranée la renommée des bijoux étrusques.

Ces mineurs et ces forgerons ont été d'excellents ciseleurs. L'Étrurie est le pays qui a fourni aux collections archéologiques le plus grand nombre d'objets d'orfèvrerie. Dans les plus anciennes tombes, on a recueilli surtout des ornements de bronze, d'os, d'ambre, de coquillages, des verroteries, des scarabées en terre émaillée, importés ou imités. Vers le VIIe siècle, l'or et l'argent se substituent au bronze ; ce ne sont que feuilles d'or estampées et assemblées, que diadèmes, couronnes, colliers, bracelets, pendants d'oreilles, bagues, fibules, agrafes, épingles, qui ont enrichi les musées de Volterra, de Chiusi, de Bolsena, de Pérouse, du Louvre, de Berlin. Un terrain, aux environs de Chiusi, porte le nom de champ des Orfèvres, si grande

est la multitude des bijoux qu'on y a déterrés, comme si les Gaulois avaient jeté là une partie de leur butin. De tous les bijoux étrusques, les plus intéressants, au point de vue technique, sont ceux qui montrent l'application du filigrane et du granulé, procédé fort délicat, dont le secret n'a pas été encore entièrement retrouvé, et qui paraît appartenir en propre aux Étrusques : eux-mêmes ne l'ont pas toujours pratiqué. Rien de plus varié, d'ailleurs, que le style de leurs bijoux. Les plus anciens procèdent de l'Orient et reproduisent les larges fleurs de fantaisie, les lions et les sphinx accroupis qu'on retrouve en Chaldée et en Perse. Du VIe au IIIe siècle, c'est le goût grec qui domine; les plus belles pièces sont de cette période. La plupart sont des merveilles de délicatesse, d'élégance, avec mille motifs empruntés à la nature animale ou végétale. A partir du IIIe siècle, les formes et la facture s'alourdissent. Les boules, les torsades épaisses, les gros médaillons où l'or est comme boursouflé à plaisir succèdent aux décors légers et fins. L'art du filigrane décline.

Les cistes et les miroirs avec figures gravées ou modelées, les appliques estampées qui servaient de revêtements à des chars, à des meubles, les ustensiles de vaisselle et de ménage, présentent les mêmes gradations. La vaisselle mériterait une étude particulière. Elle est généralement décorée avec luxe; tantôt, à l'époque archaïque, les motifs en sont imités de l'Orient,

lions, sphinx, griffons; tantôt, à partir du VIe siècle, les figures appliquées, groupées d'ordinaire autour des anses soudées, rappellent la fantaisie hellénique. Vers le IIIe siècle, les reliefs sont coulés avec la pièce. C'est la décadence.

Nous avons dit que la monnaie était inconnue aux Tyrsènes. Les échanges se faisaient d'abord en nature, puis au moyen de petits lingots de bronze pesés à chaque transaction, puis marqués de signes qui en indiquaient la valeur. Vers le VIe siècle, au plus tôt, des monnaies d'or et d'argent s'introduisirent en Étrurie ; elles venaient des villes ioniennes d'Asie-Mineure, probablement par Cumes et Marseille, colonies de Phocée. Les pièces d'or sont rares et médiocrement frappées ; les pièces d'argent abondent, surtout à partir du IVe siècle, ainsi que les monnaies de bronze, coulées d'abord, puis frappées, de Puphina (tenaille et marteau), de Camars (Chiusi, roue et ancre), de Velathri (Janus à deux têtes et Minerve casquée). Enfin, à ces empreintes lourdes et grossières succèdent les spécimens plus délicats des divers sujets affectionnés par les villes de la Grande-Grèce et de la Sicile : tortue, coquille, fleur, aigle, chouette, bœuf, Pégase, tête de cheval, éléphant, sanglier, figures mythologiques.

La céramique, si intéressante, si variée, remonte en Italie, comme partout en Occident, à l'époque de transition entre la pierre polie et le bronze. Et il n'est

pas facile de distinguer les plus anciennes poteries ombriennes ou étrusques des grossières ébauches recueillies dans les *terramares*. Ce sont des cruches, des urnes funéraires faites à la main, sommairement incisées de croisillons, et coiffées d'une sébile renversée. On en a trouvé surtout dans la Tyrrhénie adriatique, aux environs de Ravenne et de Bologne, où l'art a pénétré plus lentement. Mais déjà au VIIIe siècle, le tour avait remplacé la main. Les vases rouges d'Arezzo et noirs de Chiusi (VIIe s.) marquent un notable progrès, et dans la matière et dans la façon. Ceux de Chiusi, surtout, forment une catégorie originale et particulière aux Étrusques de Toscane. Ils sont faits d'une argile noire, dont on ne connaît bien ni les gisements ni la fabrication (fumigation lente en vase clos?) : c'est le *bucchero nero*, largement représenté au Louvre ; les plus anciens sont de petite dimension, coupes, canthares, olpés, œnochoés, striés et rayés de lignes incisées en triangles, en éventails, en bandes circulaires, ou bien obtenues au pointillé, avec une roulette dentée ; presque en même temps paraissent les imitations de chaudronnerie orientale, hautes coupes en calice, grandes jarres hérissées de chimères, réchauds bizarres à base percée de ventouses, à fût boursouflé et garni de plusieurs rangées d'anses ou poignées. Mais déjà se rencontrent les élégants reliefs circulaires, lions, cerfs, chimères, centaures, chevaux ailés longs comme des belettes, processions de sup-

pliants vers des divinités assises, imprimés à l'aide d'un rouleau, d'un cylindre-cachet. Le goût hellénique, enfin, domine à partir du VIe siècle, dans les décors moulés ou appliqués, dans les appendices variés, dans les masques placés à la naissance ou au sommet des anses. Passé le IIIe siècle, il n'y a plus de *bucchero*. Les vases noirs cannelés, godronnés, — et fort élégants, — de l'époque étrusco-campanienne, sont seulement enduits d'un beau vernis. Les vases peints, à surfaces polies, remontent d'ailleurs, comme les pots à incisions, puis à reliefs imprimés, aux premiers âges de la conquête, et procèdent également du pot italique façonné à la main. Cependant M. Jules Martha, si compétent, refuse aux Étrusques l'invention du tour, et admet que les plus anciens modèles peints, à décor géométrique, à damier, à plis, avec ou sans animaux, ont été importés ; à plus forte raison, les poteries corinthiennes à figures humaines, à frises d'animaux élongés, étirés, les poteries de style attique à personnages noirs sur fond rouge et *vice versa;* des inscriptions grecques et des signatures d'artistes permettent souvent d'en constater l'origine. La plupart des vases peints (9 sur 10) qui remplissent les collections viennent d'Étrurie; mais il faut éviter d'appeler étrusques, ainsi qu'on le fait souvent, les vases rapportés de l'Orient ou de la Grèce, ou italo-grecs, c'est-à-dire fabriqués en Sicile et dans la Grande-Grèce. Surtout à partir du IIIe siècle, les pièces les plus or-

nées, celles qui présentent le plus vif intérêt par leur illustration mythologique, doivent toujours être suspectées d'importation ou de contrefaçon ; elles procèdent de l'art campanien. Cela ne veut pas dire que tous les vases peints de l'Étrurie soient d'une basse époque : loin de là, importés ou imités, orientaux ou corinthiens, ou attiques, ils figurent dans de fort anciens mobiliers funéraires (VIe s.) ; et parmi ceux qui portent des scènes de l'*Iliade*, des aventures mythiques, il s'en trouve certainement d'antérieurs au IIIe siècle ; d'abord parce que les noms des dieux et des héros y sont inscrits, non en grec, mais en étrusque ; ensuite parce que les Étrusques étaient en relation depuis le VIIIe siècle au moins avec Cumes, avec le monde achéen où ils ont recueilli ces légendes, et un peu plus tard avec toute la Grande-Grèce ionienne, beaucoup plus avancée, alors, que l'Hellade sous le joug dorien. Au reste, qu'on accorde ou qu'on refuse, ou qu'on mesure plus ou moins largement aux Étrusques l'originalité, l'invention des formes et du décor, il est un point qu'on ne leur contestera pas, c'est le goût, l'amour des industries d'art, avant tout, une sorte de fureur céramiste.

Non contents d'employer l'argile à la vaisselle d'usage et d'ornement, ils s'en servent pour les accessoires d'architecture et pour la sculpture, sans négliger toutefois le bronze et la pierre tendre. Mais nous ne notons que les traits saillants ; et celui-ci nous se-

rait connu par le témoignage des anciens, si nous ne possédions de très nombreux spécimens des terres cuites étrusques.

Ces mots suffisent pour rappeler ces grandes ou moyennes figures étendues isolément ou demi-couchées par couples sur les lits funéraires, ces deux époux à face souriante et évidemment conventionnelle, dont le Louvre possède plusieurs répétitions. Comme il est tout naturel, les types ici rappellent la Lydie, Rhodes, Chypre, Tarse, à s'y méprendre; statues creuses à bras mobiles, personnages raides, à barbe nattée, à cheveux épars, Méduses, femmes et Gorgones tirant la langue, poussahs affreux, sirènes, sphinx, presque tous objets d'art industriel à bon marché, tout cela est marqué d'un cachet asiatique, oriental. Dans ce goût sans doute étaient les dieux d'argile qu'un sculpteur véïen, *Turrianos* (Tyrrhénos), exécuta pour le Capitole des Tarquins. Beaucoup de ces ouvrages divers ont conservé des traces de couleur; les anciens Étrusques n'ont connu et goûté que la sculpture polychrome. Les progrès de l'art grec, — qui a, ne l'oublions pas, les mêmes origines et présente à son début les mêmes caractères, — se firent sentir dans les ateliers de l'Étrurie; telle statue de femme à Chiusi, tel grand bronze des *Uffizi*, la Chimère, la Minerve, le Lucumon, Marcellus, ne manquent pas d'un certain mérite. Mais, en fait de statuaire, les Étrusques sont restés assez loin de leurs modèles.

En toute chose, l'Étrusque s'est montré plus industrieux que vraiment artiste, et aussi plus sensible au faste, au luxe, qu'à la beauté plastique. C'est ainsi que son architecture vaut plus par la solidité, l'utilité, au besoin par la richesse des accessoires, que par la proportion et l'élégance. Si l'on excepte les robustes enceintes occupées et continuées sans doute par les envahisseurs tyrsènes, les unes à front continu, les autres mamelonnées de tours, rien ou à peu près n'est resté debout des constructions étrusques proprement dites. Tantôt l'appareil est polygonal comme à Cosa, quadrangulaire irrégulier comme à Fiesole, régulier, comme à Faléries. Les portes sont à linteau plat (Cosa), ou à voussure ; parmi celles-ci la porte monumentale de Volterra, décorée de têtes coupées d'un style barbare. L'égout de Graviscæ, qui témoigne des procédés employés pour l'assainissement des Maremmes, la *Cloaca maxima* qu'on voit à Rome près du Vélabre, révèlent d'habiles ingénieurs qui pratiquaient l'arcature et la voûte à plein cintre. Les peintures et la disposition des coffrets funéraires nous montrent ce qu'on a appelé l'ordre toscan, sorte de dorien fruste, à piédestaux, à colonnes trapues sans cannelures, à frontons surbaissés décorés de motifs céramiques, en somme une imitation de l'art grec archaïque. Un morceau de corniche cannelée et peinte, conservé au Louvre, rappelle plutôt le goût égyptien. Enfin, le temple et la maison nous sont connus par les descriptions latines.

Rome, en effet, a été construite par des maçons étrusques. On sait notamment que l'*atrium*, le grand vestibule central, est d'origine toscane. Autour s'ouvraient un plus ou moins grand nombre de pièces dont les détails qui précèdent aideront à reconstituer le mobilier, trépieds et dressoirs garnis de lampes, de vases, de bibelots bizarres ou précieux, parois couvertes de bas-reliefs, de peintures variées que nous retrouverons dans les salles funéraires, de plaques de bronze estampées, dorées, sièges sculptés, chaises curules, rendus moins incommodes par de riches coussins ou *pulvinaria*, lits de repos et de festin.

C'est au milieu de ce riche appareil que se consumaient les forces physiques et morales de l'aristocratie, pendant que les sujets, exclus de toute fonction politique ou religieuse, végétaient dans la servitude et l'incurie; travaillant pour le maître à la terre, à la mine, à la forge, à l'atelier; formant des armées, nombreuses et vaillantes sans doute, mais de plus en plus indifférentes à la fortune de ces conquérants qui n'avaient pas su constituer une nation. Les Tyrsènes, durant leur longue domination, sont restés des étrangers; c'est ce qui explique pourquoi leur langue et leurs dieux ont disparu avec leur puissance, et pourquoi nous sommes réduits à fouiller leurs tombeaux pour connaître leur vie. C'est de leurs demeures funéraires que nous exhumons aujourd'hui leurs industries, leurs arts, leurs festins, leurs danses, leurs jeux, leurs

pompeuses cérémonies triomphales et nuptiales, et aussi leur courte philosophie, faite de fatalisme et d'insouciance.

« Nul peuple plus religieux, » nous disent les anciens, plus superstitieux, traduisent les modernes, — ce qui est équivalent. Nul qui ait été plus préoccupé des choses de la tombe. Ils croyaient fermement à la toute-puissance du destin, qui a pour ministres les dieux, pour avertissements tous les phénomènes de la nature; tout était pour eux signe et présage. De là cette perpétuelle étude des éclairs, des nuages, des oiseaux, des accidents, et cette futile science des augures et des haruspices, ces formules destinées à conjurer les caprices du sort, à apaiser les dieux. Mais ils n'étaient pas moins convaincus de la perpétuité de la vie. Dès lors, la suprême sagesse consistait à s'arranger de son mieux dans ce monde et dans l'autre, à jouir le plus largement possible de l'existence, en ménageant les dieux, de façon à s'assurer tous les agréments d'une paisible immortalité.

Mais il est temps de descendre dans ces retraites que les riches aimaient à se préparer au dessous et à l'abri des agitations terrestres. Les sépultures de la Toscane et de l'Ombrie appartiennent à diverses catégories qu'il importe de ranger d'après une chronologie relative. Il convient, je crois, de mettre à part les tombes à *pozzo*, à puits, antérieures, du moins en partie, à l'invasion étrusque. Elles se rencontrent, il est vrai,

partout où les Étrusques ont habité, notamment autour de Tarquinies. Dans le Bolonais, elles abondent, et c'est à Villanova que Gozzadini en a signalé le type. Il est bien évident que l'usage des *pozzi* funéraires a été adopté par les Tyrsènes et continué jusqu'au VIIIe siècle environ. Mais il était italique et présente, non sans de notables différences, de singulières analogies avec le *mundus* des Latins. Les nécropoles *villanoviennes* sont à incinération. La tombe est une sorte de puits cylindrique ou conique, au fond duquel un autre puits de diamètre beaucoup plus petit, et de profondeur très-médiocre, renferme, sous une dalle, véritable *lapis manalis*, l'urne cinéraire, pot longtemps fait à la main, grossièrement décoré de lignes circulaires et de festons aigus, peints en blanc ou incisés, muni d'une oreille sur la panse et couvert d'une écuelle retournée. Ce genre de sépultures et de vases quelque peu modifiés par les importations orientales et helléniques, a persisté, au nord de l'Apennin, jusqu'au Ve siècle. Dans la Toscane, il n'a point dépassé, comme je disais, la fin du VIIIe. Au siècle suivant, l'inhumation prévalut, —momentanément, — sur l'incinération, et entraîna le remplacement du puits par le caveau, la *fossa* (VIIIe et VIIe siècles), simple excavation, *a buco* (Vetutonia), ou précédé d'une courbe, *a ziro* (Chiusi). Avec la *fossa*, le décor commence ; les vases à la main s'effacent devant les vases façonnés avec quelque outil, puis à l'aide du tour ;

des écuelles, des tasses, des récipients de bronze laminé et rivé contenaient les aliments offerts au défunt ; on rencontre déjà des trépieds à figures bizarres, grossières, des boucliers à zones concentriques, même des objets d'or, d'argent, des scarabées égyptiens avec leurs hiéroglyphes ordinaires, et des fioles de verre émaillé. Aux VIIe et VIe siècles, l'influence asiatique domine dans les *tombe egizie* ou *a corridoio*, amenant abondance de vases corinthiens archaïques, d'ivoires sculptés, de plaques en argent et en or ciselé (pectoral d'or de Corneto), coupes d'argent historiées, chaudrons de bronze à quatre poignées terminées par des têtes de lion, œufs d'autruche, le tout peint ou garni d'appliques, de reliefs orientaux. Du VIe au IVe, les caveaux, qui se sont déjà flanqués de plusieurs chambres où les morts peuvent jouir à l'aise des tableaux de leur vie passée, se remplissent de richesses, soit fournies par le commerce avec la Sicile et l'Attique, soit tirées des ateliers locaux. A partir du IVe, le mobilier funéraire est modifié encore par le goût campanien ; les peintures mythologiques se multiplient et les fables grecques y dominent ; nous avons signalé déjà le style nouveau des vases et des produits de cette époque.

Maintenant, sans avoir trop d'égard à ces classifications qui empiètent notablement les unes sur les autres et qui me semblent en outre fort incomplètes, comme nous l'allons voir, jetons un coup d'œil d'en-

semble sur l'Étrurie souterraine, monde si riche et si peuplé que l'Égypte funéraire peut seule lui être comparée. Nous le pouvons sans trop de chance d'erreur, étant donnés les renseigements archéologiques préliminaires ; nous y gagnerons une idée plus vivante des coutumes et des croyances, qui, en somme, durant quatre ou cinq siècles entiers (VIIIe-IVe) n'ont éprouvé d'autres variations que celles de la mode. Les sépultures étrusques appartiennent en réalité à deux types, d'ailleurs souvent associés, dont l'un répandu dans le monde entier est le *tumulus*, l'autre plus spécial à certains pays, sans être rare, est l'hypogée. D'un côté les *pozzi* et les *fosse*, recouverts de terre rapportée, de l'autre les chambres creusées dans le tuf.

Le géant des *tumulus* est la *Cucumella* de Vulci, un peu au nord de Corneto, amoncellement conique qui mesure encore quinze mètres de hauteur sur deux cents de circonférence. On a fouillé ce tertre sans grands résultats ; le Lucumon réside encore derrière un mur si épais qu'on n'a pu le percer. Des bases de tours, des animaux, lions, sphinx en basalte, trouvés dans les tranchées, ont suggéré une restauration d'effet médiocre, vraisemblable pourtant, une coupole basse, plutôt une bosse pavée et surmontée de trois tours nues ; sur le pourtour, un parapet en lourd appareil cyclopéen, défendu par des statues d'animaux fantastiques. Le tumulus que Porsenna s'était fait construire

près de Clusium n'a pas été retrouvé, mais on sait, par Varron et Pline, qu'il était carré, bombé, en pierre de taille, large en tous sens de cent mètres, haut de douze à treize. D'après la description très confuse de Pline, on voit que diverses rangées de pyramides très aiguës, toutes coiffées d'un globe garni de sonnettes, cantonnaient les angles et les terrasses du monument. Les cinq pyramides centrales semblent avoir dépassé cinquante mètres de hauteur. La base renfermait un labyrinthe inextricable dont nul ne serait sorti sans un peloton de fil. Cette légende n'est qu'à demi fabuleuse ; le territoire de Chiusi est rempli de tumulus et de chambres sépulcrales entre lesquelles circulent d'étroits couloirs. (*Poggio Gajella, Poggio al Moro.*)

Les hypogées, qui nous intéressent davantage, sont en nombre considérable, à Chiusi encore, à Volterra, à Viterbe (Castel d'Asso), à Orvieto, à Città Castellana (Faléries), à Vulci, à Tarquinies (Corneto), à Cæré (Cervetri), etc. Sovana, Norchia, surtout Castel d'Asso, sont célèbres par leurs vallées des tombeaux. Ici, à Norchia, des frontons sculptés dans la pierre couronnent les porches des entrées ; là, à Castel d'Asso, une suite de portes trapézoïdales alignent sur la roche comme sur un mur leurs jambages inclinés sous une plate-bande qui figure assez bien la barre d'un double T majuscule. L'hypogée est tantôt un simple couloir, très fréquent à Corneto, tantôt un couloir précédé d'un vestibule à ciel ouvert, sutout à Vulci (*a cassone*), souvent une

chambre rectangulaire garnie de banquettes sur trois côtés, tantôt une grande salle carrée, parfois ronde, ou même elliptique, avec de gros pylônes réservés dans la roche, des pilastres le long des parois et, tout autour, une série de niches pour recevoir les corps (grotte *des Tarquins*, Corneto, des *Rilievi*, Chiusi) ; ou bien une suite de pièces ouvertes les unes au bout des autres (*Colle*) ou groupées autour d'un atrium central (*Tombe François* à Vulci). Le plafond simule une voûte, quelquefois une charpente. Les sarcophages sont décorés, comme on sait, de couples en terre cuite couchés ou assis sur le couvercle en forme de lit de repos. Les personnages sont richement vêtus, les hommes portant la bulle d'or, les femmes parées de pendants d'oreilles, de colliers, de guirlandes, tenant à la main l'éventail de plumes, le miroir, la grenade symbolique, ou encore un *volumen*, ou bien un vase à boire. On voit qu'ils assistent au repas funéraire. — Le grand sarcophage du Louvre vient de Cervetri, l'antique *Cæré*.

Dans les tombes à incinération, car la coutume a varié, les cendres sont contenues dans de petits édicules en pierre tendre (*Chiusi*) de diverses grandeurs, et dont les frontons, les pilastres, les corniches, les moulures reproduisent évidemment l'extérieur de la maison étrusque, depuis la cabane jusqu'au palais et au temple. Sur la face antérieure du coffre, des inscriptions nous font connaître l'origine étrusque de nombreuses familles romaines : A Volterra, les *Vlave*

(*Flavius*), les *Cracna* (*Gracchus?*), les *Ceicna* (*Cecina*); à Pérouse, *Petruni*, *Cesi*, (*Petronius*, *Cæsius*); à Chiusi, à côté de *Pursna*, *Peris*, *Therini*, les *Caule Vipina* (*Cælius Vibenna*), *Plauti* (*Plautius*), *Pumpu* (*Pompo*, *Pomponius*, *Pompeius*), *Sintinati* (*Cincinnatus*), *Titi* (*Titius*), *Tulu* (*Tullus*), *Vipi* (*Vibius*), *Cutlisna* (*Catilina*).

D'autres récipients très curieux sont des vases canopes (Louvre), avec bras manchots ou mobiles de l'effet le plus bizarre, posés sur des tabourets ronds à dossiers peints, incisés ou sculptés. Micali et M. Martha ont cité et reproduit des statues creuses, fort laides, dont les avant-bras, disparus, avaient été attachés au coude. Ces inventions puériles procèdent évidemment des mêmes superstitions, des mêmes supercheries cléricales, mais la partie de beaucoup la plus précieuse des hypogées, ce sont les parois, les bas-reliefs et les peintures, non à cause de leur mérite, mais pour les renseignements qu'ils nous fournissent sur la physionomie, les croyances et les mœurs. On y voit soit un magistrat avec ses licteurs, un juge sur son tribunal, soit un cortège nuptial, surtout des scènes funéraires, le défunt sur son lit d'agonie, auquel on ferme les yeux, l'exposition du corps, les pleureuses, le convoi, les jeux, le banquet célébré en l'honneur du mort; la séparation suprême en présence des génies infernaux au bec crochu, aux lourdes ailes, le voyage vers le monde souterrain, sur un cheval, sur un char, sur un

monstre marin, la procession des victimes destinées au service funèbre. Tels sont quelques-uns des sujets traités en bas-relief. Il faut y joindre, dès le VIe siècle peut-être, toutes les scènes de la mythologie grecque, Cycle troyen, Cycle thébain, Centaures et Lapithes, aventures d'Héraklès ; mais les épisodes sont traités dans le goût étrusque ; les Furies qui précèdent le char d'Amphiaraüs, ou qui du haut d'un rocher regardent combattre Étéocle et Polynice, ne sont point des Euménides ; ce sont les monstres infernaux qui plaisent aux Tyrsènes.

Plus variées sont encore les fresques (quelquefois plaques céramiques peintes à Cervetri) de Corneto (*del morto*, *del moribondo*, *del Tifone*, *dei Cacciatori*), de Chiusi (*dalla Scimia*), de Vulci (tombe François), etc. Ce sont des danseurs, danseuses, musiciens ; des banquets ; des jeux du cirque, bateleurs, acrobates, luttes athlétiques, courses de chevaux et de chars ; des scènes de chasse et de pêche ; et, naturellement, des préparatifs et défilés funèbres. Ici, comme on voit au Louvre, c'est un personnage à barbe noire, courte, épaisse sur les joues, qui console un vieillard, à moins qu'il ne vienne l'avertir que l'heure est venue, car dans une fresque voisine on voit ce même homme trapu, tenant un arc, précéder une femme qui conduit le dieu Turms, Hermès psychopompe; ailleurs c'est *Charn* au lourd marteau : il marche au milieu de victimaires ou de divinités qui portent des emblèmes

bizarres; deux serpents la gueule ouverte sortent de sa coiffure, d'autres brandissent des serpents. Les peintures archaïques sont pauvres de formes et de couleurs, mais certainement originales, telle une très vieille fresque d'un tombeau de Veïes qui représente des chevaux tachetés conduits par des gens vigoureux, presque nus, qui ont un air asiatique ou égyptien, on ne sait trop, mais très probablement Tyrsènes. Car, j'y insiste, les Étrusques ont existé, ils pouvaient ressembler aux populations dont ils étaient issus, mais il faut prendre garde d'en faire de simples reflets des Lydiens, des Grecs ou des Campaniens. Dans les tableaux les plus directement inspirés de la Grèce, leurs artistes gardent le caractère étrusque, ce quelque chose qui se voit plus qu'il ne se définit; ils ont soin d'inscrire en leur langue le nom des personnages, *Eita*, *Phrsipnai*, Aidès, Perséphoné ; *Achle*, *Aitas*, *Trujals*, « *Achillès*, *Ajax*, *Trojanus* ». Dans cette peinture curieuse de Vulci, le massacre des prisonniers sur la tombe de Patrocle, c'est le Charon au marteau qui préside au sacrifice et se tient derrière la victime ; c'est un génie féminin ailé, nullement grec, qui semble vouloir retenir le bras d'Achille, ou attendre l'âme du Troyen condamné. La forme *Aivas*, pour le dire en passant, révèle une assez haute antiquité, car les Ioniens du Ve siècle ne prononçaient plus le digamma, le *V*. De même ailleurs *Pultuke* pour Poludeukès, nécessairement antérieur à Pollux, qui en dérive. Or

Pollux et Castor sont au nombre des plus anciens héros grecs admis dans la mythologie latine.

Mais il est temps de clore cette revue si rapide et si incomplète des mœurs, institutions, industries et arts des Étrusques. Il y manque malheureusement l'illustration si nécessaire des figures, des objets, des scènes dépeintes. En la complétant par quelques visites aux galeries du Louvre, on aura du moins quelques notions, une connaissance sommaire de ce monde exhumé ; on pourra établir dans ce demi-chaos une chronologie approximative, — surtout quand nous y aurons ajouté les traits principaux de la religion et de la liturgie, enfin les conjectures les plus autorisées sur l'écriture, la prononciation et la langue étrusques.

(*A suivre.*) André Lefebvre.

LA QUESTION DE L'ÉVOLUTION LINGUISTIQUE

Je lisais naguère dans quelque endroit, qu'en linguistique indo-européenne tout était dit, que M. Brugmann en avait exprimé le dernier mot, et qu'après lui, il restait à peine à glaner. Cette assertion à la Labruyère avait d'ailleurs l'air des plus sérieuses ; l'entière bonne foi de son auteur ne pouvait paraître douteuse, et s'il prenait un ton dogmatique et négligeait les preuves, sa conviction n'en était que plus évidente. D'ailleurs, ne voit-on pas, sans qu'il soit besoin de mettre les points sur les *i*, que l'achèvement d'une science se juge à l'identité des conclusions auxquelles aboutissent les principes sur lesquels elle repose chez tous ceux qui en poursuivent les résultats ? Or chacun sait que l'étymologie est à ce point de vue la pierre de touche de la linguistique, et qu'il suffit de constater comment les questions qui s'y rattachent sont traitées dans la *Gazette de Kuhn* et les *Mémoires de la Société de linguistique de Paris*, par exemple, pour être en droit d'induire de l'accord des savants en pareille matière, qu'ils opèrent, en effet, sur des données positives et définitives !

Quelques ombres pourtant restent mêlées à ces

lumières, ne serait-ce que pour en mieux faire ressortir l'éclat.

La question, sinon de l'origine du langage, du moins des conditions mêmes qui ont présidé à ses premiers développements reste rayée de l'ordre du jour. Mais est-ce que M. Paul Hermann dans ses immortels *Principes* (*nescio quid majus nascitur Iliade*) n'a pas dit l'essentiel à cet égard ? Bon pour les rêveurs d'autrefois, de Platon à Renan, y compris Leibnitz, J.-J. Rousseau, Condillac et Turgot, de toucher témérairement à ces insolubles questions. La science actuelle est à la fois plus positive et plus prudente ; elle sait s'arrêter là où il le faut ; elle ne craint pas d'avouer qu'elle se reconnaît des limites, et elle s'incline humblement devant cette grande parole que la connaissance des origines en toute chose nous est interdite. Qu'on lui reproche après cela de manquer de sagesse et de respect... envers les axiomes respectables !

La nature des suffixes et le mécanisme de la dérivation sont des points qui restent aussi, ce semble, quelque peu obscurs. Tout le monde ne paraît pas absolument convaincu que les choses se sont passées à cet égard dans la langue mère comme dans le hongrois moderne, et par malheur le doute est grave, car selon qu'on tranche la question dans le sens de l'adaptation aux radicaux de mots jadis indépendants qui sont ainsi devenus suffixes, ou dans

celui d'un développement phonétique et morphologique propre aux formes mêmes où ces parties adventices ont apparu d'abord, tout le détail de la linguistique indo-européenne change absolument d'aspect et nécessite des explications différentes. Mais pourquoi ne pas apporter ici comme ailleurs un peu d'éclectisme, d'optimisme et de docilité aux *verba magistri?* Pourquoi ne pas s'en tenir à la doctrine traditionnelle qui nous vient des brahmanes et dont la justesse a le hongrois pour caution? En tous cas, ce serait bien du tracas de moins. La docte Allemagne à la suite de l'Inde a commencé par là. Il faut s'y tenir avec elle. Parfois trop savoir nuit. Nous serons bien avancés quand nous aurons reconnu la nécessité de tout changer! La vérité a ses droits, mais la tradition a les siens, et avec l'abandon de ceux-ci que deviendraient l'autorité du maître et la confiance du disciple? C'est à quoi surtout il faut songer. Oui! répétons-le, tout a été dit, ou du moins affirmons bien que tout l'a été et que, hors de là, il n'y a pas de salut pour notre enseignement.

Peut-être faut-il pourtant constater encore, et au risque d'avoir l'air de s'occuper de vétilles, qu'il serait à désirer qu'on s'entendît mieux qu'on ne le fait sur la question de la langue mère. Dans l'état actuel des choses, c'est un instrument à toute fin. Y a-t-il lieu d'affirmer la théorie sacro-sainte des nasales sonnantes? L'induction suffit pour les restituer sans hésitation à

la vénérable ancêtre de nos langues. Use-t-on de ce même procédé d'induction pour essayer de montrer comment les prétendues racines ont pris naissance ? Halte-là, téméraire ! Oubliez-vous, par hasard, qu'on ne peut rien savoir de la langue mère, puisqu'elle nous reporte à une époque sur laquelle nous n'avons « aucune documentation comparative ? » Il est fâcheux qu'on puisse en dire autant du fameux πόδα = *ποδν. Ici aussi la documentation laisse à désirer. Ne désespérons pas pourtant que, grâce aux rayons *x* et aux découvertes photographiques nouvelles, on ne parvienne ä évoquer l'image du son mystérieux qui se dissimule si obstinément jusqu'ici derrière ses substituts.

Un dernier scrupule, bien léger il est vrai ; il ne s'agit que d'une question de méthode. Si les lois phonétiques sont d'origine individuelle, et l'on en convient, il est de toute évidence que les langues doivent se composer de formes ayant toutes *un seul* individu pour auteur (l'invention en pareille matière n'ayant eu lieu évidemment qu'une fois) et par conséquent reflétant des lois phonétiques individuelles ou particulières. Tout ceci est admis par tous.

Ce qui paraît moins susceptible de l'être, et ce qui l'est pourtant, nous dit-on, c'est qu'il n'en faut pas moins « sainement » appliquer « le principe de la constance des lois phonétiques » au sein d'une même langue, c'est-à-dire le contraire même, à ce qu'il semble, des

conséquences logiques de ce qui précède. Mais ne nous tranquillise-t-on pas en nous disant qu'il y va d'une simple règle de méthode ? Nous serions, il faut le reconnaître, singulièrement difficiles de ne pas nous contenter de cette bonne raison. A qui fera-t-on croire, en effet, qu'une règle de méthode entraîne conséquence, qu'elle a besoin de s'appuyer sur des faits constants et des principes incontestés, qu'elle n'en est que la mise en pratique et l'extension aux cas particuliers, etc., etc.? Vieille logique ! Arguties! Petit côté de la question ! Envisageons plus largement les choses et mettons-les à leur place : en saine linguistique le système est tout, la méthode rien ou fort peu de chose. En deux mots et pour conclure, celle-ci est la servante de celui-là ; aux raisonneurs à outrance de se le tenir pour dit !

On voit que, sauf d'insignifiantes lacunes, les théories de la nouvelle grammaire ont tout réglé et tout prévu, et que moyennant d'insignifiantes concessions, tous les linguistes de bonne volonté peuvent s'y rallier en sûreté de conscience.

J'y mettrais pourtant une condition avant de le faire moi-même. Je ne vois pas en effet que les inventeurs du système aient jamais discuté un principe qui est l'inverse même du leur et qui consiste à admettre que L'ÉVOLUTION PHONÉTIQUE A PU JADIS MULTIPLIER INDÉFINIMENT LES FORMES DU LANGAGE. Ceci, je le répète, est diamétralement opposé, on le voit d'un coup d'œil, à la

théorie de la constance des lois phonétiques. Or, cette théorie n'est peut-être pas d'une telle évidence qu'elle s'impose à l'esprit sans même qu'il soit besoin de la débarrasser d'abord des objections qu'elle soulève et tout particulièrement de celle que comporte l'hypothèse dont il vient d'être question.

Les promoteurs de la nouvelle grammaire sont trop pénétrés sans doute de l'excellence de leur doctrine pour redouter un débat de ce genre. Faudrait-il donc interpréter leur silence comme une marque de dédain? Considèrent-ils l'hypothèse indiquée comme tellement dénuée de valeur logique qu'il ne vaille pas la peine qu'on s'y arrête? A la rigueur, cela se comprendrait d'une école sur laquelle, comme nous l'avons vu, les raisons *rationnelles* ont tant d'empire. Que ses chefs y réfléchissent pourtant : la linguistique ici n'est pas seule en cause, et il ne s'agit pas uniquement d'une vue personnelle que « les princes de la science » seraient toujours autorisés à traiter du haut de leur grandeur. Le principe de l'évolution, dont il conviendrait de voir s'il est applicable au langage, a pris pied et fait ses preuves dans d'autres domaines, on sait avec quel éclat et succès ; ce n'est, en tous cas, ni un inconnu, ni un déclassé ; il a conquis sa place au soleil, et on ne la lui ôtera pas en feignant de l'ignorer ou de le mépriser. Il n'est pas impossible même qu'il ne prenne de cette attitude de la grammaire jeune ou vieille à son endroit une prompte et cruelle revanche,

non sans analogie avec la victoire que l'astronomie et la chimie ont remportée au XVIIe siècle sur les astrologues et les alchimistes.

La nouvelle grammaire est libre d'ailleurs d'en agir avec les nouvelles théories transformistes comme auraient pu le faire Tycho-Brahé ou Cardan à l'égard des idées de Copernic : la vérité trouvera sa voie envers et malgré elle. Mais ce qu'on comprendrait moins, c'est que les compagnies savantes telles que la Société de Linguistique de Paris, et surtout l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, ne se préoccupassent pas de la solution de problèmes scientifiques si importants et qui touchent de si près à des sujets qui sont éminemment de leur ressort ; et, pour bien préciser les choses, qu'elles ne missent pas prochainement au concours pour les prix dont elles disposent la question précitée et dont je rappelle les termes :

L'évolution phonétique (ou les modifications naturelles que les sons vocaux sont susceptibles de subir) a-t-elle pu concourir à développer les formes du langage, surtout avant que celles-ci ne fussent fixées solidement par la tradition ?

Paul Regnaud.

Étymologie du latin « Spes ».

Spēs est pour * *spēx*, comme *vulpēs*, etc., est pour * *vulpēx*, etc., cf. ἀλώπηξ, et comme le montre d'ailleurs le dérivé *spēc-*

u-la (cf. aussi *spec-ulor*). * *Spēx*, devenu *spēs*, n'est que l'emploi comme substantif, au sens d'*attente d'une chose qu'on a en vue*, du nom d'agent *spex* « qui voit, qui observe », dans *haru-spex*, etc.

Il semble que l'évidence même de cette étymologie ait fait passer à côté jusqu'ici.

P. R.

LA SCIENCE DU LANGAGE ET LA MÉTHODE

Je me proposais de publier dans le présent numéro une notice biographique et bibliographique, aussi complète que possible, sur Abel Hovelacque ; mais le travail est beaucoup plus long et difficile que je le supposais, et je me vois forcé d'en ajourner la publication. Mais, en mettant en ordre et en me remémorant les œuvres de mon vaillant ami, j'ai retrouvé la traduction anglaise de sa *Linguistique*, et l'examen de ce volume m'a inspiré un certain nombre de réflexions qui auront d'autant plus leur place ici qu'elles compléteront l'article de M. Paul Regnaud qu'on vient de lire. C'est toujours d'une question de méthode qu'il s'agit.

Pas plus que M. Regnaud, Hovelacque n'admettait les théories néo-grammairiennes fondées sur une hypothèse fort aventureuse, l'action constante des lois phonétiques. Il nous paraît que cette hypothèse, née d'un sentiment apparent de réaction contre les doctrines classiques, conçue par conséquent à une époque relativement récente, soutenue par des savants trop préoccupés des phénomènes contemporains, est absolument contraire à la réalité des faits. Évidem-

ment les lois générales du phonétisme sont inflexibles dans chaque langue, mais il faut faire cette réserve que les sons eux-mêmes qui font l'objet de ces lois ne sont pas immuables et évoluent normalement dans le cours des âges. Les langues modernes représentent une période, différente suivant les idiomes considérés, du développement du langage : elles ont une morphologie plus complexe et une phonétique plus riche qu'aux périodes précédentes. Et il ne saurait manquer d'en être ainsi, puisque les langues sont des phénomènes naturels, produits variables des organes humains et comme eux vivants, c'est-à-dire susceptibles d'être altérés, modifiés, tronqués, anéantis, au bout d'un temps plus ou moins long. Le langage est un fait concret et naturel et non une entité abstraite et mathématique. Plus on remonte vers le commencement d'un langage, plus on le voit se simplifier et se réduire quant aux formes grammaticales, quant au matériel sonore qui est à sa base. Conclure, comme l'école non transformiste, que l'indo-européen primitif avait un corps complet de voyelles et de consonnes qu'on retrouve plus ou moins intact dans les dérivés postérieurs, — c'est aller contre l'évidence et contre l'histoire. C'est par des erreurs de ce genre qu'on prétend trouver par exemple dans le grec moderne la véritable prononciation du grec ancien.

La *Linguistique* d'Hovelacque est essentiellement transformiste et évolutionniste. Aussi, pour bien

comprendre ce livre et, à plus forte raison, pour le traduire dans une langue étrangère, était-il indispensable de s'adresser à une personne qui fût dans le même courant d'idées que l'auteur et comprît sa méthode. L'éditeur anglais en a jugé autrement, et, sans se préoccuper de cette condition première, il a fait faire cette traduction par un linguiste amateur, métaphysicien, spiritualiste, monogéniste et adversaire *à priori* de la doctrine naturelle. Aussi ce traducteur commence-t-il, dans sa préface, par déclarer que beaucoup de propositions du livre qu'il traduit ne seront pas acceptées par la grande masse des lecteurs. Aussi encore a-t-il ajouté à l'ouvrage des notes, des phrases, des observations, dont je voudrais relever ici les principales.

Disons tout d'abord que le volume est intitulé : « *The science of language* (linguistics, philology, etymology), by Abel Hovelacque ; translated by A. H. Keane, B. A. » ; qu'il a paru à Londres, en 1877, chez Chapman et Hall ; qu'il forme un in-8° de xv-340 p. ; qu'on y a ajouté une grande carte linguistique et une table générale alphabétique des idiomes dont il est question dans le livre ; enfin, que la traduction a été faite sur la première édition française de 1876, mais que les épreuves de la seconde ont été communiquées au traducteur. Il importe de faire remarquer aussi qu'Hovelacque n'a vu cette traduction que lorsqu'elle était déjà définitivement terminée et imprimée.

La note qui l'avait le plus choqué, c'est celle de la p. 304-305. Là où Hovelacque déclare qu'en présence de l'irréductibilité de divers groupes linguistiques, il est manifeste que ces groupes ont des origines différentes, et que par conséquent le précurseur de l'homme a dû acquérir la faculté du langage indépendamment dans différentes localités et donner ainsi naissance à des races linguistiques différentes; — M. Keane s'empresse de faire observer que « ce sont là des conclusions *very sweeping* sur des prémisses insuffisamment établies », que l'affirmation d'Hovelacque « dépasse le domaine légitime de la science », et qu'il « fait de la métaphysique pure ». Pour mettre le comble à ces réserves, il affirme gravement qu'une parenté entre les langues aryennes et les langues sémitiques n'est pas impossible, et il cite à l'appui de son dire une « Gemeinschaftliche Grammatik der Arischen und der Semitischen Sprachen », par André Raabe, qui a paru à Leipzig en 1874. L'auteur de ce livre étonnant y donne, paraît-il, entre autres arguments, ce tableau :

PARFAIT NON REDOUBLÉ VÉDIQUE	HÉBREU	ÉTHIOPIEN
s. 1. apâtha	âbad'thî	abaděku
2. apathitha	m. âbad'thâ	m. abaděka
	f. âbad'th	f. abaděkî

PARFAIT NON REDOUBLÉ VÉDIQUE	HÉBREU	ÉTHIOPIEN
3. apatha	m. âbad	m. abeda
	f. âbadâh	f. abedath
p. 1. apathimâ	âbadanî	abadena
2. apathâ	m. ăbadthés	m. abadĕkĕmmu
	f. ăbadthén	f. abadĕkĕnu
3. apathuh	âbadû	m. abĕdu.
		f. abĕda

Cette note donne la mesure de l'état d'esprit du traducteur et de sa compétence linguistique. A la page suivante, M. Keane a intercalé dans le texte même, entre crochets, une réfutation du polygénisme ; sa démonstration est la suivante : il n'y a point entre les formes du langage les plus éloignées l'une de l'autre une différence aussi forte qu'entre l'homme, par exemple, et un mollusque ; donc, si l'homme procède du mollusque, pourquoi le chinois ne serait-il pas devenu de l'hébreu ou du sanskrit? Je ne m'attarderai pas à réfuter une aussi absurde argumentation. Enfin, à la p. 204, M. Keane fait des réserves sur cette affirmation d'Hovelacque qu'il ne peut pas y avoir de langues véritablement mixtes.

A la p. 129, comme à la p. 147 et ailleurs, on trouve d'autres réserves maladroites. Le polysynthétisme et l'agglutination ne sont point des phénomènes com-

parables; et il n'y a pas seulement entre eux une différence de degré, mais bien une différence fonctionnelle et organique.

Tels sont les passages caractéristiques des opinions du traducteur. Il y aurait encore d'autres annotations à relever ; j'en prends quelques-unes au hasard.

P. 188, M. Keane est beaucoup trop affirmatif en ce qui concerne les expressions « Indo-Germanique, Indo-Européen, Aryen ». Le mot *Indo-Européen* est certainement meilleur que les autres, mais le mot *Indo-Celtique* serait préférable de même que le mot Syro-Arabe remplacerait avantageusement « Sémitique ».

P. 147, le traducteur affirme que l'*hindì*, sans cesser d'être aryen, a introduit dans son verbe l'expression du genre. Il y a là une erreur capitale : *jalûngâ*, *jalûngî*, etc., sont proprement des formes participiales, dérivées de formes personnelles par un participe passé du verbe *aller : mâin bôlûngâ* ne signifie pas « je parlerai », mais « moi devant parler ». D'autre part, il n'est pas exact que dans la phrase *us ne larkiyân mârîn*, le verbe s'accorde avec le complément. Cette phrase qui correspond à « il a battu les filles » signifie en réalité « les filles (ont été) battues par lui » ; l'hindoustani tourne par le passif le prétérit actif et le complément devient nécessairement le sujet. Aussi est-il excessif de voir là une analogie avec la différentiation sexuelle des deuxièmes et troisièmes personnes sémitiques.

P. 77, Hovelacque avait parfaitement raison d'employer *tamoul* et *tamil* comme variantes du même mot. Contrairement à l'observation de M. Keane, la forme originale est prononcée *tamul*, quoique écrite *tamil*, *tamir*, *tamij*, etc. (avec la fameuse cérébrale dont la nature n'est pas encore exactement déterminée). *Tamoul* est donc la transcription la plus correcte.

P. 82, les cinq cérébrales tamoules sont *t*, *d*, *n*, *l*, et *r* (ou *j* français).

P. 83, dans *avan*, *ivan*, *evan*, *adu*, etc., il n'y a point de préfixation. Les terminaisons ou suffixes nominaux *un*, *du*, etc., sont normalement ajoutées aux radicaux *a*, *i*, *u*, qui indiquent la position éloignée, prochaine ou intermédiaire, moyenne, neutre pour ainsi dire.

J'arrête ici mes observations ; elles suffisent à justifier ce que j'ai dit au début de cet article, que la traduction du livre d'Hovelacque avait été confiée à une personne qui était fort peu linguiste, et, chose plus grave encore peut-être, qui avait en philosophie et en science générale des idées tout à fait opposées à celles de son modèle. Dans ces conditions, son œuvre ne pouvait être que mauvaise.

C'est, du reste, une des mésaventures auxquelles la linguistique est le plus sujette que d'être considérée par les gens du monde comme une branche des connaissances humaines à la portée de toutes les intelli-

gences. On ne veut pas distinguer la linguistique de la philologie ; on ne comprend pas que celle-ci est purement historique, tandis que l'autre est essentiellement une science d'observation, une science naturelle ; on croit que pour être linguiste il suffit de parler et d'écrire plus ou moins correctement deux ou trois langues, tandis que beaucoup de linguistes en seraient complètement incapables.

J'ai précisément en ce moment sous les yeux un article publié dans le *Gentleman's Magazine*, numéro d'avril 1896, aux p. 356-366, sous ce titre : « *The Basques : their country and their origin*, dont l'auteur est M. T.-L. Phipson, ph. d. ».

M. Phipson est certainement un homme fort instruit et fort expérimenté ; et cependant il prétend résoudre la question basque avec une fantaisie si naïve qu'elle désarme le critique le plus sévère. Il a remarqué qu'aucun écrivain ne parle des Basques d'une façon certaine avant le dixième ou le onzième siècle ; qu'aucun spécimen de la langue basque ne date de plus de six à sept cents ans ; que les Basques n'ont aucun souvenir, aucun reste d'un autre culte que le christianisme ; que les anthropologistes ont trouvé chez les Basques deux types distincts, l'un Européen, l'autre Africain ; enfin, en analysant un proverbe, une chanson prise au hasard, il n'y trouve que des mots empruntés plus ou moins exactement, les uns à des patois espagnols et les autres aux dialectes maures

ou arabes de l'Espagne. Donc, dit-il, les Basques sont une race hybride formée de Maures et d'Hispaniens. Bien entendu, cette conclusion ne va pas sans quelques étymologies extravagantes ; ainsi M. Phipson rapproche hardiment *makhila* de l'anglais « my killer » ; *gorri* « rouge », de l'anglais « gory (sanglant) » ; *boina* de « bonnet », et *du* « il l'a » de « does, to do ». Je relève en passant quelques coquilles : *escuara* pour *escola* (école) ; *Pugro* pour *Puyoo*, etc. ; d'autre part, M. Van Eys n'est point Belge mais Hollandais, le *Verbe basque* du prince L.-L. Bonaparte n'est point un petit livre, etc. Enfin, je ne crois pas que jamais la romance si connue : *Quand on est Basque et bon chrétien* ait été chantée par un jeune paysan basque sur les routes de son pays.

Pour conclure, je rappellerai cette phrase allemande que Chavée aimait à citer et qui résume toute la méthode convenable à la science du langage : *Das werden zu verstehen, sollen wir das gewordene erkennen.*

Julien Vinson.

BIBLIOGRAPHIE

Inscriptions basques. Heuskarazko scributoac. *Madrid*, impr. de Fortanet, 29 février 1896. In-8° de 85 p. (Extrait du *Boletin de la real Academia de la Historia.*)

L'idée de cette publication est excellente, mais M. E.-S. Dodgson y a malheureusement apporté l'originalité de son esprit et le manque absolu de méthode qui caractérise tous ses travaux. Ainsi, il écrit, sans doute sous prétexte d'exactitude, les noms des villages basques d'une façon absolument inusitée : *Getaria* (de France) au lieu de *Guèthary*, *Ainhoua* au lieu de *Ainhoa* ou *Ainhoue*, *Ezpeleta* au lieu de *Espelette*, etc. ; c'est comme le nom du traducteur du Nouveau Testament de 1571, que M. Dodgson s'obstina à appeler *Leiçarraga* et qui signait lui-même, en français, *J. de Liçarrague.* D'autre part, quelle utilité y avait-il à donner dans ce travail des étymologies plus ou moins fantaisistes de noms de villages ? Enfin, ce recueil est formé vraiment trop à l'aventure : il y a quelques inscriptions en d'autres langues qu'en basque, et alors pourquoi n'avoir pas donné, entre autres, celle si connue d'Ainhoa[1] ? L'épitaphe du prince Bonaparte à Londres,

1. CESTE · MAISON · APELÉE · GORRITIA · A · ESTÉ
RACHEPTÉE · PAR · MARIE · D · GORRITI · MÈRE · D ·
FEV · IEAN
DOLHAGARAY · DES · SOMMES · PAR · LVY · ENVOYÉS
DES
INDES · LAQVELE · MAISON · NE · SE · POVRRA ·
VANDRE
NY · ENGAIGER · FAIT · EN · L'AN · 1662

qui est écrite en anglais, n'avait rien à faire ici et peu nous importe que le prince ait reçu une pension de la reine d'Angleterre. Ni la Sardaigne, ni le val d'Aran, ni Erro n'avaient à être cités. En revanche, M. Dodgson a imprimé des choses qui n'ont aucun intérêt épigraphique, par exemple la dédicace de remerciement gravée sur une théière offerte par un élève à son maître.

L'inscription du moulin d'Azkonegui, à Mauléon, est exactement comme suit :

HOVRICGAVE · BI
HIRIC · ELLIROEHO ·
HOVR · DENIAN · IRIN ·
HOBERIC · EZIN · ICATEN
AHALI · MVNDIAN

Et à ce propos, je remarque que M. Dodgson n'a pas donné le très remarquable *titulus* du moulin d'Ascain :

NOLA · NEVRTCENBAITVÇU
HALA · NEVRTHVCOÇAREÇV
Mat. 7

« Comme vous mesurez, ainsi vous serez mesuré, vous. *Matth.*, 7[1] ».

M. Dodgson a également omis, pour employer une expression qui lui est familière, les deux inscriptions de Saint-Pée, intéressantes par le mot *Baldarnapez* qui y est employé dans le sens de « maire, chef de la municipalité » :

1. *Matth.*, VII, 2 : « De telle mesure que vous mesurerez, on vous mesurera d'autre part » ; Liçarrague traduit : *cer neurriz neurthuren baituçue, aldiz neurthuren caiçue.*

HAVDA · PRESA · EGINA · MAR
TINDE · HIRIART · HELBARRV
N · CAMIET · BALDERNAA
PEZ · CEN · VRTHEAN · 1703

« Ceci est la prise (d'eau) faite en l'an 1703 où était Maire » Martin de Hiriart (de la maison) Camiet (de) Helbarron. »

SEMPEREC · EGVINA · VICTOR
D'UHALDE · BALDARNAPEZ
CENEAN · 1738

« Fait par S. Pée, quand Victor Duhalde était Maire, en 1738. »

M. Dodgson n'a pas cité le très consciencieux travail que notre savant ami M. W. Webster a donné en 1892 au *Bulletin de la Société des Sciences et Arts de Bayonne* (p. 217 à 236). Il aurait eu bien des emprunts à y faire.

En terminant, je ne puis m'empêcher de trouver pédantesque l'emploi de *scributo* dans le sens de « inscription ». Liçarrague s'en sert pour traduire le ἐπιγραφή ou le τίτλον de l'Évangile (*Marc*, xv, 26; *Luc*, xxiii, 38; *Jean*, xix, 19) qui est proprement *écriteau* (*escriteau* des vieilles versions françaises) dont *scributo* n'est qu'une adaptation faite par Liçarrague lui-même. *Scributo* n'a par conséquent rien de basque.

Julien Vinson.

VARIA

I

Cuisine Indienne.

Dans le numéro d'avril 1895 (t. XXVIII, p. 180-183), j'ai donné quelques recettes et quelques indications relatives au *cary*. Il me tombe aujourd'hui sous la main un livre, relativement moderne, publié dans l'Inde même, et auquel il me paraît intéressant de faire à cet égard quelques emprunts.

Le volume est un petit in-octavo de (v) et 106 p. doubles (c'est-à-dire v-212 p.), anglais-tamoul en regard, publié par MM. Higginbotham and C°, à Madras, et dont le titre est : *What to tell the cook*. C'est la 5e édition, datée de 1888.

Voici ce que j'y trouve, p. 34-35, sur le *cary* (*curries*, naturellement) :

« Tous les natifs savent comment les faire ; ceux de poulet et de crevettes sont peut-être ceux qu'on préfère. Dans le haut pays, les crevettes sèches qui sont vendues à tant la serre (mesure) dans les bazars, peuvent faire un excellent cary, si on les lave bien et si on les fait bouillir à moitié dans l'eau pour les attendrir.

« *Pâte de cary de Madras.*

1 livre coriandre.
1/4 livre safran.
1/4 livre petits piments rouges.
1/4 livre poivre noir.

1/4 livre graine de moutarde.
2 onces gingembre sec.
2 onces ail.
2 onces fenu grec.
1/2 livre sel.
1/2 livre sucre.
2 onces cumin.
1/2 livre *kadalei* (espèce de pois chiche).

« Faites frire ces pois et enlevez les gousses, puis pulvérisez avec tout le reste et mêlez avec :

1/2 pinte d'huile à salade.
1/2 pinte de vinaigre.

« *Poudre à cary.*

2 livres 2 onces de coriandre.
1/2 livre petits piments rouges secs.
14 onces poivre noir.
14 onces safran.
7 onces cumin.
7 onces graines de moutarde.
8 onces cardamone.
1 once feuilles de margosier noir (*Bergera Kœnigii*).

« Séchez, pulvérisez et pesez avant de mêler.

« *Autre poudre à cary.*

1 livre coriandre.
3/4 livre cumin.
6 onces safran.
10 onces petits piments rouges.
2 onces 1/2 poivre noir.
5 onces fenu grec.
4 onces graines de moutarde.
1 poignée feuilles de margosier. »

J'ai trouvé dans le même volume, au chapitre des soupes (p. 9-10), la recette suivante pour le *Mulgutani* dont j'ai parlé aux p. 283-284 du tome XXV de cette *Revue* (l'auteur anglais écrit *mulligatawny !*) :

« Prenez :

1 poule coupée en morceaux.
4 oignons coupés en morceaux.
6 clous de girofle.
2 grandes cuillerées de beurre.

« Quand le beurre est fondu et que la viande et les oignons ont bruni, ajoutez *trois* grandes cuillerées de poudre à cary (ou *deux* de la pâte à *mulgutani* de Bruce [1]) et une petite cuillerée de sel. Faites étuver jusqu'à ce qu'une odeur pénétrante sorte de la casserole, ajoutez trois pintes de bouillon, et laissez mijoter pendant vingt minutes. Laissez épaissir avant de servir, et ajoutez un peu de jus de citron et quelques feuilles de margosier.

« N. B. — La chair du chevreuil et de tout autre gibier de venaison fait un excellent *mulgutani* ; une certaine quantité de cosses de pois bouillies dans la soupe, puis enlevées à la passoire, l'améliore beaucoup en l'adoucissant et en lui donnant de la saveur. »

J. V.

II

Pierre Lesca, poète Bayonnais.

Aux p. 270-285 du tome XXV, j'ai raconté sous le titre « un accident, une chanson et un procès à Bayonne au milieu du

1. La formule de cette pâte n'est pas donnée dans le livre.

XVIIIe siècle », l'aventure d'un tonnelier, Pierre Lesca, dont la verve satyrique avait offensé une jeune bouchère; une chute malheureuse avait livré à la curiosité publique les appas secrets de cette susceptible personne, et Lesca avait chanté ses malheurs. J'exprimais le regret de ne pas savoir ce qu'était devenu le poète. Grâce à notre savant collaborateur M. Édouard Ducéré, à qui n'échappe rien de ce qui touche à l'histoire de Bayonne, nous sommes absolument fixés aujourd'hui.

Au tome V, p. 168-178, de sa très intéressante *Histoire des rues de Bayonne*, notre ami signale un article publié en 1852 dans le *Courrier de Bayonne* et relatif à Pierre Lesca. Né à Bayonne en 1729, issu d'une vieille famille du pays basque (il signait Lesca de Hitze), il devint tonnelier et marchand de vins. La chanson sur *La Bouchère culbutée* lui valut, nous le savons, une forte amende qu'il devait payer, suivant les formules du temps, en « liards anciens ou nouveaux » ; il paraît qu'il employa les délais légaux à recueillir tous les vieux liards, rognés, amincis, effacés qu'il put trouver dans le pays et qu'il s'en servit pour payer son amende, à la grande joie des loustics.

Lesca fit d'autres pièces de vers qui eurent un succès plus honorable et qui offraient d'ailleurs cet intérêt d'être composées en patois. En 17.., son *Ode sur la naissance du Dauphin* reçut du corps de Ville une récompense qui nous paraît assez singulière aujourd'hui, un magnifique pâté aux armes de Bayonne qui lui fut apporté en grande pompe dans son *chai*. Il demeurait alors au n° 6 actuel (précédemment 10) de la rue des Tonneliers.

Lesca a laissé un fils, tonnelier comme lui, qui a eu quatre enfants : les deux aînés sont partis pour l'Amérique, le troisième était, en 1852, prêtre dans le diocèse de Meaux et le dernier était, à la même époque, conseiller dans une de nos Cours d'appel.

Pierre Lesca a collaboré au recueil des *Fables Causides*, publié en 1776 par Paul Fauvet-Duhart et que j'ai appelé le chef-d'œuvre de la typographie bayonnaise. Mais son œuvre capitale est proba-

blement la célèbre *Chanson des Tilloliers* qui est véritablement l'air national de Bayonne.

Lesca mourut en 1807 ; son enterrement fut une cérémonie solennelle, et sa mort prit, paraît-il, les proportions d'un deuil public.

J. V.

Le Propriétaire-Gérant,

J. Maisonneuve.

CHALON-SUR-SAÔNE, IMPRIMERIE DE L. MARCEAU

LES ÉTRUSQUES

(Leçons professées à l'*École d'Anthropologie*)

III

RELIGION ET LANGUE DES ÉTRUSQUES

Tel qu'ont pu nous le faire connaître les écrivains latins, le panthéon étrusque nous apparaît comme un vaste et grandiose édifice dont le sommet se perd au delà des nuages, dont les pieds s'enracinent au plus profond des enfers, et dont les abords sont occupés par tous les accessoires liturgiques et théologiques, pompes sacrées, processions, clergés, corps enseignants, riche et savante littérature. D'étage en étage s'échelonnent les hiérarchies divines, dieux des régions inconnues, dieux du ciel visible, de l'atmosphère orageuse, dieux et génies terrestres, divinités de la mort. De loin, tout se tient dans cet ensemble. Quand on s'approche, tout vacille et se désagrège. Les disparates se font jour. Telle partie est orientale et semble apportée de la Chaldée ou de la Perse; telle autre est hellénique; d'autres, sabines, ombriennes, latines. Il y en a d'étrusques, assurément, et la physionomie générale

n'est ni asiatique, ni grecque, ni même italiote. Mais dans l'amalgame on entrevoit de grandes diversités de provenances et d'âges. L'assemblage de ces pièces et morceaux a été l'œuvre du temps; la construction ne s'est achevée que dans la période gréco-romaine, alors que, de tous les points du monde connu, surtout de l'Orient, affluaient à Rome les systèmes, les doctrines, les théurgies déjà mêlées et confondues. Ce n'est pas à dire que beaucoup de ces conceptions, à l'état fruste et fragmentaire, n'existaient pas dans l'esprit des Tyrsènes. Mais lesquelles, et dans quelle mesure? On le saura peut-être quand la connaissance de la langue nous aura livré le secret de ce peuple mystérieux. Un seul exemple nous montrera de quelles incertitudes sont entourées les croyances originelles des Étrusques : on pense généralement, et rien n'est plus vraisemblable qu'ils ont connu les dieux de Samothrace, de Thasos, de Lemnos, les Cabires. Eh bien, les monuments figurés qui se rapportent au culte cabirique sont des miroirs en métal gravés et sculptés de l'époque dite campanienne, postérieurs au IVe siècle avant notre ère, — 600 ans après l'arrivée des Tyrsènes en Italie. Il ne faut pas non plus oublier que l'écriture et les arts du dessin étaient ignorés des Étrusques primitifs, et que leurs plus anciennes manifestations esthétiques (VIIIe et VIIe siècle) portent la marque d'influences étrangères, qui avaient pu modifier déjà leurs sentiments et leurs idées. Enfin la plupart des documents

à consulter, bas-reliefs, peintures, viennent des tombeaux; ils avaient une destination spéciale, funéraire. Et, quels qu'en soit le nombre et la variété, ils ne peuvent nous renseigner complètement sur les dieux de l'air et de la vie.

Ayant admis l'étroite parenté des Pélasges et des Étrusques, nous pouvons appliquer à ceux-ci les rares indications fournies sur les premiers par les historiens grecs. Au dire des anciens, les dieux des Pélasges n'avaient pas de nom, du moins avant l'arrivée, soit des Phéniciens, soit des Hellènes. Il est donc naturel de retrouver chez les Étrusques une classe de dieux sans nom, *dii involuti*, dieux voilés, que leur mythologie, lorsqu'elle ne sut plus qu'en faire, plaça au-dessus de tous les autres, régulateurs suprêmes, impassibles, des destinées. Le rôle qui leur est attribué décèle, ce semble, leur primitive nature : c'étaient les chances favorables ou contraires, les mille hasards qui étonnent le sauvage et l'enfant et dont ils cherchent la cause dans certaines coïncidences réelles ou imaginaires, le bruit du vent dans les arbres, les rumeurs de la source ou du fleuve, le vol et le cri des oiseaux, la lueur de l'éclair ou le fracas de la foudre, tous phénomènes auxquels l'anthropisme prête des volontés et l'animisme des âmes, des formes vagues et fuyantes. C'est à cet antique régime mental que se réfèrent les présages, les augures, l'interprétation des signes, enfin les oracles, et toutes ces pratiques divinatoires

qui formaient, au dire des anciens, le trait le plus saillant de la religion étrusque ; non pas que ces superstitions aient été ou soient encore étrangères à aucun peuple ; mais les Tyrsènes en étaient certainement imbus au plus haut degré.

Les *dieux voilés* et les rites auguraux ne pouvaient longtemps satisfaire l'imagination. L'adoration des nombreux objets qui annonçaient les événements heureux ou redoutables, suffisait elle-même à créer des dieux visibles, qu'il était plus aisé de fléchir en les appelant par leur nom. Il est donc peu probable que les Pélasges, autant dire les Tursènes, n'eussent pas déjà nommé les dieux qu'ils invoquaient dans les bois, au bord des sources et sur le haut des montagnes, ou du moins retenu quelques-uns des noms apportés par les Orientaux, ou par les conquérants thraces et achéens. De toute façon, les Tursènes, ayant vécu, avant leur exode, de longs siècles parmi des peuples pourvus de mythologies abondantes, devaient posséder, au Xe siècle, des dieux soit nationaux, soit empruntés. Partis de Dodone, comme le rapporte Denys d'Halicarnasse, ils ne pouvaient ignorer le Zeus dodonéen. Venus de Lydie et des îles, si l'on en croit Hérodote, ils connaissaient au moins quelques-unes des divinités de l'Asie Mineure, une Artémis, une Aphroditè quelconques. Et cependant, parmi les dieux les plus authentiques des Étrusques, on n'en trouve guère qui rappellent directement ces noms. Mais on en rencontre

les équivalents, et l'avenir nous réserve sans doute bien des découvertes. Il faut, pour le moment, nous contenter de ceux que les Étrusques ont, d'eux-mêmes, à raison ou à tort, assimilés à des dieux ombro-latins : Tinia, Thalna, Cupra, Thana, Turan, Fufluns, Sethlans, Turms, Usil, Thesan (aurore), Aisar, Eiser.

Tinia, c'est le dieu de l'air, du ciel et de la foudre, un Jupiter. Son nom a été lu sur une pierre conique d'Orvieto, qui, évidemment, le représentait, dans les temps où des adorateurs ne savaient le figurer sous des traits humains. Mommsen a rapproché *Tinia* ou *Tina* de formes indo-européennes, comme le sanscrit *Dina*, jour, le grec *Zèn*, *Zènos* (d'où *Zènôn*, etc.), le latin *Dianus* (Janus), le rattachant ainsi à Zeus et à Dyaus. On ne serait pas étonné de la présence d'un T initial ; les lettres douces manquent à l'alphabet étrusque : *Diana* est transcrit *Thana ; Odusseus*, *Uthuze ; Poludeukès*, *Pultuke*. Le malheur est que pour assimiler *Turan*, par exemple, à *Urania* et *Turms* à Hermès, on est obligé d'expliquer autrement l'addition tout à fait injustifiée du T. Autant vaudrait, sinon mieux, traduire *Turan* par *turannè*, la maîtresse, la dame. Le plus prudent est de constater le nom et l'office de ces divinités qu'on peut regarder comme essentiellement étrusques.

Nous venons de nommer Turms, — qui est bien, quant à la fonction, plus tard quant aux attributs figurés, un Hermès conducteur des âmes, un Mercure ;

et *Turan*, qui a pris les caractères d'une Vénus Uranie, mais qui a gardé un rôle énigmatique dans les scènes qui décorent certains miroirs : elle assiste ou elle préside au meurtre sacré du jeune cabire égorgé par ses frères. Je ne sais s'il ne faut pas lui rapporter l'image mitrée et ailée d'une déesse qui rappelle assez l'Anahid des Perses et des Arméniens.

Avant *Turms* et *Turan*, nous aurions dû signaler *Cupra*, qui a donné son nom à l'une des villes les plus anciennes du littoral occupé par les Étrusques dans le Picénum. Il est bien difficile d'écarter ici le souvenir de Cypre, de *Kupris*. Cependant ce n'est pas à Vénus, c'est à la Junon italiote que cette Cupra fut identifiée ; mais cela importerait peu ; Junon, par certains attributs est si voisine de Vénus. Une autre remarque, c'est la ressemblance de Kupra avec le cuivre, *cuprum ;* était-ce primitivement la déesse du bronze ?

Thalna, comme Cupra, est assimilée à Junon. Son nom ne prête, jusqu'à présent, à aucune conjecture, même aventurée. De même Sethlans, un Vulcain, grossièrement figuré, un marteau de forgeron à la main ; je note pourtant la terminaison *ans* ou *lans*, qui doit être un suffixe latin, *lanos*, *anos ;* et, comme dérivé possible, le nom propre *Silanus*.

Une appellation fort singulière, c'est Fufluns, le Bacchus étrusque, dont le décalque ombrien *Vufiu*, *Vofion*, se lit sur les tables Eugubines. Il fournit, je

crois, le spécimen, assez rare, d'un dieu emprunté aux Étrusques par les Italiotes ; il n'a pas, d'ailleurs, dépassé l'Ombrie. Il faudrait être plus versé que nous le sommes dans la connaissance de la prononciation étrusque pour distinguer entre les deux *f* du mot ; le premier a été entendu *V* par les Ombriens, comme dans *Felathri : Volaterra*, *Velitræ*. Ce n'était certes pas une aspirée (gutturale ou dentale) comme en latin, mais une labiale incertaine entre le V et le P. Je ne serais pas étonné pour ma part qu'on découvrît quelque relation entre la ville de *Pupluna* et le dieu Fufluns ; et, d'autre part, entre la forme ombrienne *Vofio* et le latin *Vossius*.

En abordant sur la côte orientale de l'Italie, les Tyrsènes ont pu rencontrer chez les Vénètes une déesse Tiana, — c'est ainsi que lit sur les inscriptions d'Este M. Cordenons, un savant de la région, — la Diana des Ausoniens, qui avaient, nécessairement, traversé ces contrées avant eux. *Tiana* serait devenue leur Thana, — sur laquelle nous savons fort peu de chose. Un personnage plus célèbre et bien probablement italiote, quoique les Étrusques s'en soient tout d'abord emparés, c'est *Minerve*, *Mnerfa* ou *Menrfa*, dont le nom ne renferme aucun élément qui ne soit indo-européen et latin. On peut croire que les immigrants étrusques possédaient une divinité correspondante, et qu'ils lui ont adapté le nom populaire dans le pays. Ou bien, — mais l'opinion semble prévaloir que l'étrusque n'est

pas un idiome aryen, — ou bien les Tyrsènes auraient possédé, comme les Latins et les Ombriens, la racine d'où procèdent *mens* et *re-min-i-scor*.

La déesse fédérale *Voltumna*, dont le temple, près de *Volsinies*, réunissait le conseil des douze lucumons, soulève les mêmes doutes. Tout en elle, nous l'avons déjà montré, est latin, le suffixe *mnus*, *mna*, et la racine *vol-vere*, *ver-tere*, même le thème *Voltu*, *Vultur*, *Vultu-rnus* ; et cependant rien de plus national chez les Étrusques que *Voltumna*, et sa forme masculine *Vertumnus*, le dieu de l'antique *vicus tuscus*, ce faubourg toscan situé, avant la fondation de Rome, entre l'Aventin et le Palatin. Lorsqu'ils prirent Capoue, ils donnèrent à cette ville le nom de Vulturnum.

La question ne se pose pas pour *Nethans*, altération évidente de Neptunus, ni pour *Apulu*, *Apuluns*, qu'ils reçurent de Cumes, tout comme les Romains. Au reste la plupart des dieux italiotes entrèrent, sans changer de nom, dans le panthéon étrusque : d'abord *Juno*, et Halesus, qu'ils trouvèrent fortement établis à Faléries, puis Féronia au pied du mont Soracte, puis la *Juno* sabine, *Quiritis* ou *Curitis*, enfin *Vediovis*, *Summanus*, *Janus*, *Diana*, *Volcanus*, *Vesta*, à mesure que les conquérants Tyrsènes pénétraient dans les districts qui avaient ces dieux pour patrons.

Parmi les dieux que nous venons de citer, lesquels étaient le plus intimement associés à Tinia, et formaient avec lui le conseil des dieux *Consentes*, soit

coexistants (de *sens, sentis*), soit assis ensemble, soit unis dans le même sentiment, et qui tenaient la seconde place dans la hiérarchie, au-dessous des *Involuti* ? On ne paraît pas fixé sur ce point. Ces *Consentes* étaient certainement des dieux atmosphériques. Neuf d'entre eux avaient le droit de lancer le tonnerre, une ou plusieurs des onze variétés de l'éclair. Habitués au nombre douze, qui fut sans doute celui de leurs tribus primitives, et qui est resté d'ailleurs consacré chez les Grecs (il y avait douze amphictyons), les Étrusques ne l'avaient pas seulement adopté pour leurs fédérations, ils l'imposèrent à leurs divinités. De même que les Lucumons, les *Involuti* furent douze, mais mâles et femelles, six couples seulement, établis au-dessus, au delà des mondes ; de même les *Consentes* atteignirent ce nombre de douze, que les Latins adoptèrent, mais sans rigueur, — car la composition de ces douzains, de ces conseils célestes, paraît avoir varié souvent. Il est intéressant de retrouver chez les Grecs le même chiffre sacramentel, réminiscence des mêmes traditions sans doute pélasgiques. Les Étrusques ne comptaient pas seulement leurs dieux par douze ; ils avaient aussi des triades, une dans chaque ville. Les Tarquins importèrent à Rome celle de Tarquinies, sans doute Tinia, Cupra et Mnerfa, Jupiter, Junon et Minerve, qui se trouvèrent désormais associés pour toujours dans le temple du Capitole, construit par des architectes étrusques. Ce temple avait trois nefs, une

pour chaque dieu. Les basiliques civiles des Romains reproduisirent cette disposition et l'ont transmise à l'architecture chrétienne. Ainsi les formes survivent aux idées : les trois nefs de nos églises sont un legs indirect des Tyrsènes.

Les dieux portaient le nom générique d'Aisar, Esar, Aïsos (Hésychius), peut-être Ausar, Auser (nom antique du petit fleuve Serchio). On a beaucoup disserté sur ces formes obscures. *Ausar* rappelle *Ausil*, *Ausones*, *ausosa* (*aurora*). Ce serait alors une dénomination italique du dieu lumineux, du soleil. Æsar peut aussi faire songer au gaulois Esus. Enfin Duruy et ceux qui penchent plus ou moins pour une origine septentrionale, ont rapproché Esar des Ases scandinaves. Dans l'état de la science, on ne peut qu'indiquer ces hypothèses, sans y insister. C'est Suétone qui nous a révélé le sens du mot Æsar. La foudre ayant enlevé d'une inscription le C de Caesar, les haruspices déclarent qu'il n'avait que 100 jours à vivre, mais qu'il serait Dieu.

A côté, plus souvent au-dessous des grands dieux, une foule de divinités locales protégeaient les villes et veillaient sur toutes les actions et tous les incidents de la vie. On cite Angerona, Ancharia, et cette Nortia, une Fortuna étrusque, dans le temple de laquelle on fichait solennellement un clou. Nous avons signalé cet usage chez les Latins ; et les fouilles du clos Baratella, près d'Este, ont mis au jour un grand

nombre de ces clous votifs en bronze, qui portent des inscriptions encore indéchiffrées, en langue euganéenne ou vénète. Un savant de Venise, M. Cordenons, vient précisément de publier un très estimable essai de lecture. On ne saurait affirmer que les clous sacrés soient d'importation étrusque, encore moins tous ces menus dieux, analogues aux *indigètes* latins, qui appartiennent au plus ancien fonds animique de l'Italie, et qu'on retrouve, d'ailleurs, chez tous les peuples anciens et modernes. On voit dans les peintures et les bas-reliefs beaucoup de ces génies mâles et femelles, munis de grandes ailes, et qui se tiennent, invisibles sans doute, auprès des vivants et des mourants. Le nom générique de Lasae n'est autre que celui des *Lases* ou Lares, sur lesquels nous ne reviendrons pas. Il en est de même pour les Pénates étrusques. Il faut ranger dans cette classe sans doute les têtes à la langue tirée, sortes de Gorgones, qui avaient probablement représenté les têtes coupées des vaincus, des prisonniers, des victimes divinisées par le sacrifice ; et aussi les nains ou poussahs grotesques dont le Louvre possède de nombreux exemplaires.

Au monde funéraire, qui vous est familier déjà, appartiennent *Mantus*, éponyme de Mantoue, qui rappelle le *Mundus* et l'Orcus latin, assimilé durant la période étrusco-grecque à *Aidès*, *Eita* ; et *Hintia*, plus tard *Persiphnai*, Perséphone ou Proserpine. Hintia

était, à l'origine, l'image, l'âme du mort. On lit sur un vase : *Hintial Patruklès*, ombre, spectre de Patrocle. Peut-être le radical *Hint* a-t-il fourni l'ombrien *hondus*, épithète constante des dieux infernaux mentionnés dans les *Tables Eugubines*. Sous la conduite d'un vigoureux archer, un *Héraklès* infernal, emportées par le dieu Turms qu'on reconnaît aux ailes de son bonnet et de ses talons, suivies d'une déesse ailée, souvent escortées de *Charn*, Charon, vieillard ailé, bestial, au lourd marteau, les âmes sont traînées aux enfers. Des démons grimaçants, au long bec, se les disputent. Des serpents les déchirent ; des tortionnaires les assomment à coups de maillets ; et le chien à trois têtes, le classique Cerbère, jouit de leur châtiment. Il est curieux de retrouver dans les cirques romains, sous le nom de Pluton, le Charon étrusque avec ses ailes et son marteau, chargé d'enlever les corps des gladiateurs vaincus. Notons, de plus, que le supplice du maillet, la *mazzolata*, était encore employé à Rome au commencement de ce siècle.

Les divinités, soit nationales, soit empruntées, que nous venons de définir s'étaient plus ou moins vite échelonnées en hiérarchies. Des théologiens, très féconds en livres, — plus qu'en idées sans doute, — avaient combiné les vagues croyances de la race avec les rêveries plus affinées de l'Orient chaldéen et perse, et une cosmogonie telle quelle était venue se poser comme un couronnement sur le factice panthéon ;

le nombre douze n'y est pas oublié ; le monde doit durer, comme dans la conception mazdéenne, douze mille ans environ, car l'étendue des siècles étrusques est irrégulière ou indéterminée. La création a pris la moitié de ce temps, six mille années, les six jours de la genèse hébraïque ; les choses humaines rempliront le reste. Avec tout le respect qui est dû à ce genre d'élucubrations, il me sera permis de trouver la proportion bien mal combinée, bien peu à l'honneur du démiurge, qui aura peiné, sué six mille ans pour accomplir une œuvre si éphémère ; ainsi cet artisan divin, Tinia peut-être, pendant que les dieux voilés sommeillaient doucement dans leur indifférence, cet ouvrier aura mis dix siècles à fabriquer le ciel et la terre, dix encore à marteler la lourde coupole du firmament, dix à produire toute l'eau que peuvent contenir les mers et les fleuves, dix à manipuler, à suspendre et à remonter ces automates, le soleil et la lune, dix à régler le souffle des animaux et à précipiter, dans on ne sait quelle cornue, ce gaz dont est faite l'âme des vivants. Enfin l'homme, cette machine si imparfaite, si fragile, vouée à tant de maux ridicules ou odieux, lui aura coûté mille ans d'efforts ! Et tout cela périra demain ! Ah ! pauvre démiurge. Ces choses, et bien d'autres aussi puériles, ont longtemps passé pour sublimes ; et je ne doute pas que le bon Tite-Live ne parlât sérieusement lorsqu'il déclarait les Étrusques les plus religieux des hommes.

C'est un jugement que nous confirmons volontiers.

La théologie étrusque formait une bibliothèque considérable, qui aurait tenu dignement sa place dans le sous-sol de notre Bibliothèque Nationale, dernier asile de ces sortes de documents. Mais de tous ces livres, *fatales*, *Acheruntici*, *Tagetici*, *rituales*, *fulgurales*, *haruspicum*, manuels donnant les prescriptions relatives à la vie privée et publique, à la fondation des villes, à la consécration des édifices, à la paix, à la guerre, à la naissance, au mariage, à la mort, à la chronologie sacrée, la théorie des foudres et les méthodes d'observation et d'interprétation ; traités profonds sur les rites expiatoires, sur les formules et les offrandes qui assurent l'immortalité, qui peuvent même retarder les destins, enfin sur l'apothéose et les aventures des âmes ; de tout cet amas de sagesse, le temps ne nous a rien laissé que des bribes éparses dans les mythographes et les grammairiens. Cicéron rapporte (*De Divinatione*) que jadis un nain à cheveux blancs, Tagès (nom grécisé), sortit de terre entre deux sillons, pour enseigner aux hommes la signification des éclairs et, généralement, tout l'art augural. Un disciple de Tagès, Bacchès, rédigea ces révélations en quinze volumes (*Achérontiens*) ; et une nymphe Bégoé, Bygoïs, les étendit à l'interprétation de tous les phénomènes de la nature.

Si l'on considère le rôle joué dans la vie publique et privée des Romains par l'haruspicine et la science

des présages, il faudra convenir que Tagès, cet avorton obscur, est l'un des dieux qui ont exercé le plus puissant empire sur les choses humaines. Caton disait que deux augures ne pouvaient se regarder sans rire ; et cependant ces rieurs pontifiaient encore ; et pendant les six siècles qui ont fondé le pouvoir de Rome, il ne s'est fait dans le Latium, dans toute l'Italie, aucun acte solennel, décisif, sans la permission des augures.

Les Latins, nous l'avons dit, n'avaient eu nul besoin d'apprendre des Étrusques la foi aux signes et aux auspices : mais ils leur empruntèrent certainement les formes, les rites de l'art augural. Ils ne pouvaient rencontrer de plus habiles maîtres ; aucun Calchas, aucun Tirésias, aucun Chaman de Sibérie, aucun Angakout esquimau, ne disputera au devin étrusque, *haruspex* ou *fulgurator*, la palme de la crédulité, de la solennité dans la minutie, du sérieux dans l'absurde. Superstition et formalisme, voilà le fonds du Tyrsène, les vices qu'il a légués aux Romains.

Mais l'influence étrusque, j'y reviens encore, a été formelle, extérieure ; aucun dieu étrusque n'a pénétré dans le panthéon latin, même romain, même ombrien (si *Fufluns* et *Hintia* étaient par hasard d'origine italique, pré-tyrsène). Au contraire, tous les dieux de l'Italie et de la Grèce ont fait invasion dans le douzain sacré des *Consentes*. Ce que nous disons de la religion,

il faut le dire de la langue; le parler ausonien ne lui a rien emprunté, et il semble qu'il lui ait imposé une foule de termes, de noms, surtout de suffixes visiblement italiques.

Dès le XVe siècle, quelques inscriptions étrusques étaient connues des érudits. Un dominicain, Annio de Viterbe, avait tenté de les expliquer. Partageant l'opinion courante qui voyait dans l'hébreu la langue mère par excellence, il essaya d'y rapporter des textes dont le latin ni le grec ne pouvaient tirer aucun sens. Habile faussaire, il fabriqua des inscriptions à l'aide de mots hébraïques tracés en caractères étrusques et sut les cacher et les faire trouver à l'endroit même où l'on avait découvert les vraies. Elles furent tenues pour authentiques et, durant deux siècles, égarèrent la philologie. Au XVIIIe siècle seulement, la théorie sémitique perdit du terrain. Le seul Scipion Maffei, de Vérone, lui resta fidèle. Avec Buonaroti, avec Dempster, et surtout Lanzi, dont l'Essai (*Saggio di lingua etrusca*) est encore consulté par tous ceux qui s'occupent d'épigraphie, les tendances dites classiques prirent faveur ; ce fut vers une origine italique ou latine que penchèrent les Conestabile, les Vermiglioli, les Fabretti. Ce dernier a réuni dans son *Corpus Inscriptionum* toutes les inscriptions de l'Italie antique, étrusques, ombriennes et autres, en les éclairant de notes très précieuses et d'un excellent glossaire. L'illustre Corssen parut un moment avoir vaincu

le sphinx ; mais ses efforts ont été vains ; son échec (*Uber die Sprache der Etrusker*, Leipzig, 1874) fut le signal d'une mêlée où nous ne nous engagerons pas. Déjà, dans ce siècle, Janelli, Tarquini, Stickel, Leoni avaient remis en honneur la théorie sémitique ; Bentham et von Maack songèrent au celtique et proposèrent des interprétations celtes et irlandaises ; en même temps, Donaldson, Crawford, Lindsay, combattaient pour le scandinave et le vieux haut allemand ; Collas pour les langues slaves, Bertani pour le sanscrit, Tallor pour le finnois, Ellis, Bügge, pour l'arménien et l'albanais. Deecke, d'abord fort opposé aux étymologies latines de Corssen, y revient, et, de concert avec Pauli de Stuttgard, essaye de trouver dans quelques textes des formules rituelles analogues aux prescriptions des Tables Eugubines. A Philadelphie, Daniel Brinton (1889-90) se prononce pour une origine berbère. Il rappelle l'antique alliance des Tourshas avec les Lybiens, le caractère africain des plus anciennes populations méditerranéennes ; mais il oublie, ce semble, que les Tyrsènes, venus de la mer Égée ou de l'Illyrie, n'ont abordé en Italie qu'au Xe siècle. Il a rassemblé d'assez nombreux exemples de noms, divinités, personnages, localités, qui présentent de vagues concordances. Sans doute, quelques vestiges d'une langue *atlantique*, italo-berbère, pourraient se rencontrer dans le vocabulaire étrusque. Mais je doute qu'on puisse jamais rattacher

au berbère Apulu, Mnerfa, *Marmor*, *Tinia*, *Thana*, ou établir un rapport quelconque entre *Tacfarinas* et *Tarchnaf*, *Tarchon*, *Tarquinius*, entre le *Berber* des Arvales et le nom des Berbers ou Barabhras.

Chez nous, M. Victor Henry, M. Michel Bréal rejettent résolument toute affinité indo-européenne. Dans plusieurs articles de la *Revue critique* ce dernier combat les rapprochements tentés jusqu'ici entre l'étrusque et les langues italiques ; il ne conteste pas que nombre de termes et de formes aient pu être empruntés à l'ombrien, à l'osque, au latin ; mais il ne reconnaît dans les désinences aucune trace de déclinaison, de conjugaison, rien qu'on puisse rapporter à l'organisme flexionnel.

D'où viennent toutes ces contradictions, jusqu'ici irréductibles ? Comment une langue écrite en lettres parfaitement connues, en caractères grecs archaïques, une langue dont les inscriptions se comptent par milliers, qui a été parlée et comprise jusqu'aux premiers siècles de notre ère, défie-t-elle encore la sagacité des Aufrecht, des Kirchoft, des Bréal, qui sont arrivés à reconstituer la langue ombrienne ? Rien de plus facile à comprendre. On ne sait pas avec certitude le point de départ des Tyrsènes, et quelque berceau qu'on leur suppose, il est douteux qu'il existe encore une seule des langues qui ont pu être apparentées à la leur : pélasge, phrygien, lydien, lycien, care, illyrien même, ont disparu ; les inscriptions abondent,

il est vrai, mais elles sont généralement courtes et de plus rédigées en style lapidaire, abréviatif ; les mots en sont certainement tronqués ; beaucoup, faute de voyelles, sont imprononçables (*Cltmsta*, Clytemnestra) ; enfin, aucune n'est bilingue et n'offre ces points de comparaison qui ont permis à Champollion de traduire l'inscription égyptienne de Canope.

Une heureuse chance a paru se présenter il y a deux ans environ, lorsque l'importante inscription d'Agram a été reconstituée dans toute son ampleur. Mais la minutieuse analyse de M. Bréal n'a pas abouti, ou plutôt elle a confirmé ce savant maître dans sa prudente expectative ; mais l'histoire de ce document est si extraordinaire qu'elle vaut d'être contée.

« Au catalogue de la collection égyptienne du musée d'Agram, publié en 1880 par le conservateur, M. de Bojnicitch, on pouvait lire la mention suivante : « Dans une vitrine, la momie d'une jeune femme ; dans une autre vitrine sont conservées les bandelettes de cette momie ; elles sont entièrement couvertes de caractères inconnus jusqu'à présent. Ces bandelettes, spécimen unique d'une écriture égyptienne non encore déchiffrée, sont un des principaux trésors de notre musée national. » (Bréal, *Journal des Savants*.) Un jeune égyptologue, M. Krall, professeur à l'Université de Vienne, sentant sa curiosité éveillée, se fit, en 91, expédier les bandelettes. Malgré le délabrement de la toile, il parvint à copier deux lignes sur son carnet.

Rentré chez lui, il les compara à différents spécimens d'alphabets, et reconnut des caractères de forme grecque archaïque ; il fut tout étonné de rencontrer dans l'ouvrage de Pauli sur les noms de nombre les mots *eslem zathrumis* qu'il se rappelait avoir copiés la veille. « Bref, il vint un moment où le doute n'était plus possible : les bandelettes étaient couvertes d'écriture étrusque. » Le premier soin de M. Krall fut de s'enquérir des aventures de la momie. Il apprit qu'elle avait été rapportée d'Égypte, en 1849, par un ancien fonctionnaire autrichien, grand amateur de curiosités, Michel de Baric, et donnée en 1859 au musée d'Agram. C'était une momie de l'époque gréco-romaine. Depuis 1865, elle était démaillotée ; l'administrateur, M. Sabljar, avait remarqué les caractères, mais les avait pris pour des hiéroglyphes. En 1868, M. Henri Brugsch avait reconnu que l'écriture n'était pas égyptienne ; mais le musée ne fut pas en état de fournir les fac-simile demandés par deux orientalistes, Krehl et Reinisch. En 1877, un calque partiel envoyé à Burton, le voyageur anglais, passa pour nabatéen. Enfin, en 1889, M. Ljubic, directeur du musée, avait photographié quelques fragments. L'authenticité ne pouvait être révoquée en doute. Le faux eût daté de vingt ans au moins ; or, nombre de mots déchiffrés sur les bandelettes n'ont été lus que sur des inscriptions découvertes depuis. Quel homme d'ailleurs eût été capable d'écrire vingt pages

d'étrusque? M. Krall se mit à l'œuvre, et il lui fallut dix-huit mois pour mettre en ordre les fragments et les publier.

Les bandes sont au nombre de onze, et formeraient une longueur totale de treize mètres cinquante-sept, sur six centimètres. Plusieurs des morceaux peuvent se mettre bout à bout ; mais les embaumeurs ont coupé l'étoffe sans aucun souci de l'écriture. C'était donc un de ces innombrables linges que la famille ou le commerce procurait aux ouvriers funéraires ; songez que sur un seul corps (1873), on a déroulé trois cent quatre-vingts mètres de bandelettes. On s'approvisionnait dans le monde entier. On en a trouvé de toutes langues, grec, arabe, copte, persan, hébreu, syriaque, latin. Au reste, la présence de familles étrusques en Égypte n'a rien d'invraisemblable. Quoi qu'il en soit, les deux tiers environ du texte ont été reconstitués, deux cents lignes, 1.200 mots. Or, il n'y a que 125 mots dans la plus longue inscription connue, celle de Pérouse. C'est un manuscrit très soigné, divisé en colonnes de trente lignes qu'un filet rouge encadre à droite et à gauche. Tous les caractères sont détachés, sans ligature, des points séparent les mots. Les chiffres sont en encre rouge.

L'usage que les embaumeurs ont fait d'une pièce pour nous si précieuse donne à penser qu'elle n'était pas unique, bien au contraire, et qu'on y attachait assez peu d'importance. Il devait, soit en Étrurie, soit

en Égypte, exister de véritable fabriques de copies, exécutées presque machinalement d'après un modèle incisé sur pierre. C'étaient des formules de prières, des textes-amulettes comme les *Livres des Morts* et *Rituels* égyptiens. Les *taricheutes* en avaient toujours sous la main pour en munir chaque momie, et quand le chiffon plus commun leur manquait, ils n'hésitaient pas à déchirer, pour l'emmaillotage du mort, ces feuilles ou *volumina* qui pouvaient se remplacer aisément. Et puis, les saintes litanies, pour être découpées en lanières, en étaient-elles moins efficaces ?

Ces considérations, ou d'autres analogues, prédisposaient les érudits à chercher dans le manuscrit d'Agram un caractère funéraire ou tout au moins rituel ; il semble bien que leur espoir ne sera pas trompé ; au premier examen, le mot *hinthu*, *hinthin*, un des rares vocables étrusques dont nous connaissions le sens, des répétitions infinies d'un même terme (ce qui est le propre de ces radotages), des noms de divinités *Nethuns*, *Usil*, *Thesan*, surtout *Eiser*, *Aiser*, l'apparence rythmique, même rimée, de certains passages, tout enfin nous promet quelque antienne comme en présentent nos missels. On remarque beaucoup de noms de nombre avec des terminaisons qui en marquent la valeur, dizaine, centaine, pour ainsi dire contrôlée par quelques chiffres en lettres latines. Il y a déjà, semble-t-il, quelques résultats acquis. « En attendant, dit M. Bréal, que le sens du manus-

crit d'Agram soit éclairci, il nous fournit déjà de précieux renseignements, venant confirmer et compléter ce que nous savions du plan général de la langue étrusque. » Mais il ajoute, et, quelle que soit l'autorité qui s'attache à ses avis, j'avoue qu'il ne me convainc pas, il ajoute ceci : « Ceux qui s'obstinaient à en faire un idiome indo-européen n'ont dû rien trouver en ces deux cents lignes qui vînt justifier leur opinion : pas un mot, pas un suffixe, pas une désinence qui, de près ou de loin, ressemble à ce que nous trouvons dans les langues aryennes. On a au contraire, devant soi une grammaire *sui generis*, de nature assez fuyante, en quelque sorte amorphe, où les mots s'unissent entre eux, se désagrègent et se ressoudent de la manière la plus étrange. On dirait que Voltaire a voulu en donner un aperçu quand, dans son *Zadig*, il a inventé cette plaisante généalogie : Nabussan, fils de Nussanab, fils de Nabassun, fils de Sanbusna. »

Eh bien, — et notez que la science ne peut avoir de préférence, que le caractère agglutinant, par exemple, ou incorporant de l'étrusque, serait tout aussi intéressant que l'origine aryenne ou sémitique, — mais je ne puis pas ne pas constater dans l'index complet de M. Krall, dans les listes de terminaisons données par M. Bréal lui-même, de nombreux, très nombreux suffixes à physionomie indo-européenne : *stres*, comparez *campe-stres* ; *eri*, cf. *fieri*, *Val-erius* ; *al*, *als*, cf. *pute-al*, *flor-alis* ; *nam*, *donum* ; *chva*, *chve*,

reliquus ; *thuni*, *thuna*, *Neptunus*, *Fortuna* ; *slam*, *clam*, *pocolum*, *oraculum*, etc., il y en a bien d'autres. Faut-il considérer comme étrusque, comme latine, la désinence si générale : Marci*na*, Felsi*na*, Muti*na*, Puplu*na*, Fetlu*na*, Mastar*na*, Purs*na*, Vipi*na* ? On ne saurait décider ; mais elle est, sans aucun doute possible, indo-européenne. Assurément, l'ombrien des Tables Eugubines, par son aspect, ses suffixes, sa phonétique, n'est pas moins éloigné que l'étrusque du langage de Cicéron et de Virgile ; avant Anfrecht et Kirchoff, avant M. Bréal lui-même, nul n'avait réussi à rattacher l'ombrien au latin. Qui sait ce qui arrivera de l'étrusque, lorsqu'on aura de même suppléé ses voyelles, rétabli ses terminaisons que l'écriture abrège, corrigé l'emploi vicieux de ses aspirées, qui peut-être répondaient à une prononciation amollie ; les consonnes douces manquent à l'alphabet étrusque ?

Pour moi, j'opinerais pour une langue mixte, comme est l'anglais, constituée par un fonds jusqu'ici inconnu, mais plus que doublée dans son vocabulaire et surtout modifiée dans ses désinences par les dialectes italiques, ce qui est d'ailleurs si vraisemblable. Quant au grec, il paraît certain qu'il était étranger à l'antique parler des Tursènes ; d'autant que, malgré des relations longues et intimes avec le monde hellénique, avec la Sicile et la Campanie, les Étrusques ne sont jamais arrivés à prononcer et à écrire correcte-

ment les noms des dieux et des héros d'Homère ; s'ils nous ont conservé la forme antique des noms Aïvas, *Aias*, Ajax, *Vilatas*, Oïlètès, fils d'Oïlée ; *Thelapha*, Télèphe ; s'il est permis de voir de simples abréviations dans *Tlamunus* (*Telamonios*), dans *Charn* (Charon), *Achle* (Achillès), *Menle* (*Menelaos*), même dans *Uthuze* (Odusseus) et *Pultuke* (Poludeukes) ; on ne peut méconnaître la barbarie des transcriptions *Elchfentru*, pour Alexandros, *Achmenrun* pour Agamemnon. L'oreille était inexperte, le gosier rebelle aux doux sons helléniqnes. L'idiome était rude et contracte ; mais ne sont-ce pas là, surtout la contraction, des caractères qui se retrouvent dans les formes les plus antiques des dialectes latins ?

Laissant de côté maintenant la question de la langue, qui, à notre sens, reste entière, essayons de résumer les conclusions qui se dégagent de notre laborieuse enquête sur les origines et sur l'histoire des Étrusques, sur leurs arts, leurs mœurs et leurs croyances, enfin, sur ce qu'ils ont reçu des Ombro-Latins et sur ce qu'ils leur ont enseigné.

Les Toursha, Tursènes, Tyrrhènes, Rasena ou Étrusques, populations orientales apparentées aux Pélasges et à diverses races de l'Asie-Mineure, refoulés par l'invasion et le développement des Hellènes, réduits dès le XIVe siècle aux îles de la mer Égée et à diverses stations sur les rivages d'Asie et d'Europe, expulsés en masse vers le XIe siècle, sont venus par

terre et surtout par mer, s'établir, au Xe siècle environ, en Italie sur les côtes des Picentins, des Ombriens et des Vénètes ; puis, contournant et traversant l'Apennin, se sont répandus dans les vallées du Serchio, de l'Arno, du Clanis et de l'Ombrone. Maîtres de la Toscane devenue leur centre d'expansion, ils ont franchi le bas Tibre à la fin du IXe siècle, assisté ou contribué au VIIIe à la fondation de Rome, annexé Rome au VIIe, conquis au VIe la Campanie, au Ve la Lombardie, le Mantouan et le Tyrol. Leurs progrès maritimes, plus considérables encore, les ont mis en relations amicales ou hostiles, commerciales avant tout, avec les Phéniciens et les Carthaginois de la Corse et de la Sardaigne, par eux avec l'Égypte et l'Orient, finalement avec les Grecs de la Grande-Grèce, de la Sicile et de l'Hellade. Arrivés en Italie dans un état de culture à peine supérieur à celui des Euganéo-Vénètes qui succédaient aux peuples des terramares, et certainement inférieur à celui des Ombro-Latins, ils imitèrent d'abord les frustes poteries et les sépultures des uns, adoptèrent en partie les usages et les dieux des autres. Ils avaient cependant des habitudes et des croyances, une religion animiste très prononcée, consistant en pratiques divinatoires fort compliquées, la foi aux présages, le culte des éclairs ; ils avaient aussi les dieux de la nation et de la tribu, dont les inscriptions nous ont révélé les noms ; une organisation sociale théocratique, peut-être matriarcale. Sur-

tout ils possédaient au plus haut degré l'instinct et le goût du trafic, et la faculté imitatrice. Le commerce leur donna la richesse et, avec tous les besoins et tous les vices du luxe, les modèles de tous les arts. L'imitation les fit inventeurs à leur tour. Nous les avons vus forgerons, quand l'île d'Elbe leur eut livré le fer, céramistes ingénieux, ciseleurs, orfèvres, architectes, déployer partout un génie industrieux tout à fait étranger avant eux aux Italiotes. Ils rivalisèrent avec l'Égypte dans la décoration des tombeaux souterrains, des hypogées. La richesse qui les avait élevés les perdit ; Rome avait secoué leur joug en 510 ; les Samnites leur avaient pris la Campanie en 425 environ. Au début du IVe siècle, l'invasion gauloise, après avoir détruit leurs établissements de la Cisalpine et de l'Ombrie adriatique, les traqua jusqu'au cœur de la Toscane. Rome les acheva au lac Vadimon, en 283. Après la seconde guerre Punique, ils n'existaient plus comme nation. Leurs grandes familles continuèrent de végéter dans le luxe et la mollesse, au milieu des campagnes désertes et malsaines, dans les villes saccagées par les guerres civiles. Enfin, à partir du Ier siècle de notre ère, ils ne se distinguent plus des autres sujets italiens de l'Empire romain.

Bien que, même au temps de leur plus grande puissance, ils n'aient pu imposer ni leurs langues ni leurs dieux à des peuples établis depuis mille ans sur le sol italien, leur part n'en a pas moins été considérable

dans la civilisation latine. Leur influence a été moindre sur les hommes que sur les choses, sur l'esprit que sur les formes extérieures, cérémonielles et rituelles, — qui, à leur tour, affectent les institutions et les mœurs. Ils ont appris aux Romains à bâtir des maisons et des temples, à ordonner les festins, les processions, les pompes triomphales et les jeux sanglants du cirque. Les meubles, les sièges, les statues, les licteurs, le costume, la bulle d'or des enfants patriciens sont aussi d'origine étrusque. Enfin, ils ont ajouté aux superstitions déjà si nombreuses des Latins et des Sabins, la science, si ce n'est point profaner un tel mot, la science augurale, élevée au rang d'institution politique, perpétuant ainsi, au sein d'une civilisation avancée, les plus niaises pratiques de la sauvagerie la plus infime.

André Lefebvre.

BIBLIOGRAPHIE LINGUISTIQUE

LE

PREMIER RECUEIL DE PROVERBES BASQUES

IMPRIMÉ CONNU

(PAMPELUNE, 1596)

Les parémiologistes, si ce mot m'est permis, connaissaient depuis longtemps le recueil de *Proverbes basques* publié à Paris, en 1657, par Arnaud Oihenart, avocat au Parlement de Navarre, et réédité en 1847 à Bordeaux, par les soins de M. Fr. Michel, avec le concours de M. Archu, inspecteur primaire à La Réole. Ce volume comprenait 537 proverbes, formant une longue série alphabétique (n° 1 à 482) suivie de deux suppléments également par ordre alphabétique (n°s 483 à 509 et 510 à 537). Plus tard, M. Gustave Brunet découvrit, à la Bibliothèque Nationale, une plaquette sans titre contenant un nouveau *supplément* qu'il réimprima à son tour à Bordeaux, avec l'aide de M. Archu, en 1859[1]; cette plaquette contenait 170 adages nou-

1. On connaît aujourd'hui deux exemplaires de ce *Supplément;*

veaux formant deux séries alphabétiques de 143 et 27 proverbes.

M. Gustave Brunet, dès 1845, avait d'ailleurs cru découvrir une compilation plus ancienne. Dans une sorte de *Guide* ou *Manuel* de la conversation franco-basque, publié, dans le premier quart du XVIIe siècle, sous le nom de *Trésor*, par un nommé Voltoire, il se rencontre beaucoup de sentences proverbiales, suivant la mode du temps. M. G. Brunet les a relevées et publiées comme originales; mais il n'avait pas pris garde que ce n'étaient point là des proverbes vraiment originaux et populaires; c'était une pure et simple adaptation en basque de proverbes français qui faisaient partie du texte que Voltoire traduisait en basque. Il faut donc écarter le livre de Voltoire de la liste des documents intéressant le folk-lore basque. Le recueil d'Oihenart, de ce fait, acquiert une nouvelle importance.

Toutefois, on a fait au livre de 1657 une objection spécieuse. Oihenart l'a écrit avec l'orthographe particulière qu'il avait adoptée; et, comme ces vieilles phrases contiennent des mots inusités et des formes verbales simples aussi nombreuses que peu comprises aujourd'hui[1], on a dit qu'Oihenart avait pu retoucher

l'un d'eux avec un titre qui porte la date de 1665. Quant au volume de 1657, on en connaît trois exemplaires complets et deux demi-exemplaires. (Voyez mon *Essai de Bibliographie de la langue basque*, 1891, in-8°, p. 99-108, et le *Supplément*, p. 529-532.)

1. Les notes qui accompagnent la réimpression de 1847 sont

ces dictons populaires pour leur appliquer son système grammatical. Or, cette objection tombait déjà devant le fait que des formes analogues se retrouvent chez tous les écrivains basques du XVIe siècle et des deux premiers tiers du XVIIe. Elle reçoit un coup mortel de la découverte, faite il y a deux ans, d'un recueil de proverbes antérieur de soixante et un ans à celui d'Oihenart ; on y rencontre des formes analogues, des phrases presque identiques, et chacun des deux volumes se trouve ainsi confirmer l'authenticité de l'autre.

C'est à M. W.-J. Van Eys qu'on doit cette précieuse découverte. Après tout ce qu'il a fait pour les études basques, il a encore ainsi rendu un service extrêmement important aux euskarisants et aux folk-loristes. Je reproduis ci-après le passage que je consacre à cette remarquable épave dans ma *Bibliographie basque* (Supplément, p. 529-532) :

« N° 6-7. a. REFRANES Y SENTENCIAS | comunes en Bafcuence, declaradas en Ro- | *mance con numeros sobre cada palabra, para que se entiendan* | *las dos lenguas. Impresso con licencia en Pamplona.* | *por Pedro Porralis de Amberes*, 1596.

on ne peut plus significatives à cet égard. *Zerrana*, *ezpiz*, *onhetsac*, *begui*, *dikhuzke*, *diezaguc*, etc., qui signifient « celui qui le disait, qu'il ne soit pas, aime-le, qu'il le fasse, il peut le laver ou il le laverait, il le connaît (ô toi h.), etc. », sont absolument méconnus. *Dikhuzke* est expliqué *du ikhusten* « il le voit » et *ezpiz* est analysé *ez pitz* « ne s'allume » au lieu de *ez biz*.

» In-8° carré de 4 flles; 64 p. n. ch.

» Le seul exemplaire connu fait partie de la Bibliothèque Grand-Ducale de Hesse, à Darmstadt, où il a été découvert par M. W.-J. Van Eys au mois d'octobre 1894. L'administration de la Bibliothèque a bien voulu me le confier du mois de février au mois d'avril 1895, de sorte que j'ai pu en prendre une copie figurée.

» Voici la description exacte de ce précieux volume, où il n'y a ni cote, ni numéro, ni *ex-libris*, ni signature d'aucun ancien propriétaire. Je n'ai pu savoir comment il est arrivé à Darmstadt.

» Le livre, cartonné, a une hauteur de 205 mm. sur 150 de large et 10 d'épaisseur. L'épaisseur du carton est de 2 mm. 1/2 pour chacun des plats, ce qui laisse 5 mm. pour l'épaisseur du volume proprement dit; au dos, le carton s'amincit et n'a plus qu'un millimètre d'épaisseur. Le papier du livre mesure 198 mm. 1/2 de hauteur sur 142 de large. Le dos est arrondi avec deux rainures pour la jonction et la mobilité des plats. Le cartonnage est manifestement allemand; il est recouvert d'un papier brun-jaunâtre, avec des dessins en noir figurant comme un feuillage, replié en dedans sur les bords; l'intérieur des plats est couvert d'un papier blanc, à bras, mince, collé sur le carton. En tête et à la fin du volume, il y a un feuillet de garde blanc, du même papier.

» Sur le dos, à 96 mm. du bas et 10 du haut, est collée une mince lamelle de basane noire, longue de 96 mm. et large de 8, avec cette inscription en romain et en lettres dorées : « Refranes y Sentencias en Bascuence. Amberes, 1596 » entre deux filets un peu épais, ondulés et également dorés. On voit que le rédacteur de cette rubrique s'est trompé, car le livre a été imprimé à Pampelune et non à Anvers.

» Le papier qui forme les feuillets du livre est à bras, avec les petites lignes des pontuseaux verticales. Il a jauni.

» Les tranches sont bleues, mais le volume est assez peu rogné, sauf en tête où il l'est toujours. Les fts p. 53-54, 57 à 64 ont leurs marges naturelles en bas; ceux p. 21-22, 23-24, 25-26,. 27-28 ont leurs marges naturelles en bas et de côté, les p. 27-28, 41 à 48 ont ces marges très étroites : au ft 27-28 par exemple il y a tout juste l'espace suffisant pour le numérotage des proverbes qui a été fait à la main et à l'encre rouge; les fts p. 51-52, 55-56 ont leurs marges naturelles en bas.

» Le volume comprend 32 feuillets non chiffrés, mais les pages ont été numérotées à la main, anciennement, et avant la reliure, car les chiffres des premières pages ont été entamés par le ciseau du relieur; quelques notes, écrites en marges, ont été tronquées en même temps. Ce numérotage et ces annotations ont été faits à l'encre noire. Quelques mots ont été soulignés par-ci par-là, assez légèrement, à l'encre noire. Tous les proverbes ont été numérotés à l'encre rouge, mais de 1 à 42 le rouge a été repassé en noir, et on a souligné en rouge le numéro ainsi noirci, mais dans la partie espagnole seulement; dans la partie basque, les numéros sont restés rouges partout.

» Les pages mesurent 169 mm. 1/2 de haut sur une justification de 115 mm. ainsi composée : colonne basque 48 mm. 1/2, espace blanc intercalaire 4 mm., colonne espagnole 62 mm. 1/2. Le basque est en romain, à gauche, et l'espagnol en italiques, à droite.

» Les feuilles sont signées *a*, *b*, *c*, *d*, par premier et troisième feuillet, soit *a* au ft 1, *a* 3 au ft 3, *b* au ft 9, *b* 3 au ft 11, *c* au ft 17, *c* 3 au ft 19, *d* au ft 25 et *d* 3 au ft 27.

» Comme je l'ai déjà dit, le livre ne porte aucun numéro, aucun ex-libris, aucune signature, aucun nom de propriétaire. Il n'y a ni introduction, ni préface, ni avis; on n'y trouve ni approbation, ni licence, ni permission, ni taxe;

on n'y voit même aucun fleuron. Il faut noter aussi qu'il n'y a pas de titre, et l'aspect de la dernière page ferait croire que le livre n'est pas fini et qu'il se compose des bonnes feuilles d'une publication interrompue en cours d'impression.

» Dans la marge inférieure du verso du premier feuillet *a*, a été apposé, un peu obliquement, un cachet rectangulaire à coins coupés, de 29 mm. 1/2 sur 14 et 1/2 portant en noir l'inscription suivante, en capitales, sur trois lignes : « GROSSHERZOGLICH | HESSISCHE | HOFBIBLIOTHEK . »

» Dans l'italique, certaines lettres forment un seul groupe; *as*, *is*, *ll* et *ij* sont autant de caractères uniques, toutefois *i* et *j* sont quelquefois distincts. Dans le cas où certaines lignes sont trop longues, la fin en est rejetée généralement en haut, tantôt avec interlignes, tantôt sans interlignes. De même, les numéros qui ont été mis au-dessus de mots ou de groupes de mots tant dans le basque que dans l'espagnol, sont tantôt en interlignes et tantôt forment des lignes régulières. Ces numéros sont en italiques comme le texte dans l'espagnol et en romain dans le basque. Voici, à titre de spécimen de la disposition typographique, quelques proverbes pris dans la dernière page :

1 2 3 4 5
Otorde dabil Mayaça su
6
esq̃

1 2 3 4 5
Oçac yl eguia Mayaça, ta
6 7 8
ni asenenza.

1 2
Hordiaganic encindu ce
3
eguicarean.

2 1 5
En trueq̃ de pã fuego
3 4 6
anda Mayo a buscar

1 2 3 4
El frio matole al Mayo,
5 8 7 6
y me harto a mi.

1 2 3
De borracho no fies nada

» Le recueil comprend 539 proverbes, mais comme quel-

ques-uns sont répétés (254-280, 256-491, 277-357), il n'y en a en réalité que 536. D'autres proverbes sont répétés, mais avec des variantes ou des compléments : 14-518, 51-485, 52-386, 106-139, 210-317, 213-438, 239-466, 314-329, 423-456. Il n'y aurait donc que 527 proverbes différents.

» Ces proverbes appartiennent principalement au dialecte guipuzcoan; il y en a cependant un assez grand nombre en biscaïen, plusieurs en haut-navarrais septentrional et quelques-uns en haut-navarrais méridional, caractérisé notamment par l'absence de *n* final aux imparfaits; j'en ai cité un ci-dessus.

» Il est remarquable que Oihenart n'ait pas connu ce livre; il ne paraît lui avoir fait aucun emprunt. En tout cas, le recueil de 1596 confirme ce que permet d'observer celui de 1657, c'est qu'à cette époque les formes verbales simples étaient d'un usage beaucoup plus fréquent qu'aujourd'hui : *nenguian* « me hiço », *dacaz* « trae los », *baleuco* « si tuuiesse », *danzuana* « el que oye », etc.; on y trouve également les prétérits en *edin*, *eza* : *biorcidi* « se boluio », *erracizan* « quemo ».

« M. W.-J. Van Eys, auquel les lettres basques doivent déjà tant, vient de faire réimprimer ce précieux recueil :

» 6-7. b. — Proverbes basques-espagnols. — Refranes y Sentencias comunes en Bascuence, declaradas en Romance. Réédités d'après l'Unicum de 1596 conservé à la Bibliothèque de Darmstadt par W.-J. Van Eys. *Genève et Bâle*, *Lyon*, Georg & Cie, 1896.

» Pet. in-4° — (v)-64 p.

» Reproduction exacte de l'original. Imprimé à Genève,

chez W. Kündig & fils. Épreuves corrigées sur l'original par M. le Dr Voltz.

» A la dernière page sont la date et les signatures : « *Bibliothèque Grand-Ducale. Grossherzogliche Hof-Bibliothek.* — Darmstadt, 27 août 1891. — W. v. E. & Mathilde v. E. »

« M. Van Eys, dans la courte introduction qu'il a mise en tête de sa réimpression, dit que ce recueil était tout à fait inconnu et que personne n'en avait fait mention avant lui. Cependant, c'est très probablement de cet ouvrage que parle Larramendi, dans le *Suplemento* en 8 p. n. ch. qu'il a mises à la fin du tome II de son *Diccionario trilingue* (n° 75) :

« Al acabarse la impression del Diccionario, me embia el Padre Agustin de Cardaveraz, de nuestra Compania, un Quaderno viejo, que le ha avido à las manos, andando en Missiones en Biscaya. Esta impresso en quarto, y contiene refranes del Bascuence, traducidos en Castellano demasiadamente à la letra. Faltale el principio, y el fin ; ni se sabe su Autor, ni donde se imprimio. Las paginas estàn en dos colunas, y en la izquierda viene el Bascuence de letra redonda, a quien corresponde de letra cursiva el Castellano en la izquierda. En ambas Lengùas estan apuntadas con numeros iguales, y correspondientes todas las voces, assi las Bascongadas, como las Castellanas, paraque nadie pueda equivocarse en su expliçacion por la Sintaxis tan diferente de una, y otra Lengua.

El dialecto es una mezcla del Guipuzcoano, y Bizcaino, aunque por lo comun domina este ultimo. En la ortographia tiene sus erratas, porque son conocidas y no causan confusion. Las paginas legibles son setenta en treinta hojas. Destas he ido entresacando con bastante prolixidad aquellas voces Bascongadas, que por lo comun no estân en este Diccionario, y las he colocado por su orden en las correspondientes Castellanos... »

« Ce passage, ainsi que la liste de mots qui lui fait suite, est reporté, dans la seconde édition (1853), à la fin du premier volume, l'éditeur ayant divisé les suppléments en deux parties qu'il a partagées entre les deux volumes d'après leurs lettres initiales. Il n'a pas corrigé l'erreur provenant de la répétition *izquierda* ; la seconde fois, il aurait fallu *derecha*, puisque l'espagnol en italiques forme la colonne de droite.

« M. E.-S. Dodgson a publié tout dernièrement une table des formes verbales des *Proverbes* de 1596, d'après la réimpression de M. Van Eys. C'est une plaquette de 4 p. à peu près du même format que cette réimpression, imprimée sur papier jaune (chez E. Lesgourgues, 69, rue Maubec, à Bayonne, le 1er mai 1896) et signée : E.-S. Dodgson, Biarritz, 30 de Marzo de 1896 ». Dédiée à M. Marcelino Soroa Lasa, de Saint-Sébastien, elle porte pour titre : *Dana danean eta dana daneguino* ; M. Dodgson l'a fait suivre de la reproduction d'un passage célèbre de

Marineus Siculus qu'il a intitulé : « Le premier glossaire basque imprimé ». Le travail de M. Dodgson est intéressant, mais il aurait mieux valu classer les formes relevées par numéros de proverbes plutôt que par chiffres de pages. Il est probable aussi que les *tildes* ne sont pas toujours omis là où M. Dodgson le suppose, p. ex. dans *nentorre* et *necarre* (pr. 332, p. 45), *nencarre* (pr. 438, p. 58) ; ces formes sans *n* sont caractéristiques du dialecte haut-navarrais méridional.

Du reste, au point de vue grammatical, les 539 proverbes de 1596, — et je remarque en passant que ce chiffre de 539 est à peu près le même que celui du recueil d'Oïhenart (537), — donnent lieu à d'intéressantes observations. Ainsi, *duztia* (96, 279, 387) n'est-il qu'une coquille pour *guztia* (316, 467) ? Je ne le pense pas ; il peut y avoir là une nuance de prononciation locale ou individuelle. On aura remarqué les contractions *baco* pour *bagaco* de *baga* «sans», *boc* pour *badoc* « si tu l'as, ô h. », amenées par la chute de l'explosive douce entre deux voyelles. Il faut prendre note des articles en *o* : *aberassoc* « ces riches », *auçooc* « ces voisins », *assabaoy* « à ces aïeux », *ydioc* « ces bœufs » et surtout *gazteori* (482) «esse joven, ce jeune-là» et *arzorri* (422) « a esse oso, à cet ours-là ». J'ai noté *guino* « jusque » : *ynurriaguino* (81) « hasta la hormiga, jusqu'à la fourmi », *lauçatu guino* (210) « hasta el tejado, jusqu'au toit ».

Quelques expressions, qui étonnent les amateurs peu habitués aux choses linguistiques, indiquent bien que les Basques ont le sentiment du rôle et de la fonction des suffixes grammaticaux : *tacoenzat* dans le proverbe 533 : *oroc dogu ardura bat ta guztia tacoenzat* « todos toman vn cuydado y todo *para el para*, tous nous avons un souci et tout pour le *pour* » ; *tacoc* dans le proverbe 82 : *tacoc deroat dodana neure echerean cejara* « le *pour* m'emporte ce que j'ai de ma maison au marché » ; *balizco* dans le proverbe 15 : *Balizco oleac burdiaric ez* « la forge *de s'il y avait* (ne fait pas) de fer ».

Un certain nombre de mots ont un *h* initial qui paraît d'ailleurs assez arbitrairement employé : *hamquer* « cruel » (3), *huda* « l'été », *hulerzen* « se comprendre », *hodolac* « le sang » (146), *hoquin* « boulanger » (373), *hule* « poil » (495) et « laine » (498), *hume* « criatura, enfant, petit » (108) : cf. *luquicume* « hijo del raposo (64), renardeau », *hurte* (43, 150, 151) et *vrte* (292, 300) « année », *hurtan* (217) et *vretan* (441) « en eau, en besoin d'eau ». On peut ajouter à ces exemples de *h* : *quehea* « la fumée » (53, 360, 364) et *burquide* (295) « égal » (formé de *buru* « tête » et de *hide*). En revanche, on trouve sans *h* : *oiu* (217) « cri d'appel », *azur* (524) « os », *arech* (37, 109) « bellota, gland » pour « chêne », *loyza* (44) « la boue ».

Une mutation remarquable est celle de *ez* « non »

en *ce*, surtout devant les voyelles : *ce eguic* « ne le fais pas, ô h. ».

Je relève aussi les formes verbales composées en *eza* et *edi*, avec le radical du verbe ou le participe passé, qui correspond au prétérit ; ces formes, fréquentes dans Liçarrague, encore employées par Oihenart, Etcheberri, Axular et autres, sont tombées en désuétude au XVIIIe siècle. Dans les *Proverbes* de 1596, je trouve les exemples suivants : (pr. 263) : *Lotsaga nindin oguiz ase nindin* « sin verguença me hize y arte me de pan » ; (pr. 294) : *Iaygui cidi naguia erracizan vria* « leuanto se el perezoso y quemo la villa » ; (pr. 358) : *Ausazala curiaz loyza cidi* « siendo poluo con la lluuia se hizo lodo » ; (p. 486) : *çarteguia biorcidi jay parira* « la vejez boluiose al nueuo nacimiento ».

Parmi les verbes simples remarquables, je citerais les suivants : DEMEURER, *dagoc* « il demeure à toi, ô h. », *çagoquez* « vous pl. demeureriez », *dagoz* « ils demeurent » ; — ALLER, *hoeanean* « quand tu vas », *hoa* « va », *noa* « je vais », *goaquez* « nous irons », *joana* « ce qui est allé », *joacu* « il va à nous », *lioaque* « il pourrait aller ; — SAVOIR, *daquique* « il le saura », *ez·lequique* « il ne le saurait pas », *daquie* « ils le savent », *daquianac daquique* « celui qui (le) sait (le) saura », *baguinçaquique* « nous le saurions », et même *manequi* « si je le savais » ; — VOIR, *lecusque* « il le verrait », *dacusena* « celui qui

le voit » ; — ARRACHER, TIRER, *diratan* « pour qu'il l'arrache à toi » ; — PASSER, *digaran* « (celui) qui passe » ; — CONNAITRE, *ez azauenac* « celui qui ne te connaît pas » ; — OUIR, *danzuana* « ce qu'il entend » ; — BOUILLIR, *diraqui* « il bout » ; — VENIR, *jatorguz* « ils viennent à nous », *jatorda* « il vient à moi » ; — DONNER, *emayoc* « donne-le-lui, ô h. », *ce emac* « ne le donne pas, ô h. », *ez lemayo* « il ne la donne pas », *demaen* « (comme) ils l'ont donnée », *yndac* « donne-le-moi, ô h.», *demanac* « celui qui le donne », *yndauz* « donnez-le à moi », *eguçu* « donnez-le à nous » ; — FAIRE, *badaguic* « si tu le fais, ô h. », *ley* « il peut le faire », *leydi* « il le ferait », *dayda* « je le fais », *ceguic*, *ce eguic* « ne le fais pas, ô h. », *day* « il le fait, il le fera », *daguianac* « celle qui le fait », *ce daguian* « afin que tu ne le fasses pas, ô h. », *badeguioc* « si tu le fais à lui, ô h. », *ce eguioc*, *ceguioc* « ne le fais pas à lui, ô h. », *leyo* « il le ferait à lui », *leyoc* (incorrectement écrit *leyoc*) « ils le feraient à lui », *nenguian* « il faisait moi », *ce eyquec* « ne le pas, ô h. » ; — TENIR, *dauco* « il le tient », *beucaz* « qu'il les tienne », *deucot* « je le tiens », *eucoc* « tiens-le à lui, ô h. », *baleuco* « s'il le tenait » ; — APPORTER, *lecarque* « il pourrait l'apporter », *dacaz* « il les apporte », *becaz* « qu'il les apporte » ; — PORTER, *berama* « qu'il le porte » ; — MARCHER, *dabilz* « ils marchent » ; — ESTIMER, CONSIDÉRER, *gach ceerexqueoc* « ne le pense pas mal à lui » ; — DIRE, *ez dio* « il ne le dit pas ». Je signale encore les

formes singulières *vcairiquec* « tu le nierais, ô h. ; tu y renoncerais », *nazu* « vous le voulez », *naztauerac* « celui qui ne le veut pas », *boc* « si tu l'as, ô h. », *ce euc* « ne l'aie pas, ô h. », *euquec* « aie-le, ô h. », *ezaun adi* « connais-toi », *aude* « elles ont toi », *doquec* « tu l'auras », *deyat* « je l'ai à toi, ô h. », *to* « tiens, prends », *baista* et *vaysta* ne sont sans doute que des fautes d'impression pour *baita* « parce qu'il est, comme il est », et par extension « qui est ». Il y aurait aussi à retenir des expressions comme celles des proverbes suivants : *yleyquec ta ylaye, ta yre erallea yldaye* « tu le tueras, ô h., et on te tue ; et ton tueur, on le tuera », *yquedac ta diqueada* « tu me le donneras et je te le donnerai, ô h. » ; — *eyquec senar maquerra ta ac aucaque andera* « fais mari, ô h., le contre-fait et il t'aura dame », etc.

Il y aurait, sur toutes ces formes, d'intéressantes remarques à présenter. L'*e* dans le radical de *hoeancan* indique-t-il un mouillement euphonique comme dans le *gaztaeoc* du n° 386, est-il le résultat d'une faute typographique ? Si *manequi* n'est pas une coquille, la mutation *b*=*m* d'ailleurs normale est à retenir.

Azauenac, *danzuana*, *dacusena*, *dayena*, *daguiana*, *dacaz*, *dabilz*, présentent des exemples de radicaux en *e* et *i* devenant *a* dans la conjugaison. *Danzuana* a en outre perdu la nasale finale de *enzun*. Dans les formatifs de *eman* « donner », on observe une fois de plus la substitution du radical *eguin* « faire » : *eguçu*

ou *iguçu* par exemple est pour **inguçu*, **eguinguçu* « faites-le à nous » pour « donnez-le à nous ». Dans *azauenac* et *ezaun adi* le *g* du radical *ezagun* est tombé comme dans **ein*, **in*, pour *eguin*. Je laisse au lecteur le soin de compléter et d'étendre ces observations.

Voici encore quelques mots ou variantes de mots à recueillir : *basoa ta yuaya* « la forêt et le ruisseau », *ysquilluac* « les armes », *ytoguinac* « la gouttière », *mendela* « marge, bord », *behse* « chaussure, sandale », *chabur* « court », *caden* « nouveau-né (?) », *bernazaquia* « mollet », *vnayoc* « ces pasteurs », *laztan* « désir, amour » et « baiser », *ynudea* « maîtresse, gouvernante », *guena* « toile d'araignée », *oroldiric* quelque mousse », *arrauça* « œuf », *zozquereac* « le tirage au sort », *jolasa* « plaisir », *cullia* « la mouche », *berarra* « l'herbe », *tilista* « la lentille », *hendorea* « l'Alcalde (?) », *erurra* « la neige », *motel* « muet », *ejilic* « en silence », *leloa* « chanson », *mirabea* « servante », *ora* « le chien; le gros chien », *ynurria* « la fourmi », *belorita* « abeille », *yceeoa edo llouea* « la tante ou la nièce » et quelques noms de mois : *daguenila* « août », *baguila* « juin », *osayla* « février », *opeila* « avril ». Des jours de la semaine je n'ai remarqué que *laurenbat* « samedi ». Un proverbe donne les noms des quatre repas : « déjeuner, dîner, goûter, souper, » *gosaldu*, *barazcaldu*, *ascaldu* et *afaldu*.

Du reste, les traductions laissent parfois beaucoup

à désirer : ainsi le proverbe 55 : *ynudea laztan dauenac seyari beçuza* n'est pas assez clairement expliqué par « a la ama quien tene volunta dal niño regala » ; le sens réel paraît être : « celui qui aime la maîtresse, qu'il caresse le serviteur ». Larramendi avait déjà remarqué que le livre n'est pas exempt de fautes typographiques ; je citerais *opeco* pour *opeileco* « d'avril » ; *gass enençula* pour *gassenençula* « l'auditeur du mal », etc.

J'ai dit plus haut qu'Oihenart n'avait probablement pas connu la publication de 1596 et qu'il ne paraît lui avoir fait aucun emprunt. Les proverbes communs aux deux recueils sont beaucoup moins nombreux qu'on pourrait le croire, et ils proviennent certainement de sources différentes. Je ne citerai que quelques exemples :

Le proverbe 56 : *ylac ta biciac diraqui* « le mort et le vivant bout » se rapproche par la forme du n° 146 : *hodolac su baya diraqui* qu'Oihenart écrit : *odolac su gabe diraqui* « le sang bout sans feu » (342).

Le proverbe 52 : *Vnayoc azri citean — gaztacoc aguir citean* » les bergers se disputèrent, les fromages (volés) parurent « est répété deux fois : 386. *Arrayoc arri citea — gaztacoc aguir citea,* Oihenart le donne sous cette forme : *Aharra ziten alxonac,—aguer ziten gazna ohoñac* « les valets du (berger) se querellèrent — et les voleurs de fromages se découvrirent » (10).

Le n° 133 : *Atean vso echean ocshso-ala viciquidea*

gaso « à la porte colombe, dans la maison loup ; — la manière de vivre ainsi (est) mal » correspond au n° 107 d'Oihenart : *Campoan vrso, exean bele* « Au dehors colombe, à la maison corbeau ».

Le n° 136 : *Az ezac eroya, diratan beguia ; — ta mutil guextoac — quendu deyque arguia* « nourris le corbeau, il te tire l'œil — et le méchant garçon t'ôtera la lumière », est simplifié dans Oihenart (n° 152) : *Erroya has ezac — beguiac dedetzac* « nourris le corbeau, il te crève les yeux ».

Le n° 294 : *Iaygui cidin naguia — erracizan vria* « le paresseux se leva, — il brûla la ville », est conforme au n° 257 d'Oihenart : *Iaiki zedin naguia suaren piztera ezar zezan exea erratzera* « le paresseux se leva pour allumer le feu, il mit la maison à brûler. »

Le n° 419 : *Perrau neuen gogoa — axeac bestera naroa* « j'avais la pensée dans l'hermitage, — le vent me porte ailleurs », est une variante du n° 530 d'Oihenart : *seroretara sautan gogoa, — esteietan aiccac naroa* « la pensée m'était aux religieuses, — le vent me porte dans les noces ».

Le n° 422 : *Ausso Chordon arzorri — ta nic yñes daydan* « attrape-toi, Chordon, à l'ours, — et moi que je puisse prendre la fuite » diffère peu du n° 139 d'Oihenart : *Eneco axeca hi hartzari — nic demadan ihessari* « Eneco, attrape-toi à l'ours — que je me livre à la fuite ».

Le n° 534 : *Otorde dabil Mayaça su esque.* « Mai

va en quête de feu à la place de pain » est presque identique au n° 381 d'Oihenart : *Otorde dabila Maiatza su esque*, qu'il traduit « le mois de May est en queste de feu, en troc de pain ».

En parcourant la plaquette de 1596, je constate que les proverbes, malgré leur apparent désordre, forment plusieurs séries alphabétiques dont la plupart sont inverses, c'est-à-dire vont de *z* à *a*. Dans ces séries, *y* et *i*, *z* et *ç*, etc., sont confondus. D'autre part il y a de nombreuses intercalations. Plusieurs adages se reproduisent deux et même trois fois sous des formes un peu différentes ou avec d'intéressantes variantes. Il est donc probable que ce recueil est le résultat d'une collaboration multiple. Oihenart, lui, déclare qu'il a seul formé le sien ; voici ce qu'il dit à ce sujet : « I'ay crû aussi que je rendrois seruice à ma patrie, si, apres le soin que i'ay eu, dès mon ieune aage, de recueillir les siens (ses proverbes) de la bouche du Peuple, ie prenois encore celuy de les rendre plus familiers et perdurables par le moyen de l'impression ; ie veux croire qu'il en reste encore beaucoup qui ne sont pas venus à ma connoissance, particulièrement de ceux qui sont en vsage parmy les Basques de delà les monts Pyrennées, avec lesquels ie n'ay pas eu que fort peu de communication » (préface, p. iij).

Je ne tirerai de ces observations qu'une conclusion c'est que plus nous remontons dans la vie historique du basque, plus nous y trouvons nombreuses et

couramment usitées les formes verbales simples. Nous avons donc quelque droit d'admettre, une fois de plus, que, dans le basque primitif, la conjugaison périphrastique était inconnue, ce que j'ai toujours supposé. Reste à savoir si ces formes simples sont passives ou actives ; je reprendrai prochainement avec M. H. Schuchardt la discussion que nous avons engagée sur ce point très important.

Julien Vinson.

LES GALIBIS

INTRODUCTION

L'abbé Antoine Biet naquit à Senlis en 1620. En 1652, il s'embarqua pour Cayenne avec plusieurs autres ecclésiastiques qui faisaient partie, comme lui, de la malheureuse expédition commandée par un gentilhomme de Normandie, du nom de Royville. On sait que Royville fut assassiné par les siens et jeté à la mer, avant d'avoir touché cette terre des Galibis que l'on appelait déjà la France équinoxiale.

Le jour même de l'embarquement à Paris, le 18 mai 1652, lorsque les bateaux commençant à descendre la Seine étaient arrivés à la porte de la Conférence, l'abbé de l'Isle de Marivault, l'un des promoteurs de l'entreprise, le chef spirituel de la nouvelle Colonie, tombait à la rivière et se noyait misérablement. C'est ce fatal accident que J. Loret, dans la *Muse historique* (Lettre XXe du dimanche 26 may 1652), raconte ainsi :

J'avais parlé dernièrement,
De ce fameux embarquement
D'une troupe assez bien fournie,
Qui s'en va planter colonie,

En titre de Républicains,
Dans les climats américains ;
Mais je n'avais pas dit le reste,
Assavoir l'accident funeste
Du sieur abbé de Marivaut,
Qui fit un si périlleux saut
De son bateau dans la rivière,
Qu'il en a perdu la lumière
Et vu finir ses tristes jours,
Environ à vingt pas du Cours.
Dieu, qu'en cet étrange rencontre
Le ciel visiblement nous montre
Combien souvent sont incertains
Les projets des pauvres humains !
Un bel esprit, un politique
Part de Paris pour l'Amérique,
Et se voit noyer dans le flot,
Avant qu'arriver à Chaillot.
Las ! ce malheureux Patriarche
N'avoit encor passé qu'une arche
Pour aller au monde Nouveau,
Et voilà qu'il meurt dedans l'eau !
Je voy dans son mal-heur énorme
Un succez toutefois conforme
Au dessein par luy concerté,
Car on peut dire en vérité,
Qu'avec l'assistance de l'onde
Il est allé dans l'autre monde.

Revenu en France le 25 août 1653, l'abbé Biet fut nommé curé de Sainte-Geneviève de Senlis. Après la mort de Royville, arrivée dans la nuit du mercredi 18 septembre 1652, le pieux missionnaire avait com-

mencé le Journal de son voyage, mais son travail étant tombé entre les mains de Bragelonne et Duplessis, deux des principaux officiers partis avec Royville, cette première relation fut détruite. L'abbé Biet en fit une autre, et en l'année 1664, elle fut publiée à Paris, sous le titre de :

VOYAGE
DE LA FRANCE
EQVINOXIALE
EN L'ISLE DE CAYENNE,
ENTREPRIS PAR LES FRANÇOIS
EN L'ANNÉE M.DC.LII

Diuisé en trois Livres.

LE PREMIER contient l'établissement de la Colonie, son embarquement, et sa route iusques à son arriuée en l'Isle de Cayenne.

LE SECOND, ce qui s'est passé pendant quinze mois que l'on a demeuré dans le Païs.

LE TROISIESME traitte du tempérament du païs, de la fertilité de sa terre, et des mœurs et façons de faire des Sauuages de cette contrée.

Auec un Dictionnaire de la Langue du mesme Païs.

Par Me ANTOINE BIET

Prestre, curé de Sainte-Geneviève de Senlis,
Supérieur des Prestres qui ont passé dans le Païs.

De ce livre curieux et instructif, devenu extrêmement rare, pour ne pas dire absolument introuvable,

nous avons extrait et nous publions aujourd'hui la IIIe partie, celle qui est demeurée la plus intéressante pour le public, parce qu'elle présente un tableau exact et véridique du pays des Galibis, des mœurs des indigènes et de leur langue.

En publiant ces quelques pages, nous avons la douce satisfaction de déférer au vœu de feu notre illustre et savant ami, M. Ferdinand Denis, administrateur général de la bibliothèque Sainte-Geneviève de Paris, l'homme de France qui aima le plus et connut le mieux le Brésil et la Guyane. C'est à sa mémoire vénérée que nous dédions ce petit livre.

Aristide Marre.

Vaucresson, villa Monrepos, le 26 juillet 1896.

DE LA SITUATION ET TEMPÉRAMENT DU PAYS DES GALIBIS

Personne n'a jamais parlé jusqu'à présent avec certitude, ni avec la pure vérité, de cette partie de l'Amérique qui est appelée *Cap du Nord*, et que nous appelons *France équinoxiale*. Aucun de ceux qui se sont efforcés de l'habiter n'en a rien laissé par écrit, et ceux qui en ont dit quelque chose, n'en ont parlé que comme des personnes qui voient de loin et en passant quelque bel édifice, duquel ils font un si faible jugement, que l'on ne peut aucunement s'y assurer. J'en puis mainte-

nant, ce me semble, parler et en dire quelque chose avec un témoignage infaillible, y ayant demeuré quinze mois, pendant lesquels j'ai remarqué tout ce qui était à remarquer, pour en pouvoir faire preuve avec vérité, de laquelle je ne me veux point éloigner : rapportant les choses comme elles sont, suivant l'observation que j'en ai faite sur les lieux.

L'île de *Cayenne* regarde le levant, vers la pointe de *Mahury*, celle de *Ceperou* est au couchant. Elle a au Nord ou Septentrion la grande mer, et au Sud ou Midi, la terre ferme qui conduirait en droite ligne à ce riche pays du Pérou, duquel elle a le même tempérament. Elle est située directement au quatrième degré et deux tiers de latitude de la ligne équinoxiale, éloignée de cent lieues ou environ du grand et fameux fleuve des Amazones, qui roule ses eaux bien avant dans la mer, en gardant toujours sa douceur ; entre laquelle rivière et notre fleuve de Cayenne, il y en a plusieurs autres, qui ont deux lieues d'embouchure dans la mer ; et dans tous ces fleuves il y a tant de rivières qui se viennent décharger, qu'il est croyable que tout le pays se pourrait rendre navigable, et que l'on pourrait aller partout avec des canots et de petites barques, ce qui apporterait une très grande commodité, si le pays était défriché et bien habité.

Bien que ce pays soit à proximité de la ligne équinoxiale, les chaleurs qu'il y fait ne sont jamais si grandes que celles qu'il fait dans notre France, depuis la Saint-

Jean jusqu'au mois de septembre. La raison de cela est, que cette grande chaleur est extrêmement tempérée par l'humidité, de sorte que son tempérament est chaud et humide, et cette humidité est causée par la force du soleil, lequel attire à soi beaucoup de vapeurs de la terre, qui est arrosée partout de beaucoup de fleuves, rivières, ruisseaux et fontaines : sans que cela pourtant y cause des brouillards, le temps y étant toujours fort clair et fort serein. Outre que pendant les plus grandes sécheresses, qui durent depuis la Saint-Jean jusqu'au mois de novembre, quand il ne fait pas grand vent, et que le ciel n'a point été nébuleux, il fait des rosées si admirables qu'elles font autant de profit à la terre que la pluie. Et ce qui est tout à fait digne d'admiration, c'est que la Providence qui gouverne ce grand monde a fait, pour modérer les grandes chaleurs que l'on devrait ressentir dans ce pays, que tous les jours, sans y manquer, il se lève un petit vent, qui souffle de l'est à l'ouest, depuis huit ou neuf heures du matin, jusque sur les cinq heures du soir, sans lequel, bien que le tempérament soit humide, on ne pourrait pas durer.

Cette grande humidité est cause que la rouille s'attache facilement sur le fer. C'est ce qui fait souvent manquer nos armes, lesquelles il faut avoir grand soin de nettoyer, de même que les couteaux, ciseaux et autres instruments. Ce tempérament chaud et humide, principe de corruption, est également cause que, quand

on a tué de la viande, il la faut incontinent faire cuire ou saler, afin qu'elle se conserve.

Les saisons n'y sont point distinguées, car on n'y passe point du printemps à l'été, ni de l'été à l'automne, non plus que de l'automne à l'hiver. Il n'y a qu'un perpétuel été, puisqu'il y fait un chaud presque toujours égal pendant toute l'année. Ce qui fait que l'on y cueille des fruits en tous temps, y ayant toujours quelques arbres chargés de fruits mûrs, pendant que les autres sont en fleurs, et on n'en voit jamais pas un qui soit dépouillé de ses feuilles. Les pluies sont plus fréquentes de janvier en avril qu'en aucun autre temps de l'année, mais elles ne sont pas continuelles, car je n'ai remarqué que cinq ou six jours qu'il a plu depuis le matin jusqu'au soir.

Le soleil y est à plomb sur notre tête, pendant les deux équinoxes de mars et de septembre ; ce qui rend les nuits égales aux jours, et fait qu'il y a douze heures de soleil et une demi-heure de crépuscule, tant le soir que le matin ; de sorte que l'on peut dire qu'il y a treize heures de jour, et onze heures de nuit en tout temps. Les nuits y sont fort belles, beaucoup plus claires qu'en notre France. On a un grand contentement quand la lune luit, parce que l'on y peut passer la nuit sans recevoir aucune incommodité, n'y ayant point ou bien peu de serein qui touche la tête. Il est vrai que quand il ne fait aucun vent, et que le ciel n'est point brouillé, la rosée commence à tomber sur les trois ou quatre

heures du matin, qui cause une fraîcheur, laquelle oblige de se couvrir, bien qu'on ait passé la nuit tout découvert. Cette rosée est si puissante qu'elle mange en peu de temps une barre de fer.

DE LA QUALITÉ DE LA TERRE, DE SA FERTILITÉ ET DES FRUITS QU'ELLE PRODUIT

La terre est très bonne et très facile à cultiver, étant une espèce de sable noir, ou comme une terre mouvante qui a bien deux pieds de fond, au-dessous de laquelle on trouve une argile rouge, très propre pour bâtir, et de laquelle on peut faire des briques et des tuiles très bonnes. En quelques endroits il y a de la terre à potier la plus franche et la meilleure qu'on puisse trouver en quelque lieu que ce soit, de laquelle on peut faire de très belle poterie. Cette terre est remplie en plusieurs endroits de minéraux; elle est extrêmement fertile, ce qui la rend telle sont la rosée et les pluies qui sont toujours chaudes, et elle pousse en telle abondance, que l'on a remarqué qu'après que l'on a eu défriché, les racines des arbres ont autant poussé en six mois, que nos bois taillis font en six ou sept ans.

Nos grainesd e France ont de la peine à y produire, soit qu'elles demandent un tempérament plus froid, soit qu'elles aient été gâtées sur la mer, ou qu'on les ait trop gardées. Je conseillerais à ceux qui en portent, de les mettre dans des boites de fer-blanc, où l'eau ne puisse

pénétrer. La *chicorée* franche et bâtarde y vient fort bien, comme aussi les *raves*, la *poirée* et les *potirons*. Je crois que beaucoup d'autres choses y viendront à merveille, quand on aura de bonne graine et que l'on aura reconnu le sol de la terre. Le *millet* ou *blé de Turquie* y vient fort bien, on en fait deux récoltes par an.

La *patate*[1] est une racine grandement bonne, elle est comme les *trufles* ou gros *topinamboux*[2], de diverses grosseurs ; il y en a de blanches, de rouges et de jaunes, comme tirant sur l'abricot; toutes bonnes et excellentes, ayant le goût des marrons. Elles sont grasses et moelleuses, propres à faire du potage et de la boisson, que l'on appelle du *maby*. Les Anglais ne donnent rien autre chose à leurs esclaves dans les lieux qu'ils habitent, cela leur sert de pain et de viande. On mange ces patates en diverses façons, cuites à l'eau, rôties sous la cendre, mais elles sont bien meilleures fricassées et mises à la pimentade. Le piment est toute l'épicerie du pays ; c'est ce qu'on appelle du *poivre de Brésil*. Il y en a de diverses sortes, on en voit qui semble du corail; les sauvages en usent beaucoup, et s'en servent au lieu de sel. Nous en mettions un grain avec de l'eau et un peu de sel ; cette sauce nous faisait manger notre pain avec plus de satisfaction.

Il y a une autre espèce de racine appelée *igname*,

1. *Napi* en galibi.
2. Aujourd'hui l'on prononce et l'on écrit: *truffes* et *topinambours*.

qui est comme la *patate,* mais elle n'est pas si naturelle ni de si bon goût. Il n'y en a que de violettes.

Il s'y trouve aussi une espèce de *chou*, dont la feuille est très bonne, mais la racine l'est beaucoup plus. Elle est très douce et moëlleuse, elle vient fort grosse, et on en fait de bon potage, comme fait aussi la *passe-pierre*[1].

Pour les légumes, je n'ai vu que de deux sortes de *fèves* que nos esclaves appellent des *pois*[2]. La première sorte est une espèce de petites *fèves* de couleur rouge qui, étant semée, vient en maturité en six semaines de temps : on en peut planter durant les six mois humides, pendant lesquels on en peut faire grande provision. La tige s'étend fort loin; c'est pourquoi quand on les plante, on met un demi-pied, ou même un pied de distance entre deux. Mais ce qui est admirable en ces sortes de *fèves*, c'est que quand elles ont commencé à produire leur fruit, à mesure que l'on cueille ce qui est mûr, le reste qui ne l'est pas encore, pousse et mûrit, pendant que l'on mange celles que l'on a cueillies, et on ne manque jamais d'en trouver de propres à manger, tellement que l'on en a, en quelque saison que ce soit, et il y a toujours des fleurs. Les bêtes les mangent pendant les sécheresses. Nous en avons planté d'une autre

1. On confit au vinaigre les feuilles de la passe-pierre ou perce-pierre, pour les employer comme assaisonnement; c'est là tout l'usage qu'on en fait aujourd'hui.

2. *Fèves*, *haricots* et *pois*, portent le nom générique de *coumata;* de même en malais on appelle *katchang* toutes ces légumineuses-siliqueuses indistinctement.

sorte, fort larges, qui sont six mois à venir en maturité, mais quand elles sont en état, l'on en cueille sept années consécutives. Il y en a bien d'autres dans les îles, d'où on en peut avoir pour les planter en ce pays.

L'*ananas*[1] est un fruit cultivé dans les jardins, mais la tige qui le porte n'est pas plus haute que celle d'un artichaut; ses feuilles sont longues et fort épaisses, ayant de petites épines des deux côtés, qui croissent en pointe. Au milieu de sept ou huit de ces feuilles, il y a une tige qui porte le fruit de la figure d'une pomme de pin, gros comme la tête, à la cime duquel il y a comme un bouquet de feuille qui, étant coupée et replantée, produit le même fruit.

Le *bananier* est un arbrisseau cultivé, il s'en voit de gros comme la cuisse, quelquefois assez hauts; sa tige se coupe facilement, étant molle et remplie de moëlle; ses feuilles sont longues d'une aune et larges d'un pied. Cet arbrisseau produit au milieu de sa tige et de ses feuilles un régime de *bananes,* où il y en a quelquefois cinquante ou soixante et davantage. Ce fruit est long d'un demi-pied, quelques-uns davantage, gros comme un concombre; il y a aussi des *figues* qui sont quasi de la même façon, il y a peu de différence au goût qui a une douceur assez agréable. Elles sont plus délicieuses, quand elles sont cuites sous la cendre, la chair en est molle.

1. *Nana* en galibi, *nânas* en malais.

La *canne à sucre* y vient en perfection en neuf ou dix mois ; le *tabac*, comme celui du Brésil.

Le *magnoc*[1] est un arbrisseau qui produit la racine de laquelle on fait le pain ou la *cassave*, qui est le solide du pays, de très bon goût et bien nourrissant. On le trouve presque aussi savoureux que notre pain, et quand on y est accoutumé, on ne se met pas en peine de celui de l'Europe. Il ne faut point d'autre semence pour le planter, que de prendre du bois qu'il pousse dehors. L'on fait quatre ou cinq morceaux d'une branche de la grandeur d'un demi-pied, que l'on fiche dans la terre, et à chaque morceau de bois il croît cinq ou six racines, les unes grosses comme la jambe, d'autres plus grosses, et d'autres moindres. Elles mûrissent en neuf ou dix mois, et sont dans leur parfaite bonté dans un an ; quand elles passent ce temps, elles diminuent de bonté, car elles se remplissent d'eau.

Le pain se fait en cette sorte : l'on ratisse cette racine comme on fait un navet, on la râpe avec une râpoire[2] de fer ou de cuivre, que l'on appelle une *greige* dans le pays. Après être râpée, on la met dans des sacs, que l'on met dans une presse, pour en tirer le suc qui est fort dangereux. Quand on a bien fait sortir ce suc, on passe cette farine, l'on en prend dans un plat, que l'on étend sur une platine de fer épaisse

1. L'on prononce et l'on écrit aujourd'hui *manioc*.
2. Ce mot n'est plus en usage, on dit maintenant une *râpe*.

d'un doigt, que l'on met sur un petit feu, laquelle étant cuite d'un côté, on la tourne de l'autre. Cela est incontinent cuit, une personne en peut faire cuire pour le moins soixante en un jour.

Il y a quantité d'arbres fruitiers dans les bois, dont nous n'avons pas encore la connaissance; c'est pourquoi on n'en ose pas manger de crainte d'être pris. Ceux qui nous sont connus, sont la *pomme d'Acajou* (*moué* en galibi). Ce fruit commence à mûrir au mois d'août, on en mange quatre mois de suite, jusqu'en novembre, que les pommes de *Mamin* sont mûres; elles sont grosses comme la tête et viennent aussi bien au tronc de l'arbre, comme aux branches; elles ne sont point bonnes à manger qu'elles ne soient molles, elles ont l'écorce et la peau épaisse. Ce fruit est plus rempli de pépins que de pulpe ou de chair; il a une eau fort douce et fort agréable au goût. Les feuilles de cet arbre sont épaisses, lisses comme des feuilles de laurier-rose, un peu plus larges; elles ont la propriété d'attirer les eaux des jambes enflées en les y appliquant. Ce fruit se mange durant trois mois.

Les prunes de *Monbin* mûrissent en février; elles sont de couleur jaune, grosses comme les prunes impériales, les unes moindres, les autres plus grosses; elles ont le noyau fort gros et peu de pulpe ou de chair; leur goût est aigre et doux, fort agréable; on peut en manger quantité, sans en ressentir aucune incommodité, l'on en mange autant que de cerises et sans pain. Les

arbres qui portent ce fruit sont fort hauts, on ne les peut cueillir ; il faut attendre qu'elles tombent d'elles-mêmes. Ce fruit dure trois ou quatre mois.

Il y a aussi des prunes de la grosseur et de même couleur que l'impériale, qui croissent en fort grande quantité dans l'anse d'*Aromata;* elles ont un noyau gros, la chair blanche comme de la neige ; on en mange pour arrêter le flux de ventre.

Les prunes de Jaunes d'œuf sont mûres au même temps ; elles sont comme le jaune d'un œuf de poule cuit, et ont le même goût. On en peut délayer dans le potage pour le jaunir. Il y a des espèces de nèfles un peu aigrettes, des cornouilles, plusieurs sortes de noix, de noisettes et de marrons ; mais on n'ose pas en manger, à cause qu'on ne les connaît pas. L'on trouve une sorte de fruit qui est fait comme un gros rognon de porc ; l'écorce en est dure et renferme une espèce de farine qui a le goût comme du pain d'épice. Nos esclaves en faisaient grand chère ; il s'en trouve beaucoup proche la montagne de *Ceperou*.

L'on y a trouvé une espèce de *casse* qui n'est pas plus longue que le doigt, très douce, très agréable et purgative. La *papaye*[1] est un fruit gros comme la pomme de rambour, qui étant mûr est jaune, rempli de pépins faits comme du poivre ; sa chair ressemble aux melons, et quand il est encore vert on le mange comme de la citrouille.

1. *Pepâya* en malais et en javanais.

Il s'y trouve quantité d'arbres infructueux, d'où distillent en certains temps diverses gommes de bonne odeur, mais nous n'en connaissons pas les propriétés, car nous n'avons pas eu la liberté d'en faire l'expérience. Il y a un certain arbre, auquel quand on donne un coup de serpe, il en sort une liqueur blanche comme du lait, qui devient noire et s'épaissit comme du bitume.

Il y a de très bon *sandal*[1] rouge et blanc, qui nous embaumait en le brûlant; comme aussi de la zarpareille[2] qui entortille les arbres. On trouve encore une sorte de bois, que l'on nomne du *brésillet*, qui est de la couleur d'un beau rouge, dont nos Français faisaient monter leurs fusils; il n'est pas si dur que le vrai *Brésil*.

Il y a beaucoup de bois de diverses couleurs, de rouge, de jaune, et une espèce d'ébène verte. Il y a une sorte de bois rouge, qui est si dur, que la cognée se rompt plutôt que de le couper. La malheureuse guerre que nous avons eue contre les sauvages, est cause que l'on n'a fait aucune expérience.

Je ne dis rien des *simples;* c'est une chose assurée qu'il y en a d'admirables, vu que les sauvages s'en servent fort bien dans toutes leurs blessures. Enfin, tout

1. *Sandal* ou *Santal*, en malais *tchendâna*.

2. De l'espagnol *zarzaparrilla ;* nous disons aujourd'hui *salsepareille*, plante dont les tiges ligneuses et sarmenteuses sont armées d'aiguillons et de vrilles à l'aide desquelles elle s'attache aux plantes qui l'avoisinent.

ce que les auteurs disent du Brésil, il en est de même en cette partie de l'Amérique.

DE LA CHASSE

Les sauvages de ces contrées n'élèvent et ne nourrissent aucun animal domestique, soit des animaux à quatre pieds ou des oiseaux, si ce n'est quelques poules[1], et encore fort peu. Elles semblent être de la race de celles de l'Europe, pour n'y avoir rien de dissemblable de celles-là d'avec les nôtres. Ils ne prennent point la peine de les faire couver, mais elles vont pondre en quelque trou dans les bois, elles y couvent et ramènent leurs petits à la case. Ils n'apprivoisent aucune sorte d'animaux, pour n'en vouloir pas prendre la peine, étant fort paresseux de leur naturel. La principale raison de cela est, que la chasse leur fournit en abondance ce qui leur est nécessaire pour la vie, n'étant pas d'ailleurs trop carnassiers, se contentant de quelques crabes et de quelque poisson boucané.

La chasse est très bonne en ce pays, plus abondante en un lieu qu'en un autre. De toutes les bêtes fauves qui s'y rencontrent, il n'y en a pas une qui n'ait quelque différence de celles que nous avons dans l'Europe. Il y a beaucoup de cerfs, ils sont fort petits, car ils ne sont pas plus gros que des daims; leur bois est fort petit et n'est pas plus haut qu'un demi-pied, fait en

1. *Corotogo* en galibi.

pointe et raboteux comme ceux de l'Europe; pour le reste il est de même, leur poil est aussi semblable à celui des nôtres. Ils vont et viennent de la terre ferme dans notre île, comme l'expérience nous l'a fait connaître. Ils sont de très bon goût, les Sauvages nous en apportaient souvent de boucanés[1].

Les cochons y sont de différentes espèces, et en quantité de chaque espèce. Les uns sont semblables à nos sangliers, de même grandeur et grosseur, et de même poil; d'autres comme les cochons de notre Europe. Ils vont par troupe. Les sauvages les appellent des *poïnga*. Il y en a d'autres plus petits, qui ne sont pas si gras, mais de très bon goût; on les appelle des *paquira*. Ils ont un évent sur le dos, par où il semble qu'il y a quelque respiration. Nos habitants de *Mahury* en prenaient quelquefois trois ou quatre la semaine.

L'*agouti* est un petit animal comme le lièvre, excepté qu'il a les jambes plus droites et les pieds fourchus comme un pourceau. Il mange assis comme un singe, se servant des pattes de devant pour tenir ce qu'il mange. Il a la chair très bonne et très savoureuse.

Le *pac* ou *paca* est grand comme un renard; c'est le plus gras de tous les animaux du pays, sa chair est extrêmement bonne et de bon goût.

On y trouve plusieurs espèces de renards, de gris comme les nôtres et de noirs, de la fourrure desquels

1. Le mot *boucan* nous vient de la langue des Caraïbes. Ils appellent ainsi le lieu où ils font fumer leurs viandes.

on ferait des manchons très beaux. Il y a cette différence des nôtres, qu'ils n'ont pas la queue si grosse et si touffue. Ils ont les pattes de devant comme celles des singes et des guenons. Ils sont très friands de crabes et leur chair est très bonne[1].

Le *tatou* est un animal un peu plus petit qu'un renard, qui est très bon et beau tout ensemble; sa beauté consiste en ce que l'Auteur de la nature lui a donné une armure très forte, et qui est à l'épreuve des flèches des sauvages; son corps en est tout environné, elle est comme une forte écaille, sa chair est très blanche et de bon goût.

Il y a une sorte d'animal qui a une industrie admirable pour se nourrir. Il est de même grosseur que le renard, il a le museau fort long, la gueule large, la langue longue de plus d'un pied, fort étroite et fort mince. Il va aux fourmilières, qui sont fréquentes dans ces pays; il ne vit que de ces fourmis. Cet animal met sa langue dans les fourmilières, les fourmis se mettent autour, et quand il la sent bien chargée, il la retire et en fait sa curée; on ne lui donne point d'autre nom que *mange-fourmis*[2].

Le *paresseux* est un animal très bien nommé de ce

1. C'est sans doute le *crabier* de Cayenne; on donne encore ce nom de *crabier* à une sorte de héron qui vit également de crabes.

2. On l'appelle aujourd'hui le *fourmilier*. Outre ce mammifère édenté, bien connu maintenant, on rencontre encore dans les forêts de la Guyane un genre d'oiseaux qui vivent également de fourmis.

nom, car c'est la vraie image de la paresse : il ne fait pas cinquante pas en un jour. Le chasseur qui le veut prendre peut bien aller faire une autre chasse, il le trouvera encore à sa place, ou il n'en sera pas bien éloigné. Il a la tête fort petite, les yeux de même et comme tout endormis, ne regardant que de côté, en remuant sa tête si doucement, qu'à cause de cela on l'appelle *paresseux*. Il monte sur les arbres, mais il est si longtemps à y monter, qu'on a tout le loisir de l'y prendre. Quand on l'a pris, il ne se défend point et ne songe point à prendre la fuite. Si on lui présente une longue perche, il se met aussitôt en posture d'y monter ; ce qu'il fait si lentement que cela est ennuyeux. Quand il est au haut, il s'y tient sans se mettre en peine d'en descendre.

J'ai vu une autre sorte d'animal, de la grosseur d'un moyen chien, duquel le poil était assez long, noir et luisant comme le jayet, sa peau parfumée d'un parfum si doux et si agréable, que tous nos parfums ne sont rien auprès de celui-là. Je mis la queue dans le coffre de mes ornemens, ils en étaient tout parfumez. Sa chair était bonne et sentait la même odeur. Cet animal vit de chasse. Je trouvai son estomac plein de chair et d'os de petits animaux et d'oiseaux ; les pattes de devant étaient comme celles des singes.

Les singes et les guenons y sont de différentes espèces. Il y en a de fort petits, que l'on appelle des *tamarins*[1] beaux à merveille. Ils ne sont pas plus gros que

1. En galibi, on les appelle *couciri ;* ils sont du genre des *ouistitis*.

des écureuils, et ont la tête et la face comme un lion, de petites dents blanches comme l'ivoire, qui sont de la grosseur et aussi bien arrangées que les dents d'une moyenne montre d'horloge. Ils sont noirs avec de petites taches sur le train de devant, de couleur isabelle, les pattes comme les singes, de couleur de franchipane. Il sont fort familiers et font mille singeries.

Les *sapajous*[1] sont un peu plus gros et sont malicieux; l'on en voit en France, mais on a de la peine à les y conserver, ils craignent fort le froid. Les guenons sont plus grosses, elles portent leurs petits sur le dos, qui les tiennent si fort serrées qu'elles ont de la peine à s'en dépêtrer. Quand on tue la mère, le petit tombe en même temps, qui ne quitte pas ce qu'il embrasse; c'est ainsi qu'on les prend pour les nourrir dans la maison. Il y en a d'aussi gros que de grands chiens, de couleur de rouge de vache. On les appelle des *hurleurs*, parce que, étant en troupe, ils hurlent d'une telle façon que d'abord l'on croit que c'est une troupe de pourceaux qui se battent. Ils sont affreux et ont une gueule fort large. Si les sauvages les flèchent, ils retirent la flèche de leur corps avec leur main, comme une personne. La chair de toutes ces sortes de singes est fort bonne à manger, principalement celle des *hurleurs*, qui semble de la chair de mouton ; il y a à manger pour dix personnes. Ils ont un cornet intérieur en la gorge qui leur rend le cri effroyable.

1. En galibi, *Acaliman*.

Il s'y trouve quantité d'autres sortes d'animaux, desquels pour ne nous être pas connus, je ne dirai rien. Je ne parle point des reptiles, comme serpents fort longs, de gros crocodiles qu'ils appellent *caïmans*, très bons à manger, les rognons desquels sont comme du musc[1].

Les lézards sont gros comme la jambe, ils sont très bons quand on les fricasse comme des poulets. Il y a tant de rats et de souris de diverses espèces, que cela gâte tout dans les champs pendant les sécheresses, et dans les cases ou maisons en tout temps. Il n'y a point de chats, mais la providence a fait naître dans ce pays une espèce de serpent ou couleuvre qui leur font une rude guerre, et en consomment autant que les chats. Ces serpents n'ont point de venin, et ne font point de mal aux hommes ; il ne faut pas s'épouvanter quand on les voit, et quand on les entend se glisser sur le toit de la maison, au travers des palmistes qui servent de couverture, où ces rats et ces souris se retirent.

Il s'y rencontre des tigres. Les plus gros sont les vrais tigres, ils sont rares, mais il est dangereux de les rencontrer ; les plus petits sont des chats-tigres, leurs yeux semblent un charbon de feu.

Pour les oiseaux, il y en a en abondance, et de quan-

1. Le nom de *caïman* a été importé dans les langues d'Europe par les Espagnols et les Portugais, mais dans l'état actuel de la science, il s'applique aux crocodiles du genre *alligator*. La queue de *caïman*, rôtie, offre, dit-on, un mets délicieux.

tités d'espèces dans toutes ces contrées. Les perdrix sont grises, grosses comme un bon chapon, bien charnues et de bon goût. Les faisans sont plus petits que les nôtres, soir et matin ils font entendre leur ramage.

L'*oco* est une espèce de poule d'Inde qu'il serait fort facile de rendre domestique; elles sont aussi grosses que les nôtres qu'on appelle poules d'Inde, elles ont le même plumage; il n'y a que cette différence, que le bec est plus gros et de couleur jaune[1].

L'*agami*[2] est un fort bel oiseau, il a le col assez long, les jambes de même; il n'a point de queue, il s'apprivoise et se rend domestique.

Les perroquets y sont de sept ou huit espèces; on en voit des volées comme de pigeons en France. Les perriques sont la plus petite espèce, et il y en a qui ne sont pas plus grosses que des moineaux; les plus gros sont appelés *ouaras*, d'un plumage parfaitement beau[3]. Je ne parle point de ceux qui sont de couleur toute verte, car ce sont les communs; il y en a de vert mêlé de rouge, on en voit assez. Les autres sont de rouge incarnadin mêlé de jaune doré et d'un bleu céleste, et autres couleurs admirablement mélangées; d'autres sont de

1. Le *hocco* (c'est l'orthographe admise aujourd'hui) est paisible, sociable et confiant. Il remplace le dindon, et peut être facilement réduit à l'état de domesticité.

2. L'*agami* est recherché pour sa chair d'une saveur délicate. Il s'affectionne à l'homme et s'apprivoise très aisément.

3. C'est de là que vient le nom d'*ara* donné maintenant par tous les naturalistes à ce magnifique oiseau.

bleu et de couleur isabelle. Ils apprennent tous à parler et se rendent si privés, qu'ils vont dans la cour comme des poules.

Les ramiers, tourterelles, tourdes, merles, ortolans et grand nombre de petits oiseaux que l'on ne connaît pas, entre lesquels il y en a un que l'on appelle *toucan*, dont le plumage est jaune et noir; son bec est plus gros et plus pesant que son corps; il y en a de rouges et verts, d'autres sont verts et isabelle. Il n'y a vernis plus beau et plus lisse que le bec de cet oiseau.

Entre les petits oiseaux, ceux qu'on appelle *colibris* sont les plus remarquables pour leur petitesse. Leur gorge ressemble à une émeraude; on leur tire un petit boyau et on les fait sécher, pour en faire des pendants d'oreilles aux dames. Il y a tant d'autres espèces d'oiseaux, que nous ne les connaissons pas.

Les oiseaux de proie y sont aussi de diverses façons. Il y a des corbeaux fort gros, dont le bec est crochu, ils sont fort noirs et ont la tête musquée; je crois que c'est une espèce de perroquet.

J'y ai vu des pies auxquelles ce qui est noir en Europe est vert en ce pays. Tous ces oiseaux sont bons à manger.

Les oiseaux qui vivent le long de la mer sur la vase, y sont en grand nombre, et très bons à manger. Les *aigrettes* qui portent cette plume si rare sur leur tête, et qui sert d'ornement aux rois, ont le col et les jambes longues, le bec long, pointu et acéré. Il y en a de

blanches et de grises; cela semble une espèce de héron; elles vivent de poisson le long des rivages de la mer. Quoique cet oiseau semble gros, il a peu de charnure, mais elle est de très bon goût.

Le *flamant* est un gros oiseau de la grosseur d'une oie, son plumage est de couleur de feu très vif. On ne voit point en Europe d'oiseau semblable en beauté; c'est avec ses plumes que les sauvages font leurs plus beaux ornements, sa chair est rouge et très savoureuse.

Le *grand-gosier* est appelé ainsi à cause que son jabot est fort gros, qui lui sert de réservoir pour sa mangeaille; il est gros comme une poule, et fort haut monté. Comme aussi la *spatule* qui porte ce nom, d'autant que son bec est de la forme d'une spatule. Tous ces oiseaux sont bons, mais celui qui les surpasse en bonté, est la *cane musquée,* qui se rencontre souvent dans les petits étangs d'Aromata. Outre ces oiseaux, il y a une si grande quantité de grosses bécasses, petites bécassines et alouettes de mer, que cela n'est pas croyable.

La *frégate* est un fort grand oiseau, noir de plumage; ses ailes étendues sont longues d'une aune et demie, bien que son corps ne soit pas gros; la viande en est dure, mais l'appétit le faisait trouver bon. Il vole comme le milan en tournoyant toujours pour se jeter sur sa proie, ce sont des poissons qu'il découvre sur la surface de l'eau. Il se jette dessus avec autant de violence que le milan sur le poulet, et je crois que c'est une espèce de milan.

Je dirai, ce qui semblera incroyable et qui est pourtant véritable, qu'il y a si grande abondance de toutes ces sortes d'oiseaux, qu'il y a des îlets qui en sont tout remplis. Quelques-uns de ces îlets semblent tout en feu, quand ils sont couverts des oiseaux qu'on appelle *flamants*; ils sont éloignés de trois ou quatre lieues de notre île de Cayenne. Ce qui fait qu'il y a tant d'oiseaux en ce lieu, c'est qu'il y en a de diverses espèces qui y vont faire leur nid consécutivement les uns après les autres, comme les flamants, aigrettes, grands-gosiers, spatules et semblables.

Pour les canes musquées il y a des rivières voisines, à cinq ou six lieues de notre île, où il y en a tant que les arbres et les rivages en sont tout noirs.

DE LA PÊCHE

Ceux qui révoquent toutes choses en doute, auront peut-être de la peine à croire ce que je dois dire de la pêche qui se fait dans ce pays, laquelle est si prodigieuse, que cela n'est presque pas croyable; mais le poisson est si bon et si excellent que je puis dire avec vérité qu'il surpasse de beaucoup en bonté celui de nos côtes de France, outre qu'il y en a de prodigieusement gros.

Je commencerai premièrement à parler des poissons insulaires qui sont dans la mer, et vont quelquefois sur

la terre pour y brouter de l'herbe : ces sortes de poissons sont fort gros, on les prend avec le harpon.

Le *lamantin*[1] en est un des principaux. Ce poisson est gros comme un bœuf, il a une petite tête et peu de queue ; il est tout rond comme un tonneau, sa peau est rude et épaisse comme celle d'un éléphant. Il y en a de si gros, qu'on en tire plus de six cents livres de viande. Ce poisson se plaît le long des rivières proche la mer pour y brouter l'herbe qui croît le long de ces rivages. Il est très excellent, et quiconque en aura provision, le préférera au bœuf; sa graisse est aussi douce que le beurre, et est bonne pour faire toutes sortes de pâtisseries, de fricassées et de potages. Il y a dans de certains lieux de ces poissons en si grande quantité à dix ou douze lieues de notre île, qu'on en peut remplir une grande barque en un jour, pourvu qu'on ait des personnes qui se servent bien du harpon.

Il y a une autre espèce de poisson fort gros, qui est la loutre de ce pays. Ils pèsent quatre ou cinq cents livres, et sont beaucoup plus délicats que le lamantin. Je n'en ai mangé qu'une fois, que les sauvages nous avaient traité, c'est un manger de roi. Ce poisson est proprement le veau de mer. Ils sortent en troupe de la mer pour aller sur la terre brouter l'herbe, et où ils trouvent des cannes de sucre, ils s'en donnent comme il faut. On les prend dans des rivières voisines de la nôtre.

1. *Caïoumorou* est le nom galibi de ce mammifère amphibie.

Le cheval-marin[1], que les sauvages appellent *maïanoli*, est gros comme un moyen cheval, plus court et plus trapu, la tête tout de même, le crin sur le col ; sa croupe est large et bien faite, sa queue est fort courte. Il a cette différence des chevaux, qu'il a le ventre fort gros et le pied fourchu. J'avoue que je n'en ai point vu, mais le sieur Le Vendangeur en un voyage qu'il a fait chez les *Toneyens* en a vu plusieurs, et en a mangé, qu'il dit être très bon. Il vit sur la terre et dans la mer.

La tortue[2] est une manne admirable dans ce pays, l'espace de quatre ou cinq mois, depuis la mi-avril qu'elle commence à *terrir* jusqu'à la mi-juillet; on ne laisse pas d'en rencontrer quelques tardives, jusqu'au mois de septembre.

Je dis que c'est une manne, pour la quantité qu'il y en a, et si grande qu'on en peut charger pendant ce temps plusieurs grands navires, sans s'écarter beaucoup de nos côtes, et sans sortir de nos propres rades; on en peut saler pour plus de quatre mille hommes. On peut même faire des réservoirs dans de certains recoins de la mer, afin d'en garder de fraîches pour toute l'année. Il y en a de trois sortes, les unes plus grandes que les autres. La tortue franche a la chair blanche et savou-

1. Le *cheval marin*, s'accordent à dire nos dictionnaires grands et petits, est un animal fabuleux, qu'on représente ayant le devant d'un cheval et le derrière d'un poisson.

2. *Agapolé* en galibi, et aussi *caoüanne*.

reuse. Il y a de certains endroits, comme le bout de l'épaule, qui étant rôtis, il n'y a veau qui les puisse égaler. Le jus qu'elle jette semble proprement du jus de veau. Elle a de la viande de trois ou quatre sortes de goût, ses os sont comme des os de bœuf. Il n'y a rien d'excellent comme le plastron (c'est l'écaille de dessous la tortue), auquel on laisse quelque peu de viande, on le fait rôtir devant le feu, y faisant une sauce qu'on jette dessus. Ce plastron contient toute une grande table, sept ou huit personnes y trouveraient de quoi se rassasier. Tout le reste de la viande est très bon. Il y aura telle tortue qui fournira de la viande pour cent hommes. Tout y est excellent, jusqu'aux tripailles, qui surpassent celles de nos bœufs et de nos moutons. On trouvera quelquefois dans le ventre d'une tortue plus de sept ou huit cents jaunes d'œufs, très bons pour en accommoder de diverses façons; ils sont gros comme les jaunes d'œuf des oies. Quand les tortues sont prêtes à pondre, elles vont sur terre et font un trou dans le sable où la mer ne va point, elles y en pondront jusqu'au nombre de deux cents à la fois, puis elles remplissent le trou et s'en retournent à la mer, laissant faire le soleil qui fait éclore ces œufs, lesquels sortant de ce sable vont tout petits à la mer, n'étant pas plus gros que le poing. Les œufs qu'elles pondent sont ronds comme une boule, et n'ont point de coquille, mais seulement une pellicule. Ces œufs sont d'un excellent goût, lorsqu'ils sont brouillés comme au verjus dans une

omelette. Ils sont un peu plus secs que ceux de poule, c'est pourquoi on y met un peu d'eau.

La tortue qui s'appelle *caoüanne* est beaucoup plus grosse que la franche, un peu plus longue et plus massive ; il faut sept ou huit hommes pour porter tout ce qu'on en tire. La tortue qu'on appelle *caret* est cette sorte de tortue qui nous donne ces belles écailles dont on fait de si beaux ouvrages. Il n'y en a point dans notre île, mais il s'en trouve dans les trois îlets qui sont devant la rivière de Corou.

(*A suivre.*)

I

Le Vocalisme de οἶς et de οὖς

L'accent circonflexe du gr. οἶς (ὀϝις), « brebis », indique que ce mot est pour *ἔοις, cf. ion. οἶκα pour et auprès de ἔοικα ; ᾤγμαι pour et auprès de ἔωγμαι (de οἴγω) ; εἶδον pour et auprès de ἔειδον, etc. Cette conjecture, rendue ainsi très probable, acquiert une parfaite certitude si l'on considère que le ε restitué correspond à l'*a* du sc. *avis*, même sens, à celui du lat. *avill-us*, agneau, et à l'*a-e* des formes anglo-sax. *awi*, *eowe*, *ewe*, brebis, sans compter l'α du gr. αἰ (αϝι) dans αἰπόλος, chevrier.

Il est vrai que le lat. *ovis* est privé de la voyelle en question ; mais le témoignage n'en saurait prévaloir contre celui des exemples qui précèdent, et l'on doit en conclure au contraire que le latin a subi à cet égard la même aphérèse que le grec, et que *avis* est pour **eovis* à peu près comme le rad. *fug* (dans *fugio*, etc.) est pour *feog* (cf. φεύγω), etc.

L'ensemble des formes qui viennent d'être rappelées, à savoir :

Sc. *avis*; gr. ἀϝι; lat. *avill-us*; angl.-sax. *awi*[1]
— —(ἐ)οϝις — (*e*)*ovis* — *eowe*
— — *ewe*

auxquelles il convient de joindre le lithuanien *avis*, indiquent de concert un antécédent commun *aōis*[2] dont l'*ō* s'est réduit à *u-v*[3] devant la voyelle suivante dans *avis*; αϝι, *awi*, *ewe*, tandis qu'il s'est ouvert simplement en *ou-ov*[4] dans ὀϝις, *ovis*, *eowe*.

Les exemples de rapports vocaliques de ce genre abondent dans les langues indo-européennes. On pourrait en citer un grand nombre d'autres aussi intéressants et aussi sûrs. Qu'il me suffise de joindre au précédent celui que fournit le mot qui désigne

1. Cf. aussi v. h. all. *awi*, *au*, *ouwi*; m. h. all. *awe*, *ow*.
2. A savoir *a-ōis*, combinaison d'une base radicale *a-* et du suffixe *oas*, *oes*, *ois*; cf. lat. *clā-vis* (**clā-ois*), *nā-vis* (**nā-ois*), etc.
3. Voir mes *Éléments de grammaire comparée du grec et du latin*, §§ 40 et 42.
4. Voir le même ouvrage, § 39.

l'oreille dans ces mêmes langues. L'antécédent commun est *ā-aots*, *āoets* d'où gr. ὦας, οὖας, οὖς pour *ἑ-ωατς, comme en témoigne le circonflexe; — lat. *aus* (dans *auris* pour **aus-is*) pour **aoets*, rad. *aud* (pour **aoet*,**aoed*) dans *aud-io*, auprès de rad. *oed* (**coed*) dans *ob-oed-io;* — rad. goth. *ȝus-* (pour **aoets*) dans *aus-o*[1], oreille, — rad. lith. *aus* (dans *aus-is*, même sens), même explication[2].

Il est inexplicable qu'en présence de pareils faits, on en reste aux théories de l'équivalence de l'*o* et de l'*a-e* indo-européens et à tant d'autres affirmations qui ne reposent que sur l'autorité des premiers maîtres aux vues si étroites. Comment peut-on s'en contenter à l'heure qu'il est? Comment se résigne-t-on à la phonétique de Bopp, même avec les amendements illusoires de la nouvelle grammaire? Le vingtième siècle n'en sera pas moins surpris que le nôtre pourrait l'être à voir prendre encore au sérieux l'astronomie de Tycho-Brahé ou la physique cartésienne. Il est vrai que l'on s'accorde à constater que l'Allemagne n'a plus la foi, qu'elle pressent pour la linguistique une ère nouvelle au cours de laquelle les systèmes actuellement en vigueur iront d'ici peu rejoindre dans les nécropoles de la science ceux qui les ont précédés.

1. Cf. vieux h. all. *aor-ā*, et *ōr-ā*.

2. Pour les principales modifications phonétiques indiquées, voir l'ouvrage cité, §§ 51, 55, 101 et 102.

Nous pourrions, en attendant, devancer le signal et montrer quelque initiative. Nous l'aurions fait jadis; nous le ferions peut-être encore dans les domaines où l'on encourage les efforts de ceux qui sont à l'avant-garde. Mais en linguistique!...

II

L'Étymologie de χρυσός.

Le grec χρῦσ-ός, or, n'a rien à faire directement avec le sc. *hiraṇya*, même sens, dont on a pris l'habitude de le rapprocher. C'est un dérivé très régulier, avec affaiblissement de la voyelle de la syllabe finale du radical, de χρώς, couleur. Le χρῦσ-ός est le (métal) coloré, brillant, ou jaune. Cf. surtout χλόος et χλοῦς, pour *χλοσ-ος (dont le radical est une variante de χρώς), couleur verte ou jaune (on connaît l'indétermination primitive du nom des couleurs), et lat. *helvus*, jaune.

III

L'Ablaut fictif.

Le vieux haut-allemand *swalawa*, pour **skwalagwa*, hirondelle, fournit une nouvelle preuve et des plus sûres que le prétendu *ablaut o-i* dans le lat. *hirund-ō(n)*, *hirund-in-is* est le résultat de l'élimination alternative de l'une et de l'autre voyelle du suffixe.

Le gr. χελιδ-ών repose sur un radical (σ)χελιξ, à finale dentalisée, χελιζ (cf. κλᾴξ, d'où κλεῖζ auprès de κλειδ-ός), lat. *hirunx*, d'où *hirunds*, proto-german. *skhvalax*, qui s'est développé dans les trois langues au moyen du suffixe *oan*, *oen*, *oin* (sc. *van*, *vin*) attesté tel en gr. par le vocatif χελιδ-οῖ, en lat. par l'alternance *o'(n)* — *(v)in*, et surtout en germanique par la finale *wa*, pour *oa(n)*.

On peut dire sans exagération d'une démonstration de ce genre qu'elle ne laisse place à aucun doute sur la complexité du vocalisme primitif.

Paul Regnaud.

BIBLIOGRAPHIE

Bulletin trimestriel de la Société des Sciences, Lettres et Arts, de Pau, 1894-1895, 2e série, t. XXIV, 2e livraison. — Pau, veuve L. Ribaut, 1895, in-8°, p. 73 à 196.

Cette livraison est tout entière occupée par les lettres qu'écrivait à son fils, en 1809 et 1810, une des femmes les plus distinguées du Béarn, Mme la baronne de Crouseilhes. Elle habitait Oloron, et son fils, alors âgé de dix-sept ans, terminait ses études à Paris dans une institution particulière.

Ces lettres sont charmantes, pleines de cœur, de délicatesse, de finesse et d'esprit. Aucun de ceux qui se sont trouvés dans la même situation que le jeune de Crouseilhes; qui, comme lui, ont reçu de nombreuses et longues lettres d'un père ou d'une mère qui ne vivaient que pour eux et dont l'ardente sollicitude s'affirmait par la minutie des détails; ne saurait s'empêcher d'être profondément ému en lisant ces recommandations précises, ces conseils persévérants, et même ces reproches dont une tendresse profonde adoucit l'apparente amer-

tume. Heureux les fils qui ont de tels parents ! heureux les parents qui ont de tels fils !

Mais, au point de vue général, la publication que j'ai sous les yeux inspire deux sortes de réflexions. La première, affligeante et triste, est qu'aujourd'hui, dans l'état actuel de la société, par ce temps de surmenage, de vie à outrance, d'entraînement factice, on ne sait plus et l'on ne veut plus savoir écrire. De plus en plus, les lettres les plus intimes tendent à se conformer au type inventé par Victor Hugo dans *Ruy Blas:* « Madame, il fait grand vent et j'ai tué six loups ». On ne songe qu'à gagner de l'argent, qu'à se distinguer n'importe comment, qu'à *poser* pour la galerie. On n'a plus le temps d'aimer les siens et surtout de le leur dire.

L'autre observation qui m'est venue à l'esprit paraîtra peut-être un peu paradoxale. Nous devons la publication des lettres de Mme de Crouseilhes à un ancien magistrat auquel la politique a fait des loisirs. Ce n'est pas là le premier exemple d'une révélation, si le mot m'est permis, amenée par les changements de régime dont nous ne nous sommes pas fait faute en France depuis un siècle. Eh bien ! je crois qu'il y a lieu de se féliciter de ces révolutions qui, sans le vouloir sans doute, permettent parfois aux hommes de valeur de donner leur vraie mesure. Tel adversaire politique en qui nous n'aurions jamais vu qu'un fonctionnaire plus ou moins banal

devient un homme d'étude remarquable ; nous lui accordons tout de suite notre admiration et notre estime et, à part nous, nous regrettons peut-être un peu le temps où, confinés dans une opposition impatiente, nous nous consolions par le travail des tristesses, des misères et des défaillances de la vie publique.

Julien. VINSON.

Vocabulaire des principales racines malaises et javanaises de la langue malgache, par Aristide MARRE. *Paris*, E. Leroux, 1896. — Pet. in-8° de 57 p.

M. Marre prend le mot *racine* dans le sens classique, celui des fameuses *Racines grecques* de Lancelot, c'est-à-dire quelque chose comme « mot principal, mot important ».

La comparaison des trois langues donnerait lieu à d'intéressantes observations phonétiques, résumées d'ailleurs par M. Marre, en tête du livre : *k* primitif devenant *h* (*lahi* pour *laki*), *h* final supprimé (*asa* pour *asah*) ou devenu *ka* (*tampouka* pour *tampouh*), *tch* adouci en *ts* ou réduit à *t*, *dj* adouci en *z*, *t* et *d* changés en *tra* et *r*, *n* gutt. et *n* dental devenus *na* à la fin des mots, *p* soufflé en *f*, *b* en *v*, *l* passant à *d*, *r* final transformé en *tra*, *s* final ou initial supprimé, *y* et *w* passant aux consonnes franches *z* et *v*. En somme, le phonétisme du malgache est un adoucissement géné-

ral, une application constante de la loi du moindre effort.

Nous ne pouvons que féliciter M. Marre de ses intéressants travaux et lui demander de nous donner le plus tôt qu'il le pourra un recueil de textes et un vocabulaire malgache-français.

J. V.

Grammaire classique de la langue française, par Léon Clédat, professeur à la Faculté des lettres de Lyon. *Paris*, H. Le Soudier, 1896. — Pet. in-8° de vj-377 p.

Les bons Noël et Chapsal, et autres grammairiens du vieux temps, n'auraient sans doute pas assez de sarcasmes pour des livres du genre de celui-ci dont ils ne comprendraient ni la méthode ni la portée. Il est certain qu'il y a un abîme entre leurs élucubrations empiriques et les ouvrages fondés sur les principes de la science, entre leurs séries de *règles* et les raisonnements appuyés sur l'observation, entre des exemples courts et précis et ces phrases bizarres que nous avons tous retenues : « Êtes-vous Madame de » Genlis ? — Je ne la suis pas », « Dames mites » disaient à leurs petits enfants... »

Il n'est pas possible de relever ici tout ce qu'il y a de bon dans la *Grammaire* de M. Clédat : une distinction que j'approuve fort entre autres est celle entre

le *gérondif* et le *participe*. M. Clédat explique aussi très bien que le verbe *avoir*, auxiliaire, n'indique pas une action, mais un état, tout comme le verbe *être*.

J'aime moins la division des verbes en conjugaisons ordinaires (en *er* et inchoative en *ir*) et conjugaisons mortes (*ir* non inchoative, *oir*, *re*).

Le livre est rédigé d'après un plan très méthodique et l'auteur n'a oublié aucune des quatre parties essentielles de la grammaire : phonétique, morphologie, fonction, syntaxe. Ce n'est pas qu'il n'y ait pas, çà et là, des réserves à faire sur quelques points plus ou moins importants. Ainsi, je ne suis pas convaincu qu'il y ait en français un *o* correspondant à l'*è* grave, et au lieu de onze voyelles, j'en trouve vingt, y compris les longues. Il ne me paraît pas suffisant d'indiquer que *ou*, *u* et *i* peuvent être consonnes, que *gn* et *ll* sont composés de *i* consonne et de *l* ou *n*. M. Clédat n'a pas osé aller jusqu'à parler de semi-voyelles : il a eu tort. Ce qui ne m'empêche pas de trouver son livre excellent et de le recommander de toutes mes forces.

J. V.

VARIA

I

Le Style et les Pronoms relatifs.

Le *Voltaire*, ayant relevé à titre de curiosité littéraire que dans les quarante-trois livraisons in-folio parues de la publication de M. Henri de Chennevières, *Les Dessins du Louvre*, l'auteur n'a pas une seule fois employé ni le mot *que* ni le mot *qui*, a reçu de M. Chennevières la spirituelle lettre que voici :

« Monsieur,

» Vous avez bien voulu découvrir dans les pages des *Dessins du Louvre* une nouveauté de style. L'attention bienveillante de votre lecture me flatte infiniment.

» Permettez-moi de vous exposer les motifs de ma lutte littéraire. J'ai juré haine aux *qui* et aux *que*, ces lourds conjonctifs de la syntaxe. Cette guerre à toute outrance contre de paisibles pronoms trouble l'économie de la langue et le mécanisme ordinaire des phrases, mais elle éclaircit la pensée, elle allège la période, elle suspend les longueurs.

» Depuis quatre siècles l'horrible *qui* tyrannise les lettres françaises, il infeste les meilleurs écrivains. Rabelais le cultivait dans les bosquets de l'abbaye de Thélème ; Pascal et La Bruyère montrèrent pour lui la plus coupable des indulgences. Bossuet le mettait sur les autels. Ne s'avisait-il pas de dire un jour : « Celui

qui règne dans les cieux, *de qui* relèvent tous les empires, *à qui* seul appartient, etc.? » Cette déclinaison éhontée de *qui* faisait les délices des contemporains. MM. de Port-Royal renchérirent sur Bossuet et les beaux esprits de la cour et de la ville semèrent de *qui* leurs productions.

» A l'avènement de Voltaire, le « qui » régnait despotiquement. Voltaire le laissa vivre. Il lui abandonna ses vers tragiques, mais il l'éconduisit de sa prose si pleine et si vive. Il ne l'expulsa point toutefois avec assez de rudesse, et l'ambitieux pronom réapparut au seuil de certaines phrases. Chateaubriand le caressait de sa plume douillette et le berçait avec une mélancolie mignarde. Lamartine lui donna des ailes d'or et le lança dans l'azur de ses rêves.

» Notre *qui*, rendu insolent par l'hommage de ces grands noms, allait terroriser davantage encore la République des lettres. Victor Hugo, ému de cette audace, voulut faire bonne justice de cet outrecuidant ; il l'appela en champ clos, le rudoya, l'estocada, mais l'autre tint ferme.

» J'ai essayé, Monsieur, d'apprécier ce monstre, d'étudier sa tactique, ses moyens de défense. Enfin, je l'ai surpris et je l'écorche vif ; il méritait ce châtiment. La patience fut ma seule arme, la patience à défaut de génie, une longue patience.

» Avec les *qui* la phrase s'embourbe, les pensées hautes ou gracieuses revêtent une enveloppe bourgeoise, les virilités de la concision perdent de leur étreinte. Le *qu'il mourût* du vieux Corneille ne me persuade pas. Émancipée des *qui*, la phrase s'en va légère, leste, sautillante, agaçante, provocante, amusante. Elle a le maintien jeune, aisé. C'est une fillette agile et court vêtue, gagnant d'un saut le but de sa course.

» Le parti pris apparent de mon style, cette rage de l'anti-*qui*, pourrait sembler d'abord une gageure peu digne d'un écrivain d'art, mais cette petite conquête grammaticale me paraît capable d'intéresser les curieux de littérature.

» Recevez, Monsieur, l'assurance de mes sentiments tout dévoués.

» HENRI DE CHENNEVIÈRES. »

Remarquez que les *qui* et les *que* sont proscrits de cette lettre.

(*Le Rappel*, jeudi 5 avril 1883.)

II

Sottise et Ignorance.

Un journal philosophique et scientifique qui se publiait pendant les dernières années de l'Empire reproduisait sous ce titre : « Panier aux ordures » les passages caractéristiques d'articles de certains journaux. Le morceau ci-après ferait bien dans la collection :

Une École bizarre.

« On annonce la mort de M. Hovelacque, ancien conseiller municipal de Paris, ancien député de la Seine. Cet événement, par lui-même, ne présente qu'un médiocre intérêt et je ne le mentionnerais pas si je n'avais trouvé dans l'énumération des qualités de M. Hovelacque, celle de professeur à l'École d'Anthropologie linguistique.

» Il n'y a vraiment que les républicains pour créer d'aussi étranges boîtes à sinécures.

» Avez-vous jamais rencontré dans le monde des jeunes gens qui aient embrassé la carrière de l'anthropologie linguistique et croyez-vous que M. Hovelacque ait jamais professé quelque chose dans cet étonnant Institut ? »

(*La Chronique de Libourne*, 27 février 1896.)

Le Propriétaire-Gérant,
J. MAISONNEUVE.

CHALON-SUR-SAÔNE, IMP. DE L. MARCEAU.

LES GALIBIS

(*Suite*)

Toutes ces sortes de tortues ont une graisse fort douce, propre à faire des fricassées, de la pâtisserie et le reste, comme celle du lamantin. La graisse des caoüannes n'est pas si délicate et ne se conserve pas tant. On s'en sert à brûler. Pour la conserver, il la faut faire bouillir, la saler et y mettre du piment. Elles ont une admirable industrie pour pondre leurs œufs ; elles sortent de la mer pour ce sujet, montant au plus haut d'une rade où la mer ne va point. Elles paraissent premièrement deux ou trois jours devant que de faire leur ponte sur le bord de la mer, comme pour remarquer les lieux les plus propres. Au bout de ces deux ou trois jours, la nature leur a donné cet instinct de sortir de la mer, comme la marée commence à monter, et allant, comme l'on dit, à pas de tortue, au lieu où elles veulent pondre, elles y font un trou profond de deux pieds, avec leurs ailerons ou nageoires de devant, qui leur servent comme de pattes ; puis elles tournent

le derrière, jetant en un quart d'heure 150 ou 200 œufs ; et quand elles ont pondu, elles remplissent le trou, elles passent par-dessus pour l'aplanir, comme si de rien n'était ; cela étant fait, elles s'en retournent à la mer, laissant une grande trace qui fait connaître le lieu où elles ont pondu, dans lequel on va fouiller pour en prendre les œufs.

La façon de prendre les tortues est facile, car elles sont bien une heure et demie ou deux heures à faire tout leur mystère, pendant lequel temps il y a deux ou trois hommes qui se promènent sur la rade, où voyant une tortue, ils la tournent, sans qu'elle se défende que de ses nageoires. Quand elle est tournée, on la laisse jusqu'au lendemain, sans qu'elle se puisse remuer qu'on la vient mettre en pièces, afin de la porter à la maison, ou la saler sur le lieu pour la conserver pour l'année ; huit hommes ensemble seraient bien empêchés de la porter entière.

Pour les poissons qui ne bougent de la mer, et que l'on prend au harpon, il y en a de beaucoup de sortes. Voici ceux que nous avons vus, et desquels nous avons mangé. Premièrement le *souffleur*, qui est une espèce de marsouin, dont la viande semble de la chair de pourceau ; la graisse en est bonne pour les enflures des jambes. Il y en a qui pèsent deux ou trois cents livres ; c'est un assez bon manger. On les voit à centaines au-dessous de notre fort de Ceperou, qui sautent hors de l'eau comme font les dauphins.

Le *poisson à l'épée*[1] est fort grand et fort gros; son épée tient au bout de son mufle, longue quelquefois de trois ou quatre pieds, ayant des dents comme une scie des deux côtés; c'est de quoi ce poisson se défend contre ses ennemis. S'il rencontrait un homme, il le couperait en deux. Il y en a de si gros, qu'un seul suffit pour le repas de cent hommes. Le côté de Mahury en est fort peuplé, et le sieur Le Vendangeur[2] en a beaucoup pris. Sa chair est fort blanche, mais un peu sèche, n'y ayant pas beaucoup de goût. Son foie est si gros et si huileux, qu'on en peut faire quinze et vingt pintes d'huile très bonne à brûler; j'en ai fait l'expérience.

Le *pantouflier* est presque de même grosseur que le précédent, et quasi d'un même goût; il a le mufle fort large et fait comme une pantoufle.

Le *requin* est aussi de semblable grosseur; c'est un poisson fort gourmand, car s'il rencontre quelqu'un qui nage, il l'emportera fort bien. Il a trois rangs de dents bien aiguës et fort dangereuses. Il est bon à manger en

1. C'est notre *espadon* ou *poisson-scie*, le *todak* des Malais.

2. *Le Vendangeur* était un homme intelligent et actif, bon chasseur, bon pêcheur, bon marin, possédant la langue galibi et sachant se faire aimer des naturels sur lesquels il avait acquis un grand ascendant. Il était établi depuis un assez longtemps déjà dans l'île, quand l'abbé Biet y arriva, en 1652. Si les colons français avaient compté beaucoup d'hommes de cette trempe et de cette valeur ou s'ils avaient seulement mis à profit son bon vouloir et ses sages conseils, leur expédition n'aurait pas abouti à une fin si déplorable.

ce pays, quoiqu'il ne le soit pas en d'autres. Toutes ces espèces de poissons y sont en très grande abondance.

La *raie* est admirable; il y en a de si grosses, que le sieur Le Vendangeur en a harponné qui ont été suffisantes pour nourrir six vingts personnes, comme il le fit le 16 août (1652).

Il y a une autre sorte de gros poisson assez long, qui a l'écaille fort large, comme celle des carpes; quelques-uns pèsent trois cents livres; ce poisson est d'un goût fort savoureux.

Le *machoran* est un très bon poisson; il y en a de fort gros, et tels qu'on les prend au harpon, d'autres à la ligne et avec la seine. Ce poisson est très bon pour faire du potage. Il y a autant de viande à la tête d'un machoran comme à une tête de veau, et aussi délicate.

Pour les poissons qui se pêchent à la seine, il y en a de tant de façons que nous ne les connaissons point et en si grande quantité que cela est incroyable. Ceux qui sont de notre connaissance sont les raies de diverses grandeurs, qui sont grasses et bonnes, des mulets, des cumoles, des barbues et petits turbots; je ne doute pas qu'il n'y en ait aussi de gros, des poissons qui sont comme des aloses. Il y a aussi des *vieilles* pareilles à des poissons qu'on nomme des *gros yeux*, qui viennent en prodigieuse quantité sur les rives de notre île. Ils sont au bord des fleuves, et pour les avoir on se met en droite ligne du bord, et l'on tire un coup de fusil chargé de poudre de plomb, et l'on court promp-

tement avec le chapeau pour les jeter à terre. Il y en a encore tant d'autres que cela ne se peut imaginer. Ce qui est admirable, c'est qu'il y a des endroits qui en sont si abondants, à quatre ou cinq lieues de notre île, que cela n'est pas concevable.

Jugez donc par ce que je viens de dire si ce pays est mauvais, et s'il n'y a pas moyen d'y bien vivre et d'y subsister. Ce n'est donc pas le pays qui est cause que nous avons tant souffert, mais la mauvaise prévoyance de ceux qui ont fait notre embarquement, qui n'ont pas fait provision des choses nécessaires, n'ayant pas emporté pour trois mois de pain, point d'hommes qui entendissent la pêche, ni d'instruments pour pêcher; et surtout à cause de nos divisions et de nos guerres civiles, car quand nous aurions eu des hommes et des instruments pour aller à la chasse et à la pêche, nous ne les y aurions pu employer, puisque nous avions assez affaire à conserver nos vies: et ainsi nous sommes péris de faim avec tant de gibier et de poisson.

DE LA FAÇON DE VIVRE DES SAUVAGES DE CES CONTRÉES ET DE LEUR NATUREL

Avant que de parler de la façon de vivre des sauvages, il me semble qu'il est à propos de dire premièrement quelque chose de leurs dons naturels, tant de la disposition du corps que de la bonté de leur esprit.

Ils ont tous une très belle disposition du corps, qui est très bien proportionné, toutes les parties en étant parfaitement bien remplies. Je crois que cela procède de ce qu'ils vont tout nus, et que n'ayant point été serrés par les habits, le corps se remplit comme il faut en toutes ses parties. Ils sont presque tous de belle taille, ni trop grands, ni trop petits. Il s'en voit peu de boiteux, bossus et contrefaits. Ils sont presque tous beaux de visage. Les hommes ne portent point de barbe, il n'y a que les plus vieux qui la laissent croître fort claire. Ils portent les cheveux longs, fort bien coupés à la française, ayant un grand soin de les bien peigner. Ils sont tous noirauds, soit que cela leur soit naturel, soit qu'ils fassent leurs cheveux de cette couleur avec quelque drogue ou peinture. Leur chair est basanée et fort douce; il semble que ce soit du satin quand on touche leur peau. Les femmes de même sont très bien faites, car il y en a d'aussi belles qu'on en puisse voir dans l'Europe.

Ils ne manquent pas d'esprit, le seul défaut est qu'il n'est point cultivé. Ils raisonnent fort bien, et ne font rien qu'ils n'y aient mûrement pensé, ne faisant aucune affaire d'importance qu'ils ne l'aient bien consultée entr'eux, et qu'ils n'en aient pris avis des anciens auxquels ils défèrent beaucoup à cause de leur expérience. Ils n'ont plus cette simplicité dans laquelle ils vivaient, quand on en a fait la découverte. Ils se sont extrêmement raffinés depuis que les Européens les ont fréquentés.

Ils vont tout nus, sans porter rien sur eux, qu'un morceau de linge devant leurs parties, qu'ils appellent un *camisa*. Les femmes vont nues comme les hommes, portant seulement un *camisa* large de deux mains, tissu de grains de verre ou rassade. Les vieilles ni les petites filles ne s'en servent point, mais quand elles paraissent devant les hommes, elles se croisent fort dextrement les jambes.

Pour se rendre plus ajustés et plus beaux, ils peignent leur corps de noir, et du jus d'une pomme de *genipa*[1] qui est bleu turquin, qui disparaît au neuvième jour y formant diverses figures. Ils se rougissent en certains endroits avec le roucou, c'est une sorte de peinture qui croît dans le pays. Ils huilent leurs cheveux avec de certaines huiles, pour les rendre plus luisants. Ils ont la plupart les oreilles percées et les lèvres, dans lesquelles ils passent quelques pierreries et autres choses pointues. Ils portent des chaînes de rassade de dix-huit ou vingt rangs ensemble, qu'ils appellent *caracolis ;* ils en mettent en divers endroits des bras et des jambes. Ils ont d'autres chaînes de petits anneaux d'os bien petits, qu'ils appellent des *oüarabis*. Ceux qui les font y emploient beaucoup de temps ; cela est fait de la coquille de certains petits limaçons de mer, qu'on

1. Le *genipa* ou *janipaba* est un arbre de moyenne grandeur fort commun au Brésil et aux Antilles. La pulpe du fruit donne une couleur noire dont les sauvages se teignent la peau, lorsqu'ils vont à la guerre.

appelle des vignots[1]. Ils en font grand état et n'épargnent rien pour en avoir, ce sont leurs plus grands trésors. Ils ont encore une certaine pierre verte qu'ils estiment fort, qui vient des Amazones et se pêche dans un certain lac avec de grandes cérémonies. Ces pierres ont quelques vertus, on dit qu'elles guérissent l'épilepsie et le flux de sang. Les femmes, outre ces choses, font grand état des grains de cristaux, ce sont leurs plus beaux ornements; elles estiment aussi beaucoup les dés à coudre, qu'elles percent pour les faire pendre à leurs cheveux.

C'est particulièrement dans leurs assemblées qu'elles mettent tous ces affiquets, qu'elles appellent *caracolis*. Les hommes, outre ces joyaux, se font des chapeaux de plumes de diverses couleurs, belles à merveille ; ils en font aussi des ceintures, portant avec cela les armes desquelles ils se servent. Les capitaines, pour marque de leur prééminence, portent leur *boutou* ou massue, les autres leurs arcs et leurs flèches. Ceux qui ont des épées et des fusils ne les oublient pas.

Pour ce qui est de leur façon de vivre et d'agir ordinaire, quand ils sont dans leurs habitations, pour en parler avec ordre je dirai tout ce qu'ils font, et à quoi ils s'emploient depuis le matin jusqu'au soir, tant les hommes que les femmes.

1. *Vignot* est le nom qu'on donne en Normandie à la coquille univalve des côtes de la Manche.

Pour bien concevoir ce que j'en dirai, il est à propos de faire une description de leurs habitations et cases. Ils demeurent la plupart sur de petites collines, découvrant de loin tout autour de leurs cases, ou bien dans un pays plat, toujours proche de quelque crique ou petite rivière, ou de quelque fontaine pour leur nécessité. Ils ont une grande place bien défrichée, pour y avoir assez d'espace afin d'y danser et faire d'autres exercices corporels. Au milieu de cette place, ils y ont un grand carbet[1], long quelquefois de plus de cent cinquante pas, c'est comme une forme de halles qui sont dans les places publiques des villes. Ils sont à jour de tous côtés, n'y ayant que la couverture de palmiste soutenue de fourches et de pieux. C'est où ils passent la journée tous ensemble pour y carbeter, c'est-à-dire s'y entretenir de leurs affaires, étant assis sur leurs lits qu'ils appellent *acado* ou *amac*[2], et pour y faire leurs petits ouvrages, comme les arcs, flèches, *boutous* et choses semblables, quand ils ne sont point occupés à la

1. Cette grande case commune ressemble fort, pour la forme de la construction et pour l'usage qu'en font les sauvages des Antilles, au *balei* des Malais dans l'archipel Indien.

2. Bescherelle, Littré et plusieurs autres lexicographes font dériver notre mot *hamac* de l'allemand *hangematte*. Il nous semble que ce mot nous vient directement d'Amérique, d'où les marins espagnols et portugais l'ont importé les premiers en Europe. Voyez le Dictionnaire de la langue castillane, composé par l'Académie Royale espagnole au mot *Hamaca* qu'il définit ainsi : *Lit suspendu en l'air dont les Indiens ont coutume de se servir, ainsi que la plupart des Européens qui passent dans ces régions.*

chasse ou à la pêche. Environ à vingt pas de ce carbet sont les cases, où ils se vont coucher pendant la nuit. Il y en a quelques-unes qui sont fortifiées d'un double rang de pieux bien liés et attachés ensemble, au travers desquels les flèches ne peuvent pénétrer; c'est pour y tenir fort, lorsqu'ils sont surpris de leurs ennemis. Il y a autant de cases que la famille est grande, car il se trouve des habitations où il y a trente ou quarante hommes avec leurs femmes et enfants, elles sont comme des villages.

Une heure avant le jour aussitôt qu'ils sont éveillés, les femmes portent à boire à leurs maris dans le lit. Ils se lèvent et font du feu, se chauffant quelque temps, à cause de la fraîcheur de la rosée du matin. Aussitôt que la pointe du jour paraît, les femmes portent les lits de leurs maris et de leurs enfants sous le grand carbet, où s'étant encore couchés, ils se brandillent comme les enfants; puis les femmes leur apportent à déjeuner d'un quartier de cassave, un crabe ou autre chose. Les femmes ont un grand soin de servir leurs maris, qui ne lèveraient pas une écuelle de terre. Ils mettent leur cassave sur un éventail à feu qui leur sert d'assiette, et leur crabe dans une écuelle de terre, mangeant fort proprement. Les femmes ne mangent point avec leurs maris, mais en particulier. Quand la pluie empêche les hommes de sortir, ils s'occupent, les uns à faire des flèches pour la chasse et pour la guerre, d'autres tissent des lits de coton à la façon que l'on fait des tapis-

series de haute-lisse; les autres font des paniers de diverses façons pour leur usage, des *banarés* qui sont une espèce de tamis de palmiste ou de jonc, pour passer la farine du manioc, et des couloirs qui sont comme des chausses à hypocras, pour faire égoutter le jus qui sort du manioc, et plusieurs autres ustensiles de ménage, surtout de la poterie de terre, à laquelle ils sont fort adroits, quoiqu'ils n'aient point de roues comme nos potiers, faisant le tout par addition de parties les unes sur les autres.

Quand il fait beau temps, ils vont abattre du bois en de certains lieux, pour y faire des jardins ; c'est tout ce qu'ils font, avec la chasse et la pêche. Tout le reste, c'est ouvrage de femmes qui portent le fardeau du jour et de la nuit, car elles travaillent sans cesse ; les hommes se contentent de couper le bois, et il faut qu'elles le portent dans leurs cases pour s'en servir.

Ce sont les femmes qui plantent les jardins, qui en cueillent le manioc, qu'elles portent dans leurs cases pour en faire du pain ; elles portent du bois pour faire le feu, elles font la cuisine ; elles composent leur boisson, qu'elles font de cinq ou six façons, qui sont toutes très bonnes à boire, et qui enivrent comme la bière et le vin. La plus commune est celle qu'ils appellent du *oüacou,* c'est celle qu'ils traitent avec les Français. Pour la faire, les femmes mâchent bien la cassave avec les dents, ce qui n'est pas trop agréable ; elles mâchent aussi des patates qu'elles pétrissent tout ensemble,

enveloppant tout cela dans des feuilles de balisier qui sont grandes comme des serviettes, puis elles mettent cette pâte dans un panier, pour la réserver. Quand on en veut boire, elles en prennent une poignée qu'elles démêlent dans de l'eau ; cette boisson semble, à son goût, du lait clair frais sorti du lait caillé avec la présure. Les sauvages le boivent fort épais, étant nourrissant et rafraîchissant.

Le *maby* est une autre sorte de boisson fort aisée à faire ; ce n'est que de la patate toute pure que l'on fait cuire dans une chaudière. On l'écache, et on y met beaucoup d'eau dessus, que l'on démêle ensemble ; cela bout comme du vin nouveau. Il a un goût un peu aigret assez agréable. Il faut le boire promptement, parce qu'il s'aigrit. Si on y mêle du gros sirop de sucre quand on le fait, c'est une boisson fort délicieuse ; les Anglais en usent fort dans la Barbade [1].

Le *palinot* est une autre sorte de boisson, composée de patate et de cassave brûlée, elles la mettent dans un *canary*, qui est un vaisseau de terre, elles la rompent par morceaux quand elle est chaude, puis elles remplissent ce vaisseau plein d'eau, y ajoutant de la patate crue qu'elles coupent par morceaux ; elles couvrent ce vaisseau ; cela bout comme le *maby*. Il le faut boire

1. La Barbade, la plus orientale des Antilles, découverte par les Portugais, appartient aux Anglais depuis 1625. L'esclavage y a été aboli en 1834 seulement.

vingt-quatre heures après qu'il est fait. Cette boisson a le goût et la couleur de la bière, et enivre.

Elles font d'autres boissons comme le *paya* et autres semblables, mais parce que je ne sais pas comment elles le font, je n'en dirai rien. Les boissons les plus délicieuses sont le vin d'ananas et de cannes à sucre, cela vaut l'ambroisie.

Les femmes emploient beaucoup de temps à tout cela; en un mot, ce sont des bêtes de somme. Les hommes ne font point de travaux laborieux, car ils ne demeurent jamais plus de deux heures au travail. Aussitôt qu'ils sont retournés, si par hasard ils ont tué quelques animaux, ou s'ils ont pêché quelques crabes ou autres poissons, ils l'apportent et le jettent au milieu du carbet sans dire mot. Les femmes y prennent garde et l'emportent pour l'accommoder et faire cuire, soit en le faisant bouillir dans un pot, qu'ils appellent *canary*, ou le faisant boucaner. Après avoir mis là leur chasse ou leur pêche, ils se couchent sur leur lit, et en même temps les femmes leur portent à boire. Ils font d'ordinaire trois repas. Le soir, ils se retirent dans leurs cases, où les femmes reportent leur lit. Là, de temps en temps ils font de petits vins, c'est-à-dire qu'ils se mettent à boire jusque sur les deux heures après minuit, s'enivrant et saoulant comme des pourceaux, mais ils n'oublient jamais la danse au son de leurs instruments qui sont très lugubres.

C'est ainsi qu'ils passent la journée. Les hommes

n'ont que l'exercice de la chasse et de la pêche, ainsi que je l'ai dit. Ils ne se servent que de l'arc et de la flèche pour la chasse, soit pour les bêtes à quatre pieds, ou pour les oiseaux. Ils sont fort adroits à tirer de l'arc, car jamais ils ne manquent aucun animal, sur lequel ils tirent, pour petit qu'il soit. J'ai vu un enfant de dix ans tirer un oiseau-mouche de trente pas, sans le manquer. Ils ont aussi des chiens qu'ils instruisent fort bien pour acculer les cochons. Ils ne se servent point de pièges, mais ils savent fort bien se mettre à l'affût pour attendre le gibier.

Ils se servent aussi de la flèche pour la pêche, ils voient fort clair dans l'eau, ils découvrent un poisson de loin dans la mer, et sitôt qu'ils l'ont vu, ils sont assurés de l'avoir.

Ils vont quelquefois bien loin pour pêcher, mais c'est quand ils veulent enivrer une rivière ou quelque étang d'eau de mer. Pour faire cette pêche, ils sont toujours deux ou trois canots de compagnie. Ils vont tout au plus haut de la rivière, jusqu'à la source s'ils peuvent. Ils ont une espèce de racine, qu'ils ne nous ont jamais voulu découvrir, de laquelle ils se servent pour enivrer. Ils écrasent cette racine qui rend un certain jus, duquel ils battent la rivière : le poisson vient sur l'eau enivré, comme quand on se sert de la coque du Levant. Ils le prennent à la main, et en emplissent leurs canots.

Ils boucanent sur le lieu le poisson qu'ils ont pêché. Le boucan se fait avec quatre fourches hautes de deux

pieds, qu'ils fichent en terre, sur lesquelles ils posent des bâtons en forme de gril, sur lesquels ils mettent le poisson, faisant du feu dessous, le tournant de temps en temps, jusqu'à ce qu'il soit cuit: et afin qu'ils le puissent garder, ils lui font sentir le feu tous les jours. Ils en fontainsi de la viande, comme des cerfs, cochons, tatou, agouti, etc., ils la font boucaner avec la peau.

DE LEUR POLICE POUR LE GOUVERNEMENT GÉNÉRAL

C'est une chose tout à fait étonnante que ces peuples parmi lesquels nous habitons, n'ont été retenus jusqu'à présent par aucunes lois divines ny humaines, vivant dans une ignorance parfaite d'aucune divinité, soit fausse ou vraie. Ils se sont maintenus dans une vie tout à fait brutale, dans une très grande liberté, sans autre pensée que de satisfaire à leurs passions déréglées, et de contenter la chair et ses appétits, sans redouter aucune divinité, ni de lois politiques qui les fassent appréhender ses châtiments pour leurs crimes, ou qui leur donnent des récompenses pour leurs belles actions.

Ils n'ont donc aucune religion, et ne rendent aucun culte ni adoration à aucune divinité, vivant en cela comme des bêtes, puisqu'il n'y a presque aucune nation, pour barbare qu'elle ait été, qui n'ait eu la moindre teinture, c'est-à-dire quelque peu de connais-

sance de quelque divinité, à qui elle rendait quelque vénération. De sorte que ne reconnaissant point de divinité, ils n'ont point de mot pour la nommer ; ce qui est une difficulté quand on leur en parle. On ne leur peut parler de Dieu, qu'en leur représentant un vieillard qui est au ciel, lequel gouverne tout, qui sait tout, qui connaît tout, et qui est infiniment bon. D'où ils concluent que s'il est bon, il ne le faut point prier ; d'où vient qu'ils disent en leur langage :

Tamoussi Capou iroupaman, iroupa Iroucan oüa.

« Le vieillard qui est au ciel est très bon, le diable est méchant. » Ils évoquent souvent *Iroucan* (le diable) et le consultent pour savoir l'événement des choses qu'ils veulent entreprendre. C'est l'office du *Piaye* de le consulter, comme je ferai voir en son lieu, en parlant de la dignité des *Piayes*. Ces pauvres gens nous disent souvent qu'ils ont été battus de l'*Iroucan*, et pour s'en défendre, quand ils ont quelque épée, ils escriment en l'air, tirent un fusil ou un pistolet, disant que c'est pour le tuer. Ils font cette cérémonie, quand ils ont bâti quelque case neuve ; c'est, disent-ils, pour le châtier, et ils convient nos Français d'en faire autant. Ils mettent en divers endroits de cette case boucaner du cerf ou autre chose, disant que c'est pour faire manger l'*Iroucan*, de peur qu'il ne fasse du mal à cette case. Le sieur Le Vendangeur m'a assuré qu'ayant reconnu cela, il se levait la nuit pour le manger, et les sauvages

ne le trouvant plus le lendemain, en étaient bien aises, en disant que l'*Iroucan* ne leur ferait point de mal, puisqu'il avait mangé ce qu'ils lui avaient donné. Tel est l'aveuglement de ces pauvres gens.

Ces peuples croient à l'immortalité des âmes par la seule lumière naturelle, disant qu'après leur mort, ils vont là-haut. Ils croient aussi à la transmigration, ne voulant pas manger de certains gros poissons, comme du lamantin, croyant que l'âme de quelques-uns de leurs parents y est entrée et qu'ils la mangeraient.

Comme ils n'ont aucune religion, ils n'ont aussi aucune loi politique, gardant néanmoins quelques façons de vivre qu'ils ont reçues de père en fils, et les gardant inviolablement. C'est d'où vient qu'ils vivent dans une grande liberté, et craignent fort que les chrétiens ne les veuillent soumettre à leurs lois. C'est pour cela qu'ils ne nous peuvent supporter, nous souhaitant aussi loin d'eux que nous sommes près.

Ils sont tous égaux entre eux, quoiqu'ils aient des capitaines qui sont comme chefs d'habitations, et aux ordres desquels ils obéissent dans les occasions; néanmoins ils ne sont pas plus que le reste et ne portent aucune marque de leur prééminence que le *boutou* ou massue, qu'ils mettent sur leur lit; c'est par là qu'on les reconnaît, quand on les voit dans leur case. Ils n'ont point de rois, mais ils qualifient du nom de roi celui qui est leur chef principal, quand ils vont en guerre, qui est d'ordinaire le plus expérimenté, qui a fait parmi

eux de plus belles actions, et qui est le plus ancien.

Ils ne connaissent les choses que par la seule lumière naturelle. Ils n'ont aussi aucuns caractères, avec lesquels ils puissent exprimer leurs pensées les uns aux autres, les nôtres leur étant des monstres. Quand ils étaient dans leur première simplicité, et que les Européens ne les avaient pas encore beaucoup fréquentés, ils ne pouvaient concevoir comment nous pouvions savoir des nouvelles les uns des autres, s'imaginant que ce papier, dont ils ont été souvent les porteurs, parlait et disait des choses qui les concernaient. Ils ne sont plus maintenant dans cette simplicité, ils voient bien que nous exprimons nos pensées par le moyen de ces lettres et de ces caractères, et qu'on les peut porter fort loin : si est-ce pourtant qu'il ne leur prend point envie de s'en faire instruire, et d'apprendre ces choses si utiles pour entretenir le commerce parmi les hommes. Ils aiment mieux vivre dans leur ancienne ignorance, afin de ne point perdre leur liberté, qu'ils préfèrent à toutes les sciences et connaissances du monde. Comme ils ne peuvent pas exprimer leurs pensées comme nous, par un moyen si facile, cela les oblige de se voir plus souvent les uns les autres pour consulter ensemble. Ils ne sont point paresseux pour ce sujet. Ils ne feignent point de faire beaucoup de chemin pour cela, même ils croient que ce n'est rien que de faire cent lieues pour s'assembler. Quand il arrive quelque occasion qui les oblige de s'assembler pour le bien commun de leur nation, le plus ancien les

convoque et leur donne un certain jour et rendez-vous, où ils doivent se trouver; et pour cet effet ils se servent d'une invention assez gentille, que la nature leur a enseignée. C'est que comme ils ne peuvent compter, et qu'ils n'ont point de mot en leur langue pour exprimer les nombres, ne pouvant nombrer que jusqu'à trois; quand ils veulent passer outre et exprimer un plus grand nombre, ils le font en montrant autant de doigts; comme si ils veulent exprimer le nombre de dix, ils montrent les deux mains; s'ils veulent aller jusqu'à vingt, ils montrent les mains et les pieds, ne pouvant passer outre, ils ne recommencent pas. Or, pour faire savoir le jour de leur assemblée, ils ont une corde, à laquelle ils font autant de nœuds que de jours d'intervalle; si c'est dans vingt jours, ils font vingt nœuds. Celui qui convoque, retient une de ces cordes, et en envoie autant dans chaque habitation, le chef de laquelle a grand soin de défaire chaque jour un de ces nœuds, comme aussi celui qui a convoqué, et ainsi ils ne manquent jamais de se trouver à jour nommé. Et s'il faut un long temps, comme quand ils ont envie de convoquer leurs alliés pour les aider en quelque guerre, n'ayant point de distinction d'années, de mois ni de semaines, ils comptent par les lunes, et envoient des nœuds pour autant de lunes qu'ils seront de temps à commencer cette guerre; par exemple si c'est dans six mois ou six lunes, ils envoient six nœuds, au bout desquels leurs alliés, ou autres, ne manquent point de

se trouver au rendez-vous, et ils ne s'y trompent pas d'un jour. C'est une chose admirable de voir comme ils sont ponctuels à bien exécuter ces ordres.

DE L'ORDRE QU'ILS OBSERVENT DANS LEURS ASSEMBLÉES ORDINAIRES, QU'ILS APPÈLENT FAIRE UN VIN

Il faut remarquer qu'ils ne font jamais d'assemblée générale, pour les affaires publiques de la nation, comme pour entreprendre une guerre, ou pour aller tous ensemble en quelque long voyage visiter leurs amis et alliés, ou pour aller traiter avec d'autres nations éloignées dans la terre ferme, ou bien pour quelque mariage considérable entre eux, ou pour des obsèques et funérailles, ou enfin, quand après avoir été en guerre, ils ont pris quelques-uns de leurs ennemis, et qu'ils ont pris jour pour les faire brûler et les manger selon leur coutume. Cette nation, entre toutes celles de l'Amérique, sont les plus grands anthropophages, ou mangeurs d'hommes.

Il se fait bien d'autres assemblées particulières ou d'autres vins, comme entre les voisins ensemble, qui s'assemblent à la prière de quelqu'un d'eux, quand il a du bois à abattre pour planter un jardin, ou quand il a quelque case à bâtir. Ils seront deux ou trois jours à boire et à danser auparavant que de se mettre au travail.

Celui d'entre eux qui veut inviter les autres, après avoir consulté le plus ancien, fait les nœuds qui mar-

quent le nombre des jours, au bout desquels ils se doivent assembler. Ils les envoient par toutes les habitations de la nation. Pendant ce temps toutes les femmes et les filles de l'habitation de celui qui a invité, ne travaillent à autre chose qu'à faire de la cassave ou du pain, et diverses sortes de boissons en si grande quantité, qu'il y en a quelquefois jusqu'à la quantité de dix muids, qu'elles mettent dans de grands vaisseaux de terre, qu'ils appellent des *canaris*, quelques-uns desquels tiennent plus d'un demi-muid[1]. Jamais l'assemblée ne se sépare, que tout ne soit bu, que tout ce qu'ils ont préparé pour manger ne soit consommé. Pendant que les femmes préparent le pain et la boisson, les hommes vont à la chasse et à la pêche, faisant boucaner quantité de viande et de poisson, dont ils font bonne provision, sans ce que les conviés apportent avec eux, de quoi ils font présent à celui qui les a invités, et qui n'a pas manqué de dresser des carbets entre les cases de son habitation, pour mettre les lits de la jeunesse. Les chefs se retirent d'ordinaire dans les cases pour dormir.

Le temps préfix étant venu, ils ne manquent jamais de se trouver au lieu assigné. Tous ceux d'une contrée viennent ensemble dans leurs canots, comme ceux qui habitent la rivière de Corou, de même ceux de l'île. Ils y vont plus ajustés à leur mode, plus peinturés et roucoués, plus peignés et ornés de leurs plus beaux *caracolis*,

1. Le muid de vin, mesure de Paris, contenait 288 pintes ; les plus grands *canaris* contenaient donc jusqu'à 144 pintes.

plus couverts de plumes de diverses couleurs, que cela est merveilleux à voir. Ils mettent pied à terre vis-à-vis de la case de celui qui fait le festin. Ils y vont avec ordre en sautant et dansant au son de leurs instruments. Ils font retentir l'air du son de leurs petits tambours, de leurs flûtes et de leurs cors. Celui qui les a conviés les reçoit avec joie ; il vient au-devant d'eux et les conduit sous le carbet où il pend leur lit, sur lequel ils se reposent ; et en même temps les femmes de l'habitation, le mieux ajustées qu'elles peuvent et ornées de *caracolis*, leur portent à boire dans de grands *coüis*, qui sont comme des demi-calebasses assez grandes, qu'ils vident quelquefois, mais s'ils ne peuvent tout boire, ils le présentent à ceux qui sont le plus proche d'eux ; cette boisson continue le jour et la nuit. Après avoir bu, les jeunes gens se mettent à danser au son de leurs instruments, jusqu'à ce que tous les conviés soient venus. La façon de leur danse est en rond, sans se tenir les mains, mais en faisant des postures admirables, tous d'une même façon et à la cadence de leurs instruments. Pendant qu'ils dansent, les *canaris* pleins de boisson sont au milieu de la danse, ils ne perdent point de temps pour boire ; c'est tout leur délice en ce pays, car ils ne font pas tant d'état du manger que du boire.

Quand ils sont tous arrivés, et que le chef du festin a donné à chacun son quartier, ayant pendu leurs lits sous les carbets, c'est alors que le *vin* commence, et que les femmes présentent à boire à tous en si grande abon-

dance, que dès lors ils commencent à s'enivrer. L'heure du souper étant venue, ils s'assemblent tous sous le grand carbet, ils s'asseoient sur leurs lits, ou sur un petit siège qui n'a pas plus d'un demi-pied de haut, tous en rond ; ils y sont quelquefois plus de cent cinquante. Quand ils sont assis, les femmes leur apportent du pain sur un petit éventail qui leur sert d'assiette, ensuite des crabes ou du poisson, ou bien de la viande boucanée dans un petit plat, chacun en particulier, car ils ne mangent jamais ensemble. Ils ne boivent point pendant le repas, mais sitôt qu'il est fini, les femmes leur présentent la boisson, et ils s'en donnent à cœur joie. Si c'est le soir, ils continuent presque toute la nuit, puis ils se couchent pour dormir. Les femmes font du feu entre leurs lits pour chasser les maringouins ; elles ont grand soin de l'entretenir pendant toute la nuit. S'ils se réveillent, ils recommencent à boire, et ainsi ils continuent jour et nuit, ne désaoulant point du tout.

Les femmes ne mangent jamais avec les hommes, mais quand elles leur ont donné ce qu'il leur faut, elles mangent et boivent à leur tour dans les cases. Si les hommes se sont bien acquittés de leur devoir, les femmes n'en font pas moins. Aussitôt que la pointe du jour paraît, ils se lèvent pour boire et manger, jusqu'à ce qu'ils aient vidé tous les *canaris*, et mangé tout ce qui avait été préparé ; cela dure quelquefois dix ou douze jours, sans qu'ils se donnent tant soit peu de relâche, si ce n'est aux jeunes gens pour danser, et aux

chefs de famille, qui sont les capitaines, pour carbeter ensemble, c'est-à dire pour parler de leurs affaires et prendre leurs résolutions. Ils s'enivrent quelquefois de telle sorte qu'ils entrent dans des furies si étranges qu'ils hurlent et crient comme des chiens, brisant et rompant tout ce qu'ils rencontrent, comme pots, *canaris* et autres ustensiles de ménage, jusqu'à se battre ensemble de telle sorte qu'il en coûte la vie à quelques-uns, bien qu'ils ne soient poussés à cela par aucune animosité qu'ils aient les uns contre les autres, étant très bien unis et s'aimant fort les uns les autres ; mais c'est par une fureur bachique de laquelle ils sont surpris. Ils ne se souviennent plus de tout cela le lendemain ; celui qui a été tué, ou qui a quelque blessure, c'est pour lui, car il n'y a point de justice parmi eux. C'est aussi en cette rencontre que s'il y a quelqu'un parmi eux de quelque autre nation, comme leurs esclaves qu'ils ont pris en guerre, auxquels ils avaient pardonné pour leur tendre jeunesse, et s'ils se souviennent qu'ils sont de la nation de ceux qui ont pris quelques-uns de leurs parents en guerre, étant ainsi surpris de cette fureur bachique, ils les flèchent au milieu de leurs festins et de leurs danses.

Quand ils ont passé leur plus grand feu à boire et à manger, c'est alors qu'ils commencent à carbeter et à traiter de leurs affaires. Ce sont les chefs ou capitaines, qui étant assis sur leurs lits, le plus ancien d'entre eux propose le sujet, duquel il faut délibérer. Il fait tout son

discours sans être interrompu des autres, et ainsi chacun dit son avis, sans crier ni s'interrompre, en s'écoutant les uns les autres fort paisiblement ; tout cela avec des raisonnements admirables, sans jamais parler tous ensemble ni deux à la fois. S'ils sont de diverses opinions, ils ne contestent pas pour cela, ils cèdent volontiers aux sentiments des plus anciens et des plus expérimentés, sans faire de bruit. S'il arrive quelque débat, et que quelqu'un soutienne son opinion avec quelque chaleur, ce qui arrive rarement, jamais ils ne s'emportent à des jurements et à des blasphèmes ; cela leur est tout à fait inconnu. Ils se scandalisent, quand ils voient les Européens ne pouvoir traiter d'aucune affaire, sans contester les uns avec les autres, et sans qu'ils crient et s'emportent à des blasphèmes horribles, qui les étonnent et leur donnent de la crainte ; ce qui est de très mauvaise édification devant eux. Ils nous accuseront un jour devant Dieu, de ce qu'ils sont plus sincères en tout ce qu'ils font que nous.

Pendant que les chefs et les capitaines traitent de leurs affaires, les jeunes dansent à leur aise, et ne s'épargnent pas. Tout l'appareil étant bu et mangé, chacun se sépare et s'en retourne à son habitation. Mais on ne se quitte point que l'affaire, pour laquelle on était assemblé, n'ait été conclue. Si c'est pour faire la guerre, on donne les nœuds pour le temps auquel on se doit assembler, et ainsi pour d'autres choses.

DE L'ORDRE QU'ILS GARDENT QUAND ILS FONT VOYAGE, ALLANT EN GUERRE, OU BIEN VISITER LEURS ALLIÉS.

Quand ils ont résolu, dans leur assemblée générale, d'aller à la guerre, ou bien de faire un voyage pour aller visiter leurs amis et alliés, le temps préfix étant arrivé selon le nombre des jours qui ont été arrêtés entre eux et qui leur ont été marqués par les nœuds qui leur ont été envoyés, selon leur coutume, comme j'ai remarqué dans le chapitre précédent, ils se disposent pendant ce temps, à préparer les choses qui leur sont nécessaires pour cette expédition. Les hommes font grand nombre de flèches, tant pour la chasse que pour la guerre, ayant grand soin d'empoisonner celles qui sont pour la guerre qu'ils font d'un fer aigu par le bout, ou bien d'un os de raie, qui semble une scie des deux côtés. Ils font ces flèches avec beaucoup de dextérité, et fort propres pour leur dessein. Ils les font de deux pièces fort bien ajustées. Celles où est attaché le fer ou l'os de raie sont les plus courtes, qui étant d'ailleurs empoisonnées de mancenille, lorsqu'elles sont décochées avec force et entrées dans le corps d'un homme, quand on pense les retirer, un des bouts demeure dans le corps. Quand cela est ainsi, il n'y a plus de remède, encore que l'on n'en meure pas si tôt, on n'en peut pas néanmoins échapper, parce que la gangrène se met aussitôt à la partie blessée. Les flèches pour la chasse n'ont la

pointe que d'un bois très dur, qui perce comme le fer ; excepté que celles qui sont pour le cochon, ont au bout comme un fer de pique un peu plus faible; ils s'en servent aussi pour la guerre.

Pendant que les hommes font leurs flèches et radoubent leurs canots, les femmes travaillent jour et nuit pour leur préparer des vivres ; chaque femme ayant soin de préparer pour son mari et ceux de son équipage les choses nécessaires pour la vie; car quand ils ne feraient qu'un voyage d'un jour, elles mettent pour chaque homme un panier de *oüacou* et un *catoli* de cassave. Ce *catoli* est une sorte de panier ou hotte, qu'ils portent sur leurs épaules et qu'ils remplissent de quinze ou vingt cassaves; elles en font selon le temps qu'ils doivent être. Ces voyages ne sont longs qu'à proportion qu'ils ont des vivres, qui ne peuvent pas durer longtemps, parce que ces vivres sont incontinent consommés. Il ne portent que de la cassave, de la boisson et quelques fruits, d'autant qu'aussitôt qu'ils sont arrivés au lieu destiné pour la couchée, ils vont incontinent à la chasse et à la pêche. Ils n'oublient pas de porter des pots ou *canaris* pour faire bouillir leur viande.

Le jour assigné étant venu, chacun s'embarque dans ses pirogues, qui sont des vaisseaux de guerre ou pour de grands voyages. Il y a certaines pirogues qui ont douze bancs pour les rameurs, lesquels sont deux à deux à chaque banc: outre cela elles sont chargées de vivres et de quelques enfants. Ils vont de leurs habitations au

lieu destiné pour l'assemblée générale, afin de partir de là tous ensemble. Il faut remarquer qu'avant de partir, le principal des *Piayes* consulte le diable, pour savoir de lui quel sera le succès de leur voyage. Il leur dit quelquefois beaucoup de choses qui leur doivent arriver, et les rencontres qu'ils feront, qui sont de peu de conséquence, ne leur disant pas tout ce qui leur doit arriver à leur désavantage, leur parlant alors avec tant d'ambiguïté, qu'ils n'y peuvent rien comprendre. Il est constant que si le diable leur disait qu'il en périrait, ou qu'il en serait pris quelqu'un par leurs ennemis, ils n'iraient pas : c'est pourquoi il leur cache cela, pour ne pas perdre sa proie.

Tous étant arrivés au lieu dit l'assemblée générale, ils boivent selon leur coutume. Ils en choisissent un d'entre eux pour être comme leur chef et général, qui les exhorte d'être courageux, de ne rien craindre, imitant leurs anciens et leurs parents, qui ont été de grands capitaines, leur représentant avec son éloquence naturelle les belles actions qu'ils ont faites contre leurs ennemis, qui les ont mis en grande réputation parmi leur nation, et les ont fait craindre de leurs ennemis. Après les avoir encouragés, il donne les ordres qu'il faut garder chaque jour, puis il fait donner le signe du départ, qui est le son d'un cor fait de coquille de gros limaçon, qu'on appelle un *Vignot*, qui a un son aussi fort que celui des cors des chasseurs de notre France. Le signal étant donné, chacun s'embarque promptement et fait

voile. Il semble que ce soit une petite armée navale, car il n'y a aucune pirogue qui n'ait pour le moins deux voiles ; quelques-unes en ont trois. Ils vont quelquefois trente pirogues ensemble et davantage, le chef ou capitaine général allant toujours le premier.

DES CÉRÉMONIES QU'ILS OBSERVENT POUR FAIRE UN CAPITAINE. ÉPREUVES A SUBIR AVANT D'OBTENIR CE TITRE

Les Galibis qui veulent avoir la qualité de capitaine, doivent s'être comportés généreusement en guerre contre leurs ennemis ; il faut qu'ils en aient tué quelques-uns, ou qu'ils en aient pris prisonniers. Étant de retour à leurs habitations, ils se mettent en disposition d'être mis dans les épreuves pour être faits capitaines.

Premièrement, celui qui veut être fait capitaine vient d'abord dans sa case avec une rondache sur la tête, baissant les yeux sans regarder et parler à personne, et sans en rien témoigner même à sa femme ni à ses enfants. Il va se mettre dans un coin de la case, jusqu'à ce qu'on lui ait fait un petit retranchement comme une prison, où à peine se peut-il remuer. On lui pend son lit au haut de la case, afin qu'il ne parle à personne. Il ne sort de ce lieu que pour aller à ses nécessités, et pour subir les rudes épreuves que lui font ressentir les autres capitaines ses voisins.

Secondement, on lui fait garder un jeûne très rigou-

reux, pendant six semaines, que les chrétiens auraient bien de la peine à faire pour l'amour de Dieu. On ne lui donne qu'un peu de millet bouilli, et bien peu de cassave de laquelle il ne mange que le milieu. Pendant ce temps-là les capitaines voisins viennent le visiter soir et matin. Ils le font venir devant eux, lui représentant avec leur éloquence naturelle, que s'il veut parvenir à la dignité de capitaine où il aspire, il doit être courageux, et qu'il doit se comporter généreusement dans toutes les rencontres, où il se trouvera parmi ses ennemis ; qu'il ne doit craindre aucun danger pour soutenir l'honneur de sa nation, et pour prendre vengeance de ceux qui ne manquent pas de les maltraiter quand ils les ont pris en guerre et lorsqu'ils sont à leur discrétion, et qui ont fait mourir leurs parents et leurs amis ; qu'un capitaine doit s'exposer dans toutes sortes de dangers, souffrir toutes sortes de travaux et de fatigues ; que cela lui acquerra de la réputation et le mettra en estime parmi ceux de sa nation.

Cette harangue qu'il a écoutée attentivement, étant faite, on lui fait ressentir combien il souffrirait s'il était pris par leurs ennemis, par le moyen des coups qu'ils lui donnent à l'heure même. Il se tient debout au milieu du carbet, les mains sur sa tête. Chaque capitaine lui décharge sur le corps trois grands coups d'un fouet qui n'est pas moindre que le fouet d'un cocher. Il est fait de racines de palmiste ; les jeunes gens sont employés durant ce temps-là à les faire. Il ne reçoit que

trois coups d'un même fouet, de sorte qu'il en faut un pour chaque capitaine, et ainsi il en faut beaucoup. L'on fait cela deux fois le jour pendant six semaines. Il est frappé en trois endroits de son corps : le premier coup autour des mamelles, le second au milieu du ventre, et le troisième environne les cuisses. Et comme ces coups sont donnés avec grande raideur et de toute la force, chaque coup environne le corps, et en fait ruisseler le sang à grosses gouttes, pendant lequel temps il ne faut pas que le capitaine prétendant se remue tant soit peu, et donne aucun signe de la douleur qu'il souffre. Ayant été ainsi traité, il se retire dans sa casemate, se couche dans son lit, au haut duquel l'on met tous les fouets desquels il a été fouetté, comme pour marque de son trophée.

Les six semaines de cette première et très rude épreuve, dans laquelle il a fait paraître une constance admirable, étant passées, on lui en prépare une autre, capable de faire mourir les plus forts et plus robustes. Pour le mettre dans cette épreuve, on fait un grand vin, auquel, au jour préfix, tous les chefs de la contrée viennent avec leurs équipages, tous en bonne conche [1] et bien parés. Ils mettent pied à terre devant l'habitation. Étant tous arrivés en vue de la case, ils se mettent

1. Vieux mot tombé en désuétude. Autrefois le mot *conche* se disait pour indiquer l'état d'une personne, à l'égard de ses habits ou de son équipage. Les Italiens disent encore aujourd'hui, à peu près dans le même sens : *concia*, *conciatura*.

dans des buissons ou halliers, où tous ensemble ils font des cris et hurlements horribles, puis ils entrent dans la case, ayant tous la flèche sur l'arc. Ils vont prendre le capitaine prétendant, déjà tout exténué à cause du jeûne exact qu'on lui a fait faire, et des coups de fouet qu'on lui a fait ressentir. Ils l'apportent dans son lit, qu'ils attachent à deux arbres, et d'où ils le font lever. On l'encourage comme au commencement, et pour éprouver s'il sera courageux, chacun des chefs lui donne un coup de fouet de toute sa force. Il se remet dans son lit, et on amasse quantité d'herbes très fortes et très puantes, qu'ils mettent autour de son lit. On y met le feu en sorte qu'il ne le touche pas, mais qu'il en sente seulement la chaleur. La fumée de ces herbes puantes avec la chaleur du feu lui fait souffrir d'étranges maux ; il est à demi fol dans son lit, où il demeure constamment, il y tombe dans des pamoisons si grandes, que l'on dirait qu'il est mort. Quand on le voit en cet état, on lui donne à boire pour le faire revenir à soi; étant revenu, on l'exhorte de rechef à être courageux, on redouble son feu qui dure beaucoup de temps. Pendant que ce pauvre misérable est dans ces souffrances, les autres boivent et mangent comme des pourceaux, qui le voyant enfin presque mort, lui donnent un étrange remède pour le faire revenir à lui. Ils lui font un collier et une ceinture de palmiste, qu'ils remplissent de grosses fourmis noires, dont la piqûre d'une seule se fait ressentir trois ou quatre heures. On

lui met ce collier et cette ceinture qui le font bientôt revenir, à cause des cuisantes douleurs que cela lui fait souffrir. Il se lève, et quand il est debout, on lui verse un *canari* plein de *palinot*, qui est une de leurs boissons, sur la tête, au travers d'un *manaré* ou crible du pays. Il se va laver aussitôt dans la plus prochaine fontaine ou rivière, et étant rentré dans sa case, il se remet de rechef dans sa retraite ; et afin que tous les enfants de la case et tous ceux qui en sont, se souviennent de cette cérémonie, on les fouette tous, sans épargner même les femmes, si elles ne s'enfuient bien promptement.

On fait recommencer au capitaine prétendant un nouveau jeûne, non pas si rigoureux que le premier, car quelqu'un des capitaines de ses voisins a soin de lui aller tuer quelques petits oiseaux. Le temps de ce jeûne étant expiré, il est proclamé capitaine ; on lui baille un arc tout neuf et des flèches, avec tout ce qui lui est nécessaire. Toutes ces épreuves ne sont que pour le faire un petit capitaine ; car quand il est grand capitaine, il doit avoir alors un canot en sa possession avec un équipage, mais il est obligé de le faire lui-même : ce qui est un travail de longue haleine. Il est quelquefois aidé de quelque autre sauvage, une heure ou deux le jour ; mais il est obligé de le faire boire pour sa peine.

COMMENT ILS SE COMPORTENT EN GUERRE CONTRE LEURS ENNEMIS, ET DE LA MORT CRUELLE QU'ILS FONT SOUFFRIR A CEUX QU'ILS ONT FAITS PRISONNIERS

Après qu'ils ont pris tous ensemble résolution d'aller faire la guerre contre leurs ennemis, et donné tous les ordres desquels j'ai parlé ci-devant, le jour préfix étant venu, ils s'assemblent tous en un lieu, et partent tous ensemble, en gardant chaque jour les ordres que j'ai remarqués. Étant arrivés à la plus prochaine terre de leurs ennemis, ils s'y arrêtent pour carbeter ensemble et prendre résolution de ce qu'ils ont à faire. Les grands *piayes* qui ont accoutumé de parler au diable s'assemblent et font un carbet où ils se renferment, faisant comme un certain pavillon, sous lequel le diable leur parle, après l'avoir évoqué avec bien des cérémonies. Ils l'interrogent du succès de leur guerre, si elle leur sera favorable, s'ils en réchapperont, et quelles rencontres ils pourront faire. A quoi il leur répond, disant quelquefois la vérité, mais il ment aussi le plus souvent. Cela étant fait, ils mettent leurs rondaches en rang les unes proche des autres toutes droites. Ils les soufflent; s'il en tombe beaucoup, ils croient qu'ils tueront beaucoup de leurs ennemis, et s'il en tombe peu, ils disent qu'ils n'en feront pas beaucoup mourir. Pour dernière cérémonie, le capitaine général les exhorte tous à se bien comporter, leur remontrant la gloire qu'ils

en recevront, s'ils se comportent généreusement, au contraire l'infamie qu'ils encourront s'ils sont poltrons, disant que cette marque de lâcheté leur demeurera éternellement, et qu'ils ne seront plus considérés parmi la nation ; et pour les exciter, il prend un grand fouet, comme aussi tous les anciens capitaines, pour en fouetter les nouveaux capitaines et aussi quelques-uns des jeunes gens, sur lesquels il y a quelque espérance ; cela se fait en buvant tout le saoul.

Le lendemain, ils partent au temps qu'ils jugent à propos, pour pouvoir arriver à la case qu'ils veulent attaquer, et pour surprendre à la pointe du jour, s'ils ne sont point découverts; car s'ils le sont, ils s'en retournent sans rien faire, sachant fort bien que leurs ennemis sont aussi courageux qu'eux, et qu'ainsi ils en pourraient tuer beaucoup. S'ils savaient, quand ils vont en guerre, qu'il en dût être tué ou pris un seul, ils n'iraient point. Ils n'attaqueront jamais leurs ennemis en bataille, s'ils ne sont trois fois plus forts.

Ils vont donc entourer et environner toute la case, à laquelle d'abord ils mettent le feu, et lorsqu'il est bien allumé, ils font un grand cri, qui réveille leurs ennemis en sursaut, lesquels ne pensant à rien moins que d'être attaqués, et se voyant environnés et que le feu les gagne, sont contraints de sortir tous à la merci de leurs ennemis, n'ayant le moyen que de tirer un coup. Ils en font une étrange boucherie, pas un n'échappe qui ne soit pris ou tué. Il vaudrait bien mieux qu'ils fussent

tués sur-le-champ, que d'être réservés vifs, car ils leur font souffrir mille maux avant que de mourir. Ils lient les hommes qu'ils prennent vifs, et les gardent soigneusement pour les mener dans le pays. Il ne lient point les femmes ni les petits enfants, qu'ils élèvent pour leur servir d'esclaves, aussi bien que les femmes. S'il y a quelque homme blessé de leurs ennemis qu'ils aient pris, ils lui font mille maux avant qu'il meure. S'ils voient que la mort les préviendra, avant que d'arriver chez eux, au premier lieu qu'ils mettent pied à terre, ils les attachent à un arbre, et les tirent au blanc, après leur avoir appliqué des torches de feu. Pour les femmes qui ne veulent pas consentir à leurs infâmes désirs, ils les flèchent de même, mettant auparavant des torches de feu dans leur nature, en leur faisant souffrir ce cruel tourment. Quelques-uns sont si dénaturés, qu'ils coupent les principales parties du corps de ceux qu'ils ont tués, et les attachent à leurs canots ; les autres les font boucaner et les mangent. Il faut remarquer que celui qui met le premier la main sur un prisonnier, de quelque sexe ou âge qu'il soit, quand il ne l'aurait touché qu'à un cheveu, il lui appartient. Il le mène dans sa case en grand triomphe, le nourrissant très bien jusqu'à ce qu'il le faille faire mourir.

Étant de retour chez eux, ceux qui ont des prisonniers, si ce sont des femmes ou des enfants, ils les laissent aller et les traitent comme s'ils étaient leurs propres enfants. Pour les hommes, ils les lient et attachent

bien soigneusement, les nourrissent très bien, leur faisant expérimenter tous les plaisirs possibles jusqu'au jour de leur mort, qui étant arrivé selon le nombre des nœuds qu'ils ont envoyés par les habitations, tous se trouvent à cette cruelle cérémonie, bien ajustés de tous leurs plus beaux ornements. Quand ils arrivent à la case, ils font de grands cris et hurlements, allant comme en cadence au son de leurs instruments. Il faut savoir que, pour faire ce massacre, le chef de l'habitation où demeure celui qui a pris le prisonnier a préparé un grand vin ; car, pour exercer cette cruauté il faut boire jusqu'à l'excès et s'enivrer. Étant tous assemblés, on fait venir le pauvre misérable que l'on doit faire mourir, après l'avoir orné de tout ce qu'ils ont de plus beau, comme de rassade, de grains de cristaux et d'un chapeau de belles plumes. Ils le tiennent droit au milieu d'eux, lié d'une corde aux deux poings, lui faisant étendre les bras en croix ; puis celui qui l'a fait prisonnier sort du carbet, et le voyant il prend sa course, pendant que ceux qui le tiennent le font baisser, afin que celui qui a pris sa course saute sur son dos, comme les enfants qui jouent au cheval fondu. Après quoi, on présente au patient un petit siège neuf, et on le fait asseoir dessus bien lié et garrotté. Les femmes commencent autour de lui une étrange danse, elles sortent toutes du carbet comme des furies, tenant chacune un bâton à la main, elles dansent autour de lui avec un chant lugubre, elles pleurent, elles hurlent et font des cris épouvantables, en sautant

et faisant trois tours à l'entour de lui, en lui baillant l'une du bâton, l'autre des soufflets, une autre des nasardes, et lui disant : *Tiens, voilà pourquoi tu as tué mon frère ;* l'autre dit : *mon compère, mon ami,* et choses semblables. Il ne leur dit rien autre chose, sinon qu'elles font bien de lui faire souffrir ce mal, que s'il était en liberté, et tînt un des leurs, sa femme lui en ferait tout autant, et encore pis.

Cette danse étant achevée et ce premier acte de la tragédie étant fini, on remet le patient dans le carbet, où chacun lui fait caresse, le mettant sur son lit, l'appelant son frère, son compère, l'autre son ami. On le fait boire et manger tout ce qu'il veut et tant qu'il peut ; en quoi il ne s'épargne pas, pour faire voir qu'il les méprise tous ; ils n'oublient pas aussi tous de bien boire. Environ sur les trois heures après midi, on commence une grande danse qui environne le grand carbet, où ils font des postures étranges. L'on fait danser ce pauvre misérable, et pendant qu'il danse, les jeunes sauvages préparent des flambeaux d'un certain bois gommeux qui brûle comme un flambeau de cire ; et quand il passe par un certain endroit, ils lui appliquent ce flambeau ardent sur diverses parties de son corps, partout où ils peuvent, ce qui devient tout en grosses ampoules. Je laisse à penser quelle douleur souffre ce pauvre malheureux, sans se plaindre aucunement, tâchant seulement de se conserver le visage. On ne laisse pas de le faire danser en cet équipage, ce qu'il fait avec un

grand courage ou plutôt de rage. Des sauvages font brûler de la cassave et l'appliquent toute brûlante contre ces ampoules qui se crèvent et humectent cette cassave, qu'ils mangent avec grand appétit, et boivent en la mangeant, recommençant la danse, pendant laquelle l'un lui coupe l'oreille droite, l'autre la gauche, un autre lui coupe le nez, un autre le membre viril, et font griller ces choses qu'ils mangent en sa présence. Ce misérable, au lieu de se plaindre, les anime encore davantage, leur disant : *Tu ne me fais rien, que je n'en aie fait autant à un tel ou tel de tes amis, ou à ton père ; si j'étais en liberté, et que tu fusses entre mes mains, je t'en ferais bien d'autres.*

La danse cesse pour un peu de temps, afin de se donner le loisir de boire et de manger, pendant lequel temps on jette de l'eau fraîche sur ses plaies, pour en apaiser un peu la douleur, afin de le faire vivre davantage et lui faire souffrir de plus grands maux. On lui en fait endurer d'étranges toute la nuit. Comme il est à demi mort, et presque devenu insensible, celui qui l'a pris prisonnier de guerre vient par derrière en lui donnant un coup de *boutou* sur la tête, duquel il tombe mort sur la place.

Quand il est mort, les sauvages préparent des feuilles, sur lesquelles ils portent le corps, l'éventrent, et en tirent les entrailles qu'ils jettent au nez de leurs femmes. Chacun prend un morceau de la fressure, l'un du cœur, l'autre du foie, etc. Ils l'embrochent dans des bro-

chettes de bois, et le font rôtir; c'est le commencement de leur festin. Ils le coupent en pièces, en ôtant les jambes, les cuisses, les bras, et le reste ils le boucanent et le mangent; cela dure deux jours, s'enivrant et saoulant comme des pourceaux. Celui qui l'a tué en boucane une partie, de sorte qu'il le conserve pour le moins six mois, afin de le faire voir à ses amis.

DE LA FAÇON DE FAIRE UN PIAYE, QUI EST LEUR MÉDECIN ET DE SON OFFICE

J'ai fait voir ce que ces pauvres infidèles souffrent pour acquérir parmi eux la qualité de capitaine ; mais celui qui aspire à la qualité de *piaye* en souffre encore bien davantage. Celui qui aspire donc à être *piaye* est premièrement mis chez un ancien; il y demeure fort longtemps pour être instruit de lui, et pour faire comme son noviciat, quelquefois l'espace de dix ans, pendant lesquels il le sert fort exactement. Le *piaye* ancien l'observe, pour remarquer s'il a en lui les qualités nécessaires à celui qui veut être *piaye*. Ils ne l'élèvent point à cette dignité qu'il ne soit âgé de vingt-cinq ou trente ans.

Quand le temps est venu qu'on le doit mettre dans les épreuves, on le fait premièrement jeûner avec autant de rigueur que le capitaine, et bien plus, car il ne mange que du millet bouilli un an durant, et bien peu de cassave. Ce qui les exténue de telle sorte, qu'ils

semblent des squelettes qui n'ont que la peau étendue sur les os, et deviennent presque sans force. Les anciens *piayes* s'assemblent après ce long jeûne, se renferment dans une case, et apprennent au prétendant la façon d'appeler le démon et de le consulter. Au lieu qu'on fouette le capitaine prétendant, on fait tant danser celui-ci, qu'il en est si las, à cause de la faiblesse que lui a causée le jeûne, qu'il tombe tout pâmé et évanoui sur la terre. Pour le faire revenir, on lui met des ceintures et des colliers de ces grosses fourmis noires, qui font tant de douleur. On lui ouvre la bouche par force, dans laquelle on met une espèce d'entonnoir, dans lequel on jette plein un grand vaisseau de jus tiré du tabac. Cette étrange médecine le fait aller haut et bas, et lui fait vider le sang; cela dure plusieurs jours.

Après des remèdes si violents, des jeûnes si rigoureux, il est fait *piaye*, et a la puissance de guérir les maladies et d'évoquer le diable. Mais afin qu'il le fasse comme il faut, on lui ordonne un jeûne de trois ans. La première année, il mange du millet et du pain ; la seconde année, il mange quelques crabes avec son pain, et la troisième, il mange quelques petits oiseaux. Ils sont si exacts à garder ces jeûnes, qu'encore que les autres boivent dans leurs vins et assemblées, et fassent bonne chère, ceux-ci n'en boivent pas un coup davantage, ayant l'opinion que s'ils rompaient leur jeûne, ils n'auraient aucun pouvoir sur les maladies, ni sur le diable pour le faire venir.

Quand ils ont fait ces épreuves et ces rudes pénitences ils sont appelés avec les autres *piayes* à la visite des malades. Étant arrivés à la case du malade, ils évoquent premièrement le diable, pour le consulter sur le sujet de la maladie de celui pour qui ils sont appelés. Ils font cette cérémonie dans un lieu où on ne voit goutte : s'il y a du feu, ils l'éteignent, puis ils font comme une petite tente, sous laquelle ils disent que le diable vient. Ils font plusieurs tours autour de cette tente, faisant du bruit avec des calebasses, dans lesquelles il y a des pierrettes, et portent des grelots ou des sonnettes à leurs poignets, dont ils font grand bruit. Ils disent certains mots, comme d'une chanson, à la cadence du son des calebasses et des sonnettes. Ils frappent du pied contre terre pour le faire venir. Ils reconnaissent sa présence, en étant quasi obsédés. Il les bat quelquefois en ces occasions. Quand il est présent, ils lui demandent pourquoi il a envoyé cette maladie à celui qui est malade, vu, disent-ils, qu'il était bon, pourquoi il ne l'a pas plutôt envoyée à quelqu'un de leurs ennemis, et ce qu'il faut qu'ils fassent pour le guérir. Il leur répond d'une voix claire, comme celle que les bateleurs font faire aux marionnettes. Quelquefois il paraît sous la forme d'un chien ou autre animal. Après lui avoir ainsi parlé, ils vont voir le malade, auquel ils donnent d'étranges remèdes. Ils se mettent autour du malade, faisant un tel tintamarre avec leurs calebasses et autres instruments, que cela est capable

d'étourdir et de faire mourir les plus sains. Si le malade a quelque grosse fièvre, ils le soufflent de tous côtés, le pressent avec les mains, et le manient de telle sorte qu'il est impossible qu'il ne ressente de la douleur. L'ayant ainsi pressé et manié, ils élèvent leurs mains qu'ils tiennent d'une certaine façon, qu'il semble qu'il y ait quelque chose dedans, et les soufflent en l'air, disant que c'est la maladie qu'ils chassent ainsi. S'il a seulement mal à quelque partie du corps, ils pressent cette partie avec grande violence, et soufflent en l'air. Si le malade a quelque abcès en ce lieu, ils lui font souffrir de grandes douleurs. Quand l'abcès est percé et qu'il suppure, ils ont assez de cœur pour sucer le pus qui sort de la plaïe, et le jettent en terre; ce qu'ils font tous les jours jusqu'à ce que le malade soit guéri. Pour les plaies qu'ils reçoivent à la guerre ou par quelque accident, ce ne sont pas les *piayes* qui les pansent, mais les femmes, qui ont la connaissance de beaucoup de simples; car elles font des cures admirables. Les sauvages sont si malicieux qu'ils n'en veulent point donner la connaissance. Ils ont une certaine racine qui guérit les plaies les plus empoisonnées, et qui a la force de tirer les flèches rompues. J'en ai eu en ma possession, et en ai planté dans l'île de la Barboude. Quand ils ont quelque bras ou jambe rompu, ils n'ont pas l'industrie de les remettre, et en demeurent estropiés toute leur vie.

DE LEURS MARIAGES

Il n'y a rien où les sauvages fassent moins de cérémonies que dans leurs mariages. Celui qui a quelque inclination pour une fille, la demande à son père qui ne a refuse pas, car ils ne se refusent rien les uns aux autres. Un père ne contredit jamais à son fils, étant maître de ses volontés. Ils n'épousent pourtant jamais leurs proches parents, gardant en cela l'honnêteté. Lorsque le père de la fille la promet à celui qui en a fait la demande, il les fait mettre dos à dos, et se baillent à boire et à manger réciproquement. On les met tous deux dans un lit neuf, pendant que la jeunesse danse et boit à la santé du nouveau marié, qui leur a préparé de quoi boire. S'il se trouve bien de cette femme, il la garde ; c'est-à-dire si elle lui rend bon service, si elle lui prépare bien à manger, et lui donne bien à boire, et surtout si elle lui garde fidélité ; car s'il a le moindre soupçon, il la répudie et la chasse d'auprès de lui, sans aucune forme de procès, et sans en être recherché par les parents de la fille, étant tous libres de faire ce qu'ils veulent, sans craindre d'être repris de justice, n'y ayant aucun crime puni parmi eux. Si on lui demande la raison pourquoi il a chassé sa femme, il ne dit rien autre chose sans s'émouvoir, sinon qu'elle ne lui rendait pas bon service, et qu'elle ne lui donnait pas bien à boire.

La licence effrénée de la concupiscence est très

grande parmi ce peuple, les jeunes garçons se mêlant avec les filles, avec une grande liberté, même qui que ce soit qui y ait de l'inclination, ayant pourtant toujours honte, et ne faisant rien qu'en cachette. Si quelque fille devient enceinte de ses mauvaises pratiques, elle fait en sorte qu'on ne s'en aperçoit point, y ayant parmi eux des remèdes pour se faire avorter, le diable les ayant rendues savantes pour ce sujet ; elles ne font paraître leur grossesse, que quand elles sont mariées.

La polygamie est ordinaire entre eux, non pas à tous en général, car il n'y a que quelques-uns des plus grands capitaines ; cela arrive fort peu. Quand ils ont deux femmes, elles ne sont pas toutes deux dans une même habitation. Ils en tiennent une dans une contrée, où ils vont passer quelque temps de l'année avec elle pour maintenir la paix.

Quand la femme mariée reconnaît qu'elle est enceinte, elle se déclare à son mari, qui fait alors beaucoup de choses superstitieuses, craignant que l'enfant qu'elle porte ne périsse. Il s'abstient de manger de plusieurs choses ; il fait une pénitence étroite; il craint de toucher les gros poissons, comme le lamantin, la tortue et semblables. Ils ne veulent point s'approcher de ceux qui les pêchent, de peur, disent-ils, que leurs enfants ne meurent, et que leurs âmes n'entrent dans ces poissons.

Aussitôt que la femme est accouchée, ce qu'elle fait avec grande facilité, à cause du grand exercice qu'elles

font, et qu'elles ne sont pressées d'aucun vêtement, elless efont, et à leurs enfants, ce que les sages-femmes ont accoutumé de faire, n'y en ayant point dans ces pays. Elles se lèvent sur l'heure, prenant l'enfant sur leurs bras, et se vont laver, et lui aussi, dans la rivière prochaine. Le mari pend son lit au plus haut de la case, s'y va coucher, et fait l'accouchée six semaines, et au lieu de faire servir sa femme qui ne garde point le lit, elle le sert lui-même durant tout ce temps-là, pendant lequel il ne se lève que pour aller à ses nécessités. Quand il passe au milieu de tous ses cohabitants, il ne les regarde pas, ne levant pas les yeux. Il jeûne étroitement pendant six semaines, ne mangeant que fort peu, d'où vient que quand sa couche est faite, il se lève maigre comme un squelette ; alors il sort, et est obligé d'aller tuer une sorte d'oiseau pour sa relevée.

La mère a grand soin de nourrir son enfant. Ils ne savent ce que c'est parmi eux que de donner leurs enfants à nourrir à une autre. Elles sont folles de leurs enfants, tant elles les aiment. Elles les lavent tous les jours dans une fontaine ou rivière. Elles ne les emmaillottent point, mais elles les couchent dans un petit lit de coton, qu'elles font exprès pour eux; elles les laissent toujours nus. C'est une merveille de voir comme ils profitent; quelques-uns à neuf ou dix mois marchent tout seuls. Quand ils croissent, s'ils ne peuvent marcher, ils se traînent sur leurs pieds et sur leurs mains.

Ces gens aiment extrêmement leurs enfants; ils ne les

frappent jamais et ne les corrigent point, les laissant vivre dans une grande liberté, sans qu'ils fassent rien qui fâche leurs parents. Ils s'étonnent quand ils voient que quelqu'un des nôtres châtie ses enfants. Ils ne les quittent jamais de vue, les menant partout en leurs voyages, et quand ils vont même en guerre.

DE LEURS MORTS ET DE LEURS FUNÉRAILLES

Les cérémonies qu'ils gardent aux obsèques et aux funérailles sont différentes en plusieurs endroits, et parmi les diverses nations, quoiqu'elles ne soient pas éloignées les unes des autres.

Quand quelqu'un est mort, soit de maladie ou qu'il ait été tué en guerre, nos Galibis le laissent le plus longtemps qu'ils peuvent dans son lit après l'avoir orné de toutes ses mirlifiques et instruments de chasse ou de guerre. Tout le monde le pleure d'une étrange façon, faisant grand bruit autour de son corps. Les femmes à demi enragées comme des furies, les cheveux épars, se frappent, crient et hurlent comme une armée de chiens. Elles racontent les belles actions du défunt. *Il était si bon !* disent-elles, *c'était un si bon chasseur, il nous apportait si souvent de quoi manger! Il était si courageux en guerre! Il ne craignait point les ennemis, il en a tant fait mourir!* Si c'est une femme, elles racontent tout ce qu'elle savait faire : *Elle travaillait beaucoup, elle contentait si bien son mari qui l'aimait*

beaucoup. En disant ces choses, elles font des postures et des contorsions horribles. Si, après un long temps, quelqu'un de leurs morts leur vient à la pensée, elles recommencent leur sabbat, elles font ces tintamarres presque toutes les nuits, elles sortent plusieurs ensemble, vont courir dans les bois et dans les prairies où elles passent deux ou trois heures, à faire des hurlements qui seraient capables de jeter la terreur, puis elles retournent à la case où elles boivent jusqu'à s'enivrer. Quand quelqu'un de leurs amis des sauvages voisins les vient visiter pendant leur affliction, la femme ou proche parente du défunt, se vient mettre devant lui, où s'étant assise sur un lit de coton selon leur coutume, elle commence ses lamentations en frappant sur son genou, comme si elle battait la mesure de la musique, criant et hurlant comme une enragée; ce qui excite l'autre à pleurer aussi. Il éclate en cris étranges et amène tous ceux de la case, et quand leur douleur est un peu apaisée, ils boivent comme si de rien n'était.

Pour revenir au défunt, quand ils ont tous bien pleuré en dansant et en chantant quelque chose de lugubre autour du mort, on lui prépare un bûcher, sur lequel on le met avec tous les ustensiles et armes dont il s'est servi. Ils y mettent le feu, le faisant brûler entièrement, pendant lequel temps ils font toujours leurs postures, sans oublier un moment à boire.

Il y en a qui font d'autres cérémonies. Ils font une fosse en terre, où ils mettent le mort assis sur un siège,

orné de tous ses *caracolis* et de ses armes; ils lui apportent à boire et à manger avec grande cérémonie, disant qu'il lui faut donner à manger jusqu'à ce qu'il n'aît plus de chair sur les os, parce que, disent-ils, il ne s'en va point là-haut qu'il ne soit sans chair. Quand il n'y a plus de chair sur les os, ils font une assemblée ou un vin, pour le brûler, ce qu'ils font en cette sorte : Ils les mettent dans un lit de coton bien blanc, quatre jeunes filles tiennent chacune un coin de ce lit, elles font danser ces os au son de quelque instrument, et toute l'assemblée danse aussi, buvant d'autant. Quand elles les ont bien fait danser, ils font un bûcher où ils les font brûler avec tout ce qui leur a servi pendant leur vie. Étant réduits en cendres, s'il y en a quelques-uns qui n'aient pas été consumés, ils les battent et pulvérisent, les passent par une sorte de tamis, et mettent ces cendres dans de l'eau et s'en frottent les jambes, et l'on boit, puis chacun se retire.

DE LA LANGUE GALIBI

La langue des Galibis est extrêmement facile ; la prononciation des mots et leur arrangement, leur ordre de subordination dans la phrase n'offrent aucune difficulté. Quelques brèves notions de grammaire, quelques exemples et un petit vocabulaire des mots les plus usités suffiront pour donner une teinture de la langue galibi.

Le nom, c'est-à-dire le substantif et l'adjectif, le

pronom, le verbe, l'adverbe, telles sont les parties du discours en usage ; à proprement parler il n'y a ni déclinaison des noms ni conjugaison des verbes. Le contexte de la proposition indique le rôle du nom, et l'emploi de certains mots auxiliaires sert à marquer les temps, passé ou futur. Le verbe substantif *être* est sous-entendu.

Le substantif n'est point accompagné de l'article, il précède généralement l'adjectif. Ex. : *du bon pain,* en galibi *meïou* (pain) *iroupa* (bon). Il n'est soumis à aucune variation d'orthographe indiquant le pluriel ; quand il en est besoin, un qualificatif marquant la pluralité tel que *papo* (tous), *tapouïmé* (beaucoup, plusieurs), est ajouté au nom.

La terminaison du qualificatif ne varie point selon le genre du nom substantif auquel il se rapporte, ainsi l'on dira : Bon père, *Baba iroupa.* Bonne mère, *Bibi iroupa.*

L'adjectif *iroupa,* ainsi que tous les autres adjectifs, est des deux genres.

Les pronoms personnels sont :

Pour la 1re personne : *Aou,* je, moi, nous (singulier et pluriel, masculin et féminin).

Pour la 2e personne : *Amoré,* tu, toi, vous (singulier et pluriel, masculin et féminin).

Pour la 3e personne : *Mocé,* il, elle, lui, eux, elles (singulier et pluriel, masculin et féminin).

Ex. : Je bois de l'eau = *Aou sineri touna.* Tu bois de

l'eau = *Amoré sineri touna.* Il ou elle boit de l'eau = *Mocé sineri touna.*

Si le pronom personnel accompagne un substantif au lieu d'accompagner un verbe, il devient l'équivalent de notre adjectif possessif.

Ex. : Mon pain est bon = *Aou meïou iroupa.* Ton pain est bon = *Amoré méïou iroupa.* Son pain est bon = *Mocé méïou iroupa.*

On voit par ces exemples que le verbe substantif *être*, n'est pas exprimé et qu'il se sous-entend.

Les quatre premiers noms de nombre sont :

Aüniq = un ;
Ocquo = deux ;
Oroüa = trois ;
Acourabamé = quatre.

Pour *cinq*, ils montrent ordinairement la main ; pour *dix*, les deux mains ; pour *vingt*, les mains et les pieds. c'est là d'ailleurs l'origine naturelle, universelle et primitive de nos systèmes de numération quinaire, dénaire et vigénaire.

Pour *quarante*, ils disent deux vingts, *ocquo opoumé.*

Pour exprimer de grands nombres, ils se servent de leurs cordes à nœuds; quand ils veulent indiquer un nombre tellement grand qu'il est incalculable, ils montrent les cheveux de leur tête.

A proprement parler, les verbes n'ont point de conjugaison. Ainsi que nous l'avons dit, certains mots

auxiliaires joints aux verbes marquent le temps passé et le temps futur. Le verbe dans son état simple, sans adjonction d'un de ces auxiliaires, doit être considéré comme étant au présent. Pour le passé, le mot auxiliaire le plus usité, c'est *penaré ;* pour le futur, c'est *aboroné* et aussi *alié*. Ces caractéristiques du passé et du futur suivent le verbe et ne le précèdent jamais ; elles tiennent ainsi lieu d'une inflexion terminale. Ex. :

J'aime = *Aou ciponimé.*
J'ai aimé = *Aou ciponimé penaré.*
J'aimerai = *Aou ciponimé aboroné.*
Tu viens = *Amoré noboüi.*
Tu es venu = *Amoré noboüi penaré.*
Tu viendras = *Amoré noboüi alié.*

La voix passive est inusitée, tous les verbes se tournent par l'actif. Un Galibi ne dira jamais : Je suis aimé de lui, mais : Il m'aime : *Mocé ciponimé aou.* (Il aime moi.)

VOCABULAIRE

A

Absent. — *Oüanan.* Ex. : Mon père est absent = *Baba oüanan.*

Acheter. — *Sibegati.* Ex. : Je veux acheter un lit de coton = *Aouicé sibegati acado.*

Adieu. — *Sarabado.* Ex. : Adieu, compère. = *Sarabado banaré.*

Aiguille. — *Cacossa.*

Aimer. — *Ciponimé.* Ex. : Je t'aime = *Aou amoré ciponimé.* Tu m'aimes = *Amoré aou ciponimé.* Il m'aime = *Mocé aou ciponimé.* J'ai aimé = *Aou caporoné ciponimé.* J'aimerai = *Aou alié ciponimé.* Nous t'aimons = *Aou papo amoré ciponimé.*

Aisselle. — *Eiatari.* Ex.: L'aisselle me fait mal = *Eiatari etombé.*

Aller. — *Nisan.* Ex : Je vais à Ceperou par mer = *Aou Ceperou-bo parana-bo nisan.* Je suis allé à Ceperou = *Aou penaré Ceperou-bo nisan.* J'irai à Ceperou = *Alié Ceperou-bo nisan.*

Altéré (être) ; avoir soif. — *Nicoumeli.* Ex. : J'ai soif, donnez-moi à boire = *Aou nicoumeli, sineri ïarémé.*

Ami. — *Banaré.* Ex. : Tu es mon ami? Oui = *Amoré banaré? Terré!*

Ami, confédéré, associé. — *Iamori.* Ex. : Les Français sont les amis des Galibis = *Francici ïamori Galibi.*

Amitié. — *Apocoubé*. Ex. : Je veux avoir ton amitié = *Aou icé amoré apocoubé*.

Ananas. — *Nana*. Ex. : Ami, apporte-moi beaucoup d'ananas = *Banaré nana tapoüimé ameneque*.

Ancien, vieillard. — *Tamoussi*. Ex. : Mon grand-père est bon = *Aou tamoussi baba iroupa*.

Apostume. — *Ticonomé*.

Appartenir. — *Abolemon*. Ex. : Ce chien appartient à mon père = *Moc caïcouci baba abolemon*.

Appeler. — *Icoumague*. Ex. : Appelle mon fils = *Amoré tigami icoumague*.

Apporter. — *Ameneque, Meneboui*. Ex. : Ami, apporte-moi du pain = *Banaré méïou ameneque*. As-tu apporté du pain? = *Meïou meneboüi amoré*. Apporte-moi des poules, du cerf, des ananas = *Aou meneboüi corotogo, couchari, ananaï*.

Après. — *Mani*.

Après-demain. — *Manicoropo*. Ex. : Je viendrai après-demain ici = *Manicoropo noboüi erebo*.

Arc. — *Ourapax*. Ex. : Mon fils, donne-moi mon arc = *Tigami ourapax ïarémé*.

Arquebuse. — *Arquabousa* (de l'espagnol). Ex. : Tirer de l'arquebuse = *Arquabousa chimorigué*.

Arrêter (s'). — *Boucané*. Ex. : Arrêtez-vous = *Boucané erebo*.

Arriver. — *Natapoüi*. Ex. : Il est arrivé un canot ici à Ceperou = *Ceperoubo canoa natapoüi*.

Asseoir (s'). — *Nopo*. Ex. : Ami, assieds-toi là = *Banaré nopo ique erebo*.

Assommer. — *Chioüé*. Ex. : J'ai aujourd'hui assommé un cerf avec la massue = *Aou eragué couchari chioué aconomé boutou*.

Attacher. — *Chimougué*. Ex. : Cette femme à l'instant

même a attaché une épingle = *Ouali erimé cacoussa chimougué.*

Avancer, aller vite. — *Ticané.* Ex. : Cet homme va bien vite = *Oquili ticané man.*

Aube du jour, aurore. — *Emamori.* Ex. : Il est jour, voici l'aube, je vais sous le carbet = *Emamori tapoita nisan.*

Aujourd'hui. — *Eràgue.* Ex. : Je mangerai aujourd'hui du poisson et des oiseaux = *Aou eragué oto tonoro aminé.*

Aussi. — *Raba.*

Autrefois. — *Caporoné; penaré.*

Avant-hier. — *Manicoïaré.* Ex. : Je suis venu avant-hier à Ceperou = *Aou manicoïaré Ceperoubo noboüi.*

Avec. — *Aconomé.* Ex. : Je suis venu à Remire avec un Indien, qui était grand et gros = *Aou Remirobo noboüi aconomé calina apo omé apoto.*

B

Baigner (se). — *Opi.* Ex. : Allons nous baigner dans la mer = *Opi parana nisan.*

Bananes. — *Plàtana.*

Banc, siège. — *Monté.* Ex. : Mon fils, va chercher un banc et assieds-toi là = *Tigami monté amitan nopo iqué.*

Barbe. — *Tacibo.* Ex. : Ce bon vieillard a une grande barbe blanche = *Tamoussi tacibo tamoüé apotomé.*

Beau. — *Couramé.* Ex. : Voilà un beau jeune homme ! = *Poito couramé.*

Beaucoup. — *Tapoüimé.* Ex. : Il y a beaucoup de Français à Ceperou = *Ceperoubo tapoüimé Francici.*

Blanc. — *Tamoüé.* Ex. : Ce linge est bien blanc = *Mocé camisa tamoüé man.*

Boire. — *Sineri.* Ex. : Ami, j'ai soif ; donne-moi à boire

du oüacou = *Banaré aou nicoumeli, oüacou sineri ïarémé.* Veux-tu boire de l'eau-de-vie? = *Amoré brandevin sineri icé?* Oui, je veux boire = *Terré, aou icé.*

Bois. — *Vüévüé.* Ex.: Va couper du bois = *Vüévüé chicatay amoré.*

Bois de lettre. — *Païra.* Ex.: Je veux acheter du bois de lettre = *Aou icé païra sibegati.*

Bois enivrant. — *Inecou.* Ex.: Mon fils, porte ce bois à enivrer = *Tigami inecou alitangué.*

Boisson (de cassave et de patate). — *Oüacou.*

Bol, grande tasse. — *Coüis.*

Bon. — *Iroupa.* Ex.: Tu es bon = *Amoré iroupa.* Les Français sont bons = *Francici iroupa.* Les Anglais sont méchants = *Angilici iroupa oüa.*

Boucan. — *Cambo.*

Bouche. — *Embatari.* Ex.: Cet enfant a la bouche grande = *Mocé tigami embatari apotomé.*

Bouillir. — *Timoca.* Ex.: Femme, va faire bouillir le pot = *Tourona timoca itangue!*

Bourbe, vase, fange. — *Acourou.* Ex.: Ce petit garçon français marche fort bien dans la bourbe = *Tigami Francici acourou-ta man nisan.*

Bouteille ou calebasse. — *Maïata* ou *Mouroutoüaiou.*

Bracelet de coquillages. — *Oüarabis.*

Bras. — *Apori.* Ex.: Cet Indien a de gros bras = *Moc indian apori apoto.*

Brûler. — *Chiqueriqué.* Ex.: Le cochon brûle sur le boucan = *Poinga toupo cambo chiqueriqué.*

Brun ou noir. — *Tibourou.* Ex.: Cet oiseau est brun foncé, ou noir = *Mocé tonoro tibourou.*

C

Capitaine. — *Iapotoli*, ou bien *Apoto Capitan* (de l'espagnol).

Case commune ou publique. — *Carbé*.

Cela. — *Ieri; mocé*.

Cerf. — *Couchari*.

Chaines de rassade. — *Caracolis*.

Chatouiller. — *Titagueriné*. Ex. : Tu me chatouilles = *Amoré aou titagueriné*.

Chaudière, marmite. — *Toroüa*. Ex. : Mets la chaudière sur le feu = *Toroüa oüato ique*.

Chercher. — *Soupi*. Ex. : Cherche-moi un couteau = *Maria soupi amoré*. Que cherchez-vous ? = *Eteboguè amoré*.

Cheval marin. — *Maïapoli*.

Cheveux. — *Ïoncé*. Ex. : J'ai les cheveux bien noirs = *Aou ïoncé tibourou man*.

Chez moi. — *Aou ecossa*. Ex. : Je veux que tu demeures chez moi = *Aou amoré ao ecossa*.

Chiche, vilain. — *Amombé*. Ex. : Les Indiens disent que les Français sont chiches = *Calina sigaliti Francici amombé*.

Chien. — *Caïcouci* (= cai-couchi ou cai-couci). Ex. : Ce grand chien m'a mordu = *Moc caïcouci mancipé necabouti*.

Chier. — *Veïabourou*. Ex. : Je vais faire mes nécessités = *Aou veïabourou nisan*.

Chirurgien, médecin. — *Piayé*. Ex. : Va quérir le médecin = *Piayé amitanque*.

Chou. — *Taïa*. Ex. : Les choux sont bons = *Taïa iroupa*.

Choyer, soigner. — *Maré*.

Ciel. — *Capou*. Ex. : Le ciel est serein = *Capou tassieri*.

Ciseaux. — *Guéréci*. Ex. : Donne-moi des ciseaux, je veux

couper de la toile = *Guéréci ïarémé, aou icé camisa chiqueté.*

Citron. — *Ïapoulé.* Ex. : Ces citrons sont gros et jaunes = *Moc ïapoulé apoto tigueré.*

Clair. — *Tassieri.* Ex.: Le ciel, le soleil, la lune, le cristal sont clairs = *Capou, veïou, nouna, piritou, tassieri.*

Clef de porte. — *Boutou, boutourolipena.* Ex. : Donne-moi la clef du coffre = *Boutou boutourolipena ïarémé.*

Clou. — *Boutou-boutouli.* Ex.: Attacher une planche avec un clou = *Vüévüé chimougué aconomé boutou-boutouli.*

Cochon, pourceau. — *Poïnga.* Ex. : Ce cochon est gras = *Moc poïnga ticagué.* Ce cochon est maigre = *Moc poïnga ipouma.*(Une espèce plus petite que le *poïnga* s'appelle *paquira.*)

Cœur. — *Itopoupo.* Ex. : J'ai mal au cœur = *Aou itopoupo étombé.*

Coffre. — *Cassa* (de l'espagnol). Ex.: Mets les bracelets dans le coffre = *Caracouli cassata.*

Cognée, hache. — *Oüioüi.* Ex. : Cette cognée de fer est forte = *Moc oüioüi sibarali polipé.*

Col. — *Reïmi.* Ex. : Cette Indienne a le col court = *Moc calina reïmi seminé.*

Colère, fâché. — *Teriqué.* Ex. : Cet Indien est en colère = *Moc calina teriqué.* La mer est en colère = *Parana teriqué.*

Collier. — *Coroüabet.* Ex. : Tiens, ma fille, un collier de cristal = *Nido oüali coroüabet piritou.*

Combien. — *Neoüara.* Ex. : Combien êtes-vous d'Indiens ? = *Indiana neoüara ?*

Comment. — *Ïteté.* Ex. : Comment s'appelle cela? = *Ïteté mocé?* ou bien *Ïteté ini?* Comment t'appelles-tu ? = *Ïteté amoré.*

Compère, ami. — *Banaré*. Tu es mon compère, mon bon ami = *Amoré banaré iroupa*.

Contre, contraire. — *Rëïbegua*. Ex. : Les Français sont contraires aux Galibis = *Francici rëïbegua Galibi*.

Côtes (du corps). — *Soropo*. Ex. : J'ai une côte rompue = *Aou soropo natanbouti*.

Coton. — *Maourou*. Ex. : Je fais un lit de coton = *Aou acado bogué maourou aconomé*.

Coude (du bras). — *Apoïrena*.

Couleuvre. — *Occoiou*. Ex. : Les couleuvres mangent ici les rats = *Occoïou aminé mombo erebo*.

Couper. — *Chiqueté*. Ex. : Couper du pain = *Meïou chiqueté*.

Courir. — *Tegané*. Ex. : Mon fils, cours vite = *Tigami, tegané coci*.

Courroucé, fâché. — *Teriqué*.

Cousin. — *Bamon*. Ex. : Mon cousin, viens à Ceperou voir le capitaine de Bragelonne = *Bamon, acné Ceperou-bo sené ïapotoli de Bragelonne*.

Couteau. — *Maria*. Ex. : J'ai perdu mon couteau = *Maria outali*. J'ai oublié mon couteau = *Maria orciné*.

Couvrir. — *Samoüi*. Ex. : Couvrir une maison = *Moïgnata samoüi*.

Crabrier (oiseau). — *Saouarou*. Ex. : L'oiseau crabrier mange sur la vase = *Tonoro saouarou acorou aminé*.

Craindre, avoir peur. — *Tenariqué*.

Crapaud. — *Paralou*. Ex. : Les crapauds ne valent rien = *Paralou iroupa oüa*.

Crible. — *Manaré*.

Crier. — *Nicoté*. Ex. : Cet enfant crie = *Moc tigami nicoté*.

Cristal. — *Piritou*. Ex. : Les femmes aiment le cristal bien clair et dur = *Oüali piritou tassiéri toppé ciponimé*.

Crochu. — *Tigoconé*. Ex. : Cet homme a les pieds crochus = *Moc oquili ipoupo tigoconé*.

Cueillir. — *Cipati*. Ex. : Va cueillir des acajous aux arbres = *Moüet cipati vüévüé*.

Cuiller. — *Itoupot*. Ex. : Donne-moi une cuiller pour manger du potage = *Itoupot ïarémé aminé icé touma*.

Cuir, peau. — *Epopo*. Ex. : Ce cerf a la peau dure = *Moc couchari epopo toppé*.

Cuire, faire cuire. — *Sibouli*. Ex. : Cuire du poisson = *Oto sibouli*.

Cuisse. — *Ipiti*. Ex. : J'ai une douleur à la cuisse = *Ipiti étombé*.

Cul. — *Inessin*. Ex. : Je te fouetterai le cul si tu es méchant = *Aou inessin alié macoüali amoré iroupa oüa*.

D

Dans, dedans. — *Ida*.

Debout. — *Poré*. Ex. : Demeurer là debout = *Poré bonicané enebo*.

Décéder, mourir. — *Niramboüi*. Ex. : Mon père est mort = *Aou baba niramboüi*.

Demain. — *Coropo*. Ex. : Je viendrai demain = *Aou coropo noboüi*.

Demander. — *Ébicagué*. Ex. : Je te demande du pain = *Aou amoré méïou ébicagué*.— Je te demanderai du pain = *Aou alié méïou sebeguetagué*. — Il m'a donné du pain = *Méïou nemegadi*.

Demeurer en quelque lieu. — *Nopo boucané iqué*. Mon fils, demeure en ce lieu = *Tigami nopo boucané iqué*.

Descente. — *Peabo*. Ex. : Cette descente est fort rude = *Péabo polipé*.

Deviser, causer, caqueter. — *Orana*. Ex. : Les femmes parlent beaucoup = *Oüali orana tapouïmé*.

Deux. — *Ocquo*. Ex. : Donnez-moi deux ananas = *Ocquo nana ïarémé*.

Diable. — *Iroucan*. Ex. : Le diable est méchant, il bat les Indiens et il ne bat pas les Français = *Iroucan iroupa oüa. Calina macouali Francici macouali oüa*.

Dieu. — *Tamoussi capou* (vieillard du ciel). Ex. : Dieu a fait le ciel, la terre, la mer, les poissons, le soleil, la lune, les étoiles = *Tamoussi capou cicapoüi capou, nono, parana, oto, véïou, nouna, serica*.

Diligenter, aller vite. — *Coci*. Ex. : Va vite quérir du feu = *Oüato coci amitangue*.

Dire, parler. — *Segaliti*. Je dis que les Français sont bons = *Aou segaliti Francici iroupa*. Je dirai que les Français sont bons = *Francici iroupa segalitagué*. Dites-lui = *Igaliqué*.

Doigt (de la main). — *Iamori*. Ex. : Cette femme a les doigts longs = *Moc ouali ïamori mancipé*.

Donner. — *Iaré*. Ex. : Donne-moi du pain = *Meïou ïaré*. Je t'ai donné du pain = *Meïou sebegadi*. Je te donnerai du pain = *Alié méïou sebegatagué*. Donne-lui du pain = *Méïou ebegagué moc coüat*.

Dormir. — *Nanegue* ou *Téméné*. Ex. : Je dors = *Aou nanegué* ou *Aou temené*. J'ai dormi, j'ai fait un bon somme = *Aou anoïmbo nanegué*. Je veux dormir, j'ai envie de dormir = *Aou icé vetooübé*.

Dos. — *Castubo*. Ex. : Les femmes portent du bois sur le dos = *Oüali saré vüévüé castubo*.

Douleur. — *Etombé*. Ex. : J'éprouve de la douleur, ou je suis malade = *Aou etombé*. Je ne suis pas malade = *Aou etombé oüa*.

Doux. — *Tepochiné*.

Dur. — *Toppé.* Ex. : Du pain dur = *Méïou toppé.* Une pierre dure = *Taupou toppé.* Tu as la tête dure = *Opoupo toppé amoré.*

E

Eau. — *Touna.* Ex. : Il y a beaucoup d'eau claire ici = *Touna tassieri tapoüimé erebo.*

Eau-de-vie. — *Brandevin* (du hollandais brandewijn). Ex. : Je veux boire de l'eau-de-vie = *Brandevin aou sineri icé.*

Encore. — *Amorouba.* Ex. : Donne-moi encore du pain = *Méïou amoroüba ïarémé.*

Enfant, petit garçon. — *Tigami.* Ex. : Petit garçon, si tu pleures, je te donnerai le fouet = *Tigami amoré natamoüé touralé alié macoüali sebegatagué.*

Enflé, gros. — *Poto.* Ex. : J'ai la gorge enflée = *Aou enassari poto.*

Enivrer. — *Enerbé.* Ex. : Tu as bu beaucoup d'eau-de-vie, et tu es ivre = *Amoré sineri brandevin tapoüimé enerbé amoré.*

Ennemi. — *Itoto.* Ex. : Les Palicours sont ennemis des Galibis = *Palicoura itoto Galibi.*

Enseigner, dire. — *Segaliti.*

Entendre, ouïr. — *Secouti.* Ex. : Entends-tu cela ? = *Amoré secouti.* Je n'entends pas cela = *Aou secouti oüa.* J'ai entendu = *Aou setei.* Entends, écoute ! = *Setei amoré.*

Épaule. — *Imotali.* Ex. : Cet homme a les épaules larges = *Moc oquili imotali tapopiré.*

Épée. — *Cachipara.* Ex. : J'ai tué un Palicour avec mon épée = *Aou Palicoura chioüé cachiparagué.*

Épingle. — *Acoussa.* Ex. : J'ai mis une épingle à mon vêtement = *Aou acoussa chimigué camissa.*

Esclave. — *Amoti.* Ex. : Talis était esclave du vieil Indien Bimon, ennemi des Français = *Talis penaré amoti tamoussi calina Bimon, itoto Francici.*

Estomac. — *Ipobou.* Ex. : J'ai l'estomac gonflé, malade = *Aou ipobou apoto etombé.*

Étoile. — *Sericà.* Ex. : Les étoiles du ciel sont brillantes = *Sericà capou tassieri.*

Étron. — *Hueto.* Ex. : Cet étron sent mauvais = *Moc hueto tiguerê.*

F

Face, visage. — *Embatali.* Ex. : Cette fille a un beau visage = *Moc ouali embatali couramé.*

Faim. — *Tetarounaïa.* Ex. : J'ai faim, donne-moi à manger = *Aou tetarouné aminé ïarémé.*

Faire. — *Chicassan* ou *Chicapoüi.* Ex. : Je fais un lit = *Aou acado chicassan.* Tu fais un lit = *Amoré acado micassan.* J'ai fait un lit = *Aou acado chicapoüi.* Je ferai un lit = *Aou acado chicatagué.* Fais-moi un lit = *Acado amicapoüigué.* Que fais-tu là ? = *Etebogué amoré ?* Ne fais pas cela = *Oüadei.*

Fer. — *Sibarali.* Ex. : Le fer est dur = *Sibarali toppé.*

Feu. — *Oüato.* Ex. : Va quérir du feu = *Oüato amitangué.*

Feuille (des arbres). — *Chalombo.* Feuille pour couvrir les toits = *Tourlouri.*

Fil. — *Inémo.*

Fille. — *Moïmoï* ou bien *Oüali.* Ex. : Cette fille est belle, elle a les cheveux noirs, le visage plein et un peu allongé = *Mocé moïmoï couramené, mocé ïoncé tibourou, embatali apoto enchiqué mancipé.*

Fils, enfant. — *Tigami.* Ex. : Viens, ô mon fils! = *Acné tigami.*

Flèche. — *Plia.* Ex. : J'ai fait une flèche de roseau = *Plia chicapoüi coumaraoüa.*

Fosse du col. — *Issabenourou.*

Fou, folle. — *Toüalé.* Ex. : Cet Indien est fou = *Moc calina toüalé.*

Fouetter. — *Macoüali.* Ex.: Le diable fouette les Indiens = *Iroucan macoüali calina.*

Frégate (oiseau). — *Toucousiou.*

Frère aîné. — *Ensin.*

Frère (*beau*). — *Bamen.*

Frère (*petit*). — *Tigami.*

Front. — *Ibari.* Ex. : Cet enfant a le front large = *Moc tigami ibari tapopiré.*

Fruit. — *Esperibo.* Ex. : J'ai aujourd'hui mangé beaucoup de fruits = *Aou aminé eragué esperibo tapoüimé.*

Fumée. — *Ouatoquiné.* Ex.: Il y a de la fumée, dès qu'il y a du feu en ce lieu-là = *Enebo oüatoquiné inalique oüato erebo.*

Futaille. — *Pipa* (de l'espagnol). Ex. : Cette futaille est pleine d'eau = *Moc pipa touna tetaligué.*

G

Genou. — *Ieconari.* Ex.: Mettez-vous là à genoux = *Ieconari hicq erebo.*

Gorge. — *Enassari.* Ex. : Il a la gorge enflée = *Moc enassari apoto.*

Grand, grande. — *Apotomé.*

Grand-père. — *Baba tamoussi.*

Grand'mère. — *Aï.*

Gras. — *Ticagué.* Ex. : Ce cochon est grand, gros et gras = *Moc poïnga apotomé, ticagué apoto.*

Gros. — *Apoto.*

Guenon. — *Mecou.*

H

Habitant. — *Outonomé.* Ex. : Il y a ici beaucoup d'habitants = *Outonomé tapoüimé erebo.*

Haler. — *Apoi queré.*

Hameçon. — *Onque.* Ex. : Pêcher à l'hameçon, à la ligne = *Onque soubai.*

Hanap, tasse. — *Coüi.* Ex. : Donne-moi cette tasse, je veux boire = *Coüi ïarémé aou sineri icé.*

Hanche. — *Ïetali.*

Haut, haute. — *Nucé.* Ex. : Cette maison est haute = *Moc soura nucé.* Cet oiseau vole haut = *Moc tonoro?*

Herbe. — *Itoupou.* Ex. Cette savane est pleine d'herbes = *Moc oüaipo itoupou tetaligué.*

Heure (à cette). — *Eremé.*

Hier. — *Coïaré.* Ex. : Je t'ai vu hier = *Aou amoré sené coïaré.*

Homme. — *Oquili.*

Hotte. — *Catoli.*

Huile (quelconque). — *Calaba.*

Huître. — *Amaïpa.* Ex. : Les huîtres sont grandes en ce pays = *Amaïpa apotomé erebo.*

I

Il, lui, elle, — *Mocé.*

Ile. — *Oupaou.* Ex. : Nous avons abordé une île = *Ana natapoüi oupaou.*

Ivre. — *Enerbé.* Les Indiens s'enivrent comme des cochons = *Calina enoüara potnga enerbé.*

J

Jambe. — *Issaïri.* Ex. Cet Indien a les jambes longues = *Moc calina issaïri mancipé.*

Jardin. — *Moigna.* Ex. : Cette femme Indienne a trouvé un jardin = *Moc oüali calina moïgnata seboli.*

Jaune. — *Tequeré.*

Je, moi. — *Aou.* Ex. : Je veux = *Aou icé.* Je veux bien = *Aou icé man.*

L

La, en ce lieu. — *Erbo ;* c'est là = *Erébo.*

Lait. — *Cicourou.*

Lamantin. — *Caïoumorou.* Ex. : Le lamantin est un poisson fort gros ; sa chair est très bonne, comme celle du bœuf = *Caïoumorou oto apoto moré iponombo iroupa enoüara paca.*

Langue. — *Nourou.* Ex. : La langue parle dans la bouche = *Nourou sigaliti ida embatari.*

Large. — *Tapopiré.*

Larron. — *Monamé.*

Las, lasser. — *Acolopé.* Ex. : J'ai été loin, je suis las = *Aou nisan tissé, acolopé.*

Laver, baigner. — *Opito.*

Lettre, écriture. — *Calita.*

Lézard. — *Aïamara.* Ex. : On mange les lézards en ce pays = *Calina aminé aïamara erebo.*

Lier, attacher. — *Chimugué.* Ex. : Lier avec une corde = *Couroüagué chimugué.*

Linge, étoffe, vêtement. — *Camisa* (de l'espagnol). Ex. : Je t'ai donné un vêtement, je veux que tu le mettes = *Aou camisa sebegadi iqué mé amoré camisa.*

Lit, — *Amac.*

Lit de coton. — *Acado.*

Loin. — *Tissé.* Ex.: Ce jardin est loin d'ici = *Moc moïgna tissé.*

Long. — *Mancipé.* Ex. : Ce jardin est long et large, il y a beaucoup de manioc = *Moïgna mancipé papopiré quené tapoüimé.*

Lui, elle. — *Mocé.*

Lune. — *Nouna* Ex. · La lune est pleine, il fait bon pêcher des crabes= *Nouna apoto coussa sapoüi iroupa.*

M

Maigre. — *Ipouma.* Ex.: Cet enfant est maigre, on lui voit les os = *Moc tigami ipouma, amoré sené ïeppo.*

Main. — *Apori.* Ex.: Les Palicours ont les mains crochues, c'est-à-dire sont larrons = *Palicoura apori ticoconai, eni sigalii tmonamé.*

Maison. — *Amoïgna ; soura.* Ex. : Les Indiens font les maisons de bois et les couvrent de feuilles = (*Calina amoïgna chicapoüi hüéhué maripa samoüi.*

Malade. — *Etombé.* Ex. : Les Indiens m'ont dit que tu étais malade = *Indian aou sigaliti amoré yetombé.*

Mâle. — *Oquili.*

Mamelles. — *Manati.* Ex. : Cette Indienne a les mamelles grosses, pleines de lait = *Moc calina manati apoto tétaligué eïcourou.*

Manger. — *Aminé.* Ex. : Je mange = *Aou amina.* J'ai mangé = *Aou aminé.* Je mangerai = *Aou aminatagué.*

Mange cela = *Amoré amina ini.* Donne-moi à manger = *Aminé mé ïaré.* Viens manger = *Acné amoré amina.* Je veux manger du pain blanc des Français = *Aou icé poloto tamoüé aminé Francici.*

MARAIS, ÉTANG. — *Piripiri.* Ex. : Ces marais sont pleins de tortues = *Moc piripiri aracaca tétaligué.*

MARCHER. — *Nisan.*

MARINGOUIN. — *Maqué.* Ex. : Il y a ici beaucoup de maringouins, ils piquent fort = *Tapoüimé maque erebo necabouti.*

MARMITE, POT. — *Toroüa.* Ex. : Mets la viande dans la marmite = *Iponombo ique toroüa ida.*

MASSUE. = *Boutou.* Ex. : Ce Français a été assommé avec une massue = *Moc Francici chioüé aconomé boutou.*

MAUVAIS, MÉCHANT. — *Iroupa oüa.*

MEILLEUR. — *Tipochiné.* Ex. : Le pain des Français est meilleur que la cassave = *Poloto tipochiné méïou.*

MENTIR. — *Iquali.* Ex. : Pourquoi est-ce que les Indiens mentent = *Otonomé Indian iquali.*

MER. — *Parana.* Ex. : La mer est agitée = *Parana polipé.* La mer est calme, bonne = *Parana iroupa.*

MÈRE. — *Bibi.* Ex. : Ma mère, donne-moi la tette = *Bibi manati mé ïaré.*

METTRE. — *Ique.* Ex. : Mets là ce pain = *Ique erebo méïou.* J'ai mis là du pain = *Aou mëïou siri erebo.*

MIDI. — *Icourita.*

MIEL. — *Ouan.* Ex. : Le miel est doux et clair en ce pays = *Ouan tipochiné tassieri erebo.*

MILLET. — *Aouassi.* Ex. : Le millet est grand en ce pays = *Aoüassi apotomé erebo.*

MIROIR. — *Sibigri.* Ex. : Combien veux-tu de ces bananes ? Donne-m'en un miroir = *Etebetemé platana ? Sibigri mé ïaré.*

Mode, coutume. — *Emiolé*. Ex. : Les Français ont coutume de fouetter les enfants méchants = *Francici emiolé iroupa oüa tigami macoüali*.

Mordre. — *Necabouti*. Ex. : Il m'a mordu — *Necabouti aou*. Je mords = *Aou necabousan*. Je te mordrai = *Aou sacaboutigué*. Mordez-le = *Nécaboüé*. Les enfants mordent = *Tigami necabouti*.

Mourir. = *Niramboüi*. Ex. : Mon frère aîné est mort aujourd'hui — *Ensin eragué niramboüi*.

Moustique. — *Mapiri*. Ex. : Les moustiques sont très petits et fâcheux = *Mapiri enchinoc tériqué*.

Mûr. — *Tabiré*. Ex. : Ce fruit est mûr, bon à manger = *Moc esperibo tabiré sinapi*.

N

Nager, ramer. — *Ataiman*. Ex. : Les Indiens nagent bien avec un canot = *Calina ataiman ida canoa*.

Navire. — *Naviota*.

Nez. — *Natali*.

Noir, nègre. — *Tibourou*.

Non. — *Oüa*.

Non pas. — *Ouacé*.

Nous. — *Ana*.

Nuage, nuée. — *Capou*.

Nuit. — *Cooquo*. Ex. : La nuit est bien noire = *Cooquo tibourouman*.

O

Œil. — *Enourou*. Ex. : Le soleil est l'œil de la terre = *Veïou énourou nono*.

Œuf. — *Imombo*.

Oiseau. — *Tonoro, Tonourou.*

Ombre. — *Timoueré.*

Oreille. — *Pana.* Ex. : Écoute de toutes tes oreilles = *Aconomé pana amoré secouti man.*

Os. — *Iépo.*

Où. — *Oïa.*

Où vas-tu? — *Oia misan?*

Oui — *Terré.*

P

Pain de cassave. — *Méïou.*

Pain de froment. — *Poloto.* Ex. : J'aime autant le pain de cassave que celui de froment = *Aou ciponimé méïou enouara poloto.*

Palmiste épineux. — *Oüara.*

Palmiste franc. — *Maripa.* Ex : Le palmiste franc est bon pour couvrir les maisons = *Maripa iroupa moïgnata samoüi.*

Panier (à mettre des flèches). — *Amati.*

Panier (grand). — *Grougrou.* Ex. : Les Indiens ont apporté un grand panier plein d'huîtres = *Calina grougrou tetaligué amaïpa seneboüi erbo.*

Panier (petit). – *Pagara.*

Papier. — *Calata.*

Par là. — *Morabado.*

Par où? — *Necbado.*

Paresseux. — *Anquinopé.* Ex. : Les Indiens sont fort paresseux = *Calina anquinopé man.*

Partons, allons ! — *Cama.* Ex. : Partons pour Remire = *Remirobo camu !*

Partout. — *Moutou papo.*

Patate. — *Napi.* Ex. : Les patates sont bonnes à manger = *Napi iroupa aminé.*

Patate (boisson de). — *Maby.*

Pâte à faire du « Ouacou ». — *Tapanon.* Ex. : Les Indiens ont apporté beaucoup de pâte de oüacou = *Calina tapanon tapoüimé seneboüi.*

Pêcher. — *Sepiné.* Ex. : Pêcher du poisson = *Oto sepiné.*

Peindre. — *Timeré.*

Perdrix. — *Inamon.*

Père. — *Baba.*

Perroquet. — *Couriagué.* Les plus gros sont appelés *oüaras*, de là le nom d'*aras* que nous leur donnons.

Perroquet (franc). — *Courau.* Ex. : Je veux acheter un perroquet = *Aou icé courau sebagati.*

Pesant. — *Mosimbé.*

Pet. — *Piqua.*

Petit. — *Enchinoc.*

Petun. — *Tamoüi.* Ex. : Je veux prendre du petun = *Aou icé sapoüi tamoüi.*

Peu (un). — *Enchiqué.* Ex. : Donne-moi un peu de pain = *Méïou enchiqué mé ïaré.*

Peur, avoir peur. — *Tenariqué.* Ex. : Le tonnerre me fait peur = *Conomerou tenariqué.*

Pied. — *Ipopo.*

Pierre, caillou. — *Taupou.*

Piment. — *Pomi.* Ex. : Le piment est bon à faire de la sauce à la viande et au poisson = *Pomi iroupa touma iponombo oto.*

Pisser. — *Chicou.*

Plat, assiette. — *Palapi.* Ex. : Donne-moi de la viande dans mon plat = *Iponombo mé ïaré palapi ida.*

Plein. — *Tetaligué.* Ex. : Cet Indien a le ventre plein de pain et de poisson = *Moc calina oïmbo tetaligué oto méïou.*

Pleurer. — *Natamoué.* Ex. : Voyez comme cet enfant pleure = *Amoré sené mocé tigami natamoüé.*

Pleuvoir. — *Conopo*. Ex. : Il pleut à verse = *Conopo tapoüimé*.

Plomb. — *Piroté*. Ex. : Le plomb est lourd = *Piroté mosimbé*.

Point du jour. — *Emamori*.

Pois (à manger). — *Coümata*. Ex. : Les pois font de bon potage = *Coümata iroupa touma chicapoüi*.

Poisson. — *Oto*.

Poix. — *Magni*.

Porter. — *Saré*. Ex. : Je porte du bois = *Aou vüévüé saré*. Je porterai du bois = *Vüévüé sarétan*. Porte ce bois = *Vüévüé aletangué*. J'irai demain à Ceperou, je porterai du bois = *Coropo Ceperoubo nisan, vüévüé saretum*.

Pot de terre. — *Canari*.

Potage, sauce. — *Touma*.

Pou. — *Omoüi*. Ex. : Ici les Indiens mangent les poux = *Indiana omoüi aminé erbo*.

Poudre à canon. — *Couroubara*. Ex. : Les Français qui traitent de la poudre à canon aux Indiens sont fous = *Francici sebegati couroubara calina toüali*.

Poule. — *Corotogo*. Ex. : Que veux-tu de cette poule? = *Etebetemé corotogo?*

Poule d'Inde. — *Oco*. (Le bec est gros et de couleur jaune.)

Pouls. — *Emiti*.

Pourpier. — *Sacou*. Ex. : Le pourpier est bon avec de l'huile = *Sacou iroupa aconomé calaba*.

Pourquoi ? — *Otonomé?* Ex. : Pourquoi les Indiens sont-ils méchants? = *Otonomé calina iroupa oüa?*

Prendre. — *Sapoüi*. Ex. : Prends ce pain = *Amoré méïou sapoüi*.

Présentement. — *Eremé*.

Q

Quand. — *Etagué*. Ex. : Quand viendras-tu ici ? = *Etagué amoré neboüi erbo?*

Quatre. — *Ouirabama*.

Que. — *Eté, etébogué*. Ex. : Que veux-tu ? = *Eté icé amoré?* Que fais-tu = *Etebogué amoré* ? Que fais-tu là ? = *Etébogué amoré erebo ?*

Qui. — *Nec*. Ex. : Qui es-tu ? = *Nec moré sé ?*

R

Raie (poisson). — *Chibali*. Ex. : Les raies sont très grandes en ce pays = *Chibali apotomé man erbo*.

Rape. — *Greige*.

Rasoir. — *Quereci*.

Rassade. — *Cassouré*. Ex. Les Indiennes aiment beaucoup la rassade = *Oüali Indiana ciponimé aourleman cassouré*.

Refuser. — *Icépa*. Ex. : Je ne veux pas de pain = *A ou méïou icépa*.

Regarder, voir. — *Sené*. Ex. : Je vois = *A ou sené*. J'ai vu = *Aou penaré sené*. Je verrai = *A ou senétagué*. Vois = *Amoré sené*. Viens voir = *Acné amoré sené*.

Ressembler a. — *Neoüara*. Ex. : Cet Indien ressemble à un Français = *Moc calina Francici neoüara*. Tu ressembles à mon fils = *Amoré neoüara tigami*.

Retourner, revenir. — *Neramai*. Ex. : Je retourne à la maison = *Aou neramai moignata*. Je retournerai tantôt = *Aou neramatagué alié*. Retourne-t'en = *Itangué*.

Retourner, revirer. — *Soulingué*. Ex. : Retourner une

tortue = *Aïamori soulingué*. Cette nuit je retournerai une tortue = *Aou cooco souligatagué aïamori*.

RIEN. — *Nimadi*.

RIRE. — *Tounané*.

RIVIÈRE. — *Ipoliri*. Ex. : Il y a beaucoup de rivières en ce pays = *Ipoliri. tapoüimé erbo*.

ROCHE. — *Taupou*.

ROMPRE, CASSER. — *Natanbouti*. Ex. : Rompre une corde = *Coroua natanbouti*. J'ai cassé le canari = *Touroüa sambouti*. Je ne casserai pas le canari = *Touroüa samboutagué oüa*.

ROND. — *Nemecouté*. Ex. : Cette maison est ronde = *Mocé moignata nemecouté*.

RÔTIR, BOUCANER. — *Camboné*. Ex. : Je fais rôtir de la viande = *Aou camboné iponombo*. J'ai fait rôtir de la viande = *Aou camboné penaré iponombo*.

ROUGE. — *Tapiré*. Ex. : Ce drap est rouge = *Moc camisa tapiré*.

ROUGE-BRUN. — *Tigaré*.

S

SABLE. — *Unichin*.

SAGE, SAVANT. — *Toüaré*.

SAIN, qui se porte bien. — *Etombé oüa*.

SALIVE. — *Estago*.

SANG, SAIGNER. — *Timonouré*. Ex. : Va quérir le piayé, qu'il me saigne ! = *Piayé itangué timonouré itagué*.

SANGLIER. — *Paquira*. Ex. : Les sangliers sont maigres en ce pays = *Paquira ipouma erbo*.

SAOUL. — *Anoïmbo*.

SAOULER. — *Tuimbagué*. Ex. : Je veux saouler ce sauvage = *Moc calina aou icé tuimbagué*.

Sapajou. — *Acaliman*. Ex. : On ne voit point de sapajous en France = *Acaliman sené oüa francipalibo*.

Savoir. — *Orou*.

Sauce, potage. — *Touma*. Ex : Les sauvages n'ont point d'autre sauce que la pimentade = *Calina nimadi touma pomi*.

Sauvage, Indien. — *Calina, Indian*.

Scie. — *Grégré*.

Selle. — *Moulé*.

Semblable. — *Enoüara*.

Sentir mauvais. — *Tégueré*.

Sentir bon. — *Tégueré oüa*.

Serpe. — *Maceta*. Ex. : Je veux une serpe = *Aou icé maceta*.

Serpent — *Acouïou*. Ex. : Je vois un serpent très long = *Aou acoïou sené mancipé man*.

Serrer, presser. — *Apoïca*.

Seul, unique. — *Aüniq*.

Soif. — *Nicouméli*. Ex. : J'ai soif, donne-moi à boire = *Aou nicouméli sinéri mé ïaré*.

Soir, nuit. — *Coïé*. Ex. : Je te donnerai du pain ce soir = *Alié coïé méïou sebegatan*.

Soleil. — *Véïou*. Ex. : Le soleil est chaud et brillant = *Veïou assimbéï tassieri*.

Sommeiller. — *Vetoubé*. Ex. : J'ai sommeil = *Aou vetoubé*

Sortir. *Mossa*.

Soulier. — *Sapata* (de l'espagnol).

Sucre. — *Sicarou* (de l'espagnol).

T

Tacheté (de blanc et de noir). — *Temenolé*. Ex. : Les chats-tigres sont tachetés = *Caïconchi temenolé*.

Tamarin, petit singe. — *Couciri.*

Tambour. — *Chamboura* (de l'espagnol).

Tamis. — *Manaré.*

Tantôt. — *Alié.*

Tempête sur mer. — *Parana tariqué.*

Tenir (prendre). — *Apoüa.* Ex. : Tiens! prends = *Apoüa.*

Tenir (garder). — *Endo.* Ex. : Tiens ce pain = *Moc meïou eado.*

Tenir debout (se). — *Poré.*

Tête. — *Opoupo.*

Tigre. — *Caïcouci.*

Tirer. — *Chiqué.* Ex. : Tirer une épine du pied = *Aoura queli chiqué pouparo.*

Tirer un coup d'arquebuse. — *Arcaboussa chimoriqué.*

Toi, vous. — *Amoré.*

Tomber. — *Nomé.*

Tonnerre. — *Conomerou.*

Tortue de mer. — *Agapolé ; Caoüanne.*

Tortue de terre. — *Aïamon.*

Tortue (petite). — *Arairaca ; Iracaïa.*

Tout. — *Papo.* Ex. : Donne-moi toutes les bananes = *Papo platana mé ïaré.*

Trembler de froid. — *Tigominé.* Ex. : Les Indiens tremblent de froid quand il pleut = *Calina tigominé conopo etagué.*

Trembler de peur. — *Tenariqué.* Ex. : Les Indiens tremblent de peur quand on tire le canon = *Calina tenariqué etagué tirou chimoriqué.*

Très. — *Man.* Ex. : Très bon = *Iroupa man.* Très fort = *Toppé man.* Très petit = *Anchiqué man.*

Trois. — *Oroüa.*

Trouver. — *Méboti.* Ex. : J'ai trouvé le chemin = *Oma meboti.*

Tuer. — *Mhioé.*

U

Un. — *Aüniq.*
Uriner. — *Chicou.*

V

Va-t'en. — *Itangue.*
Va-t'en de là.— *Enomboitangue.*
Vache. — *Paca* (de l'espagnol). Ex. : Il n'y a point de vaches en ce pays = *Paca nimadi erbo.*
Vague. — *Polipe.*
Vendre. — *Sebegacé.* Ex. : Veux-tu vendre un lit? = *Amorê alié sebegacé acado?*
Venir. — *Seneboüi, noboüi.* Ex. : Je suis venu à Ceperou = *Aou seneboüi Ceperoubo.* Qu'es-tu venu faire ici? Je suis venu te voir = *Etébogué erabo noboüi? Aou amoré sené noboüi.*
Vent. — *Peperito.* Ex. : Il fait grand vent = *Peperito apotomé.*
Ventre. — *Oïmbo.*
Verge, fouet. — *Macoüali.*
Viande. — *Iponombo ; otoli.*
Vieillard. — *Tamoussi.*
Vilain, chiche. — *Amombé.*
Vite, promptement. — *Coci.* Ex. : Allez vite = *Coci nisan.*
Voile a navire. — *Pira.*
Voir. — *Sené.* Je vois un Indien = *Aou sené calina.* J'ai vu un Indien = *Aou senem calina.* Je verrai un Indien = *Aou calina senétagué.*
Voler, dérober. — *Monamé.* Ex. : Ce Français a volé du

pain chez les Indiens = *Mocé Francici meïou monamé Indian ecossa.*

VOULOIR. — *Icé.* Veux-tu cela? = *Amoré icé ini?* Je le veux bien = *Aou icé man.* Veux-tu boire? = *Amoré icé sineri?* Je ne veux pas = *Aou icépa.*

VOUS, TOI. — *Amoré.*

VRAI. — *Tourené.*

FIN

ÉTYMOLOGIES EUSKARIENNES

A

1° Anhoa « Provision » et spécialement « Provision hebdomadaire que le berger emporte avec lui dans la montagne ». Force est de voir dans ce mot un dérivé du latin *Annona* « Provisions, prix des denrées » qui en bas-latin devient *Anona*. Dieffenbach dans son supplément à Ducange donne même une forme *Anona* « Blé, récoltes », réellement identique pour le son au mot basque. En effet, le *o* devant l'article final équivaut à notre diphtongue *ou*. On dit par exemple *Burukoa* « bonnet, coiffure de femme », mais on prononce *Bouroukoua*.

De *Anho* dérive *Anodun* ou *Anhodun* « Pensionnaire », mot donné par Larramendi, littéralement « qui reçoit des provisions ».

2° Begi, a « oeil », nous fournit une preuve éclatante de l'influence exercée par les dialectes néolatins sur la langue basque. Ce terme si important qu'à priori on n'hésiterait guère à regarder comme primitif, résulte de la fusion du verbe bearnais *Bede*,

« voir », espagnol *Veer*, et de la finale partitive *ki*. Nous traduirons donc litt. *Begi* par « la partie du corps au moyen de laquelle on voit ».

3° Beharri, a, « Oreille », litt. « l'écouteuse », de *Bea* « écouter, entendre. » Nous reconnaissons sans hésiter dans ce verbe, nos termes *bayer*, *béant*, en vieux français *Baer* ou *béer*. Dans la Chanson de Roland, nous voyons *Goule baée* pour « Bouche bée ». L'origine première de ce mot est assez obscure. Diez y voit une onomatopée, Littré le rapproche et avec raison sans doute du vieux provençal *Badar*, italien *Badare* « retarder, lanterner, prendre des précautions ». La transition de l'idée de retarder, bayer à celle d'écouter, se conçoit sans peine. Nous pouvons d'ailleurs répéter à propos de ce mot ce qui a été dit au sujet de *Begi*. On peut s'étonner qu'un pareil terme soit emprunté.

5° Bihotz, a « Cœur ». Ce mot doit être considéré comme relativement ancien dans la langue, si, comme l'admet M. Luchaire, le nom propre *Bihoxus* des inscriptions aquitaines correspond au latin *Cordatus*. Cela ne veut pas dire que le substantif en question soit indigène. Nous inclinerions beaucoup pour notre part à y voir le gaulois *Bivos* « Vivanos » ; cf. latin *Vivus*. Après les exemples donnés plus haut, rien d'étrange à ce que le nom du cœur en basque soit, lui aussi, emprunté.

6° Bizar, ra « Barbe ». Larramendi, que rien

n'arrête quand il s'agit de faire des étymologies, voit dans ce terme un composé de *Biz* « sois », et *Ar*, *ra* « homme ». L'étrange, c'est que Littré n'ait pas craint de reproduire cette explication fantaisiste. Le fait est que *Bizarra* n'est lui-même que l'espagnol *bizarro* « brave », adjectif d'origine arabe. Cf. *Bâshâret* « Beauté, élégance ». La confusion entre cette idée et celle de bravoure s'explique sans peine. Ne disons-nous pas d'un homme bien mis qu'il est « brave »? Du reste, que cette épithète de *Bizarro* ait fini par désigner la barbe, quoi d'étrange à cela ? Est-ce que nous n'appelons pas un collier de barbe, une « Royale » ?

7° Orox, a « Veau », Nous avions cru d'abord pouvoir rapprocher ce mot de l'esp. *Toro*. Effectivevement, le *t* initial de l'esp. tombe quelquefois, bien qu'assez rarement cf. *Askor*, *ra* « Fruit du lin en gousse » à rapprocher de l'esp. *Tasco*, ce se qui détache du lin qu'on espade. D'ailleurs le *x* final indique, comme nous l'avons vu, similitude, comparaison.

Le veau serait donc « l'animal qui ressemble au taureau ». Avouons qu'on se ressemblerait de plus loin. Toutefois, une considération nous ferait hésiter sur la légitimité de cette étymologie si satisfaisante toutefois et pour le sens et pour le son. C'est que ce substantif devait déjà exister en vieil ibérien. La preuve en est dans le nom d'Orospeda que a l'on traduit par « Chemin des veaux » et qui aujourd'hui, comme au temps de Strabon,

désigne une chaîne de montagnes de l'Andalousie. Au contraire, l'*Idubeda* regardé comme synonyme de « Chemin des bœufs » constituait une autre chaîne de montagnes traversant le pays des Pélendons. Que *Beda*, analogue au *Bide* du basque moderne, ait signifié « Chemin » dans la langue des antiques Ibères, la chose ne paraît nullement prouvée. En revanche, il nous paraîtrait plus difficile de contester que *Idu* et *Oros* aient respectivement signifié « Bœuf » et « Veau ».

Ce dernier terme devrait-il être considéré comme pris à l'*Uros* gaulois, l'*Urus* de Jules César, qui désignait une sorte de taureau sauvage, aujourd'hui éteinte, mais certainement différente de l'Aurochs des forêts lithuaniennes ? On sait qu'en gaulois il entrait dans la composition de plusieurs noms propres ; cf. *Uronerthes* « fort comme le taureau », *Urogenos* « fils du taureau ».

On pourrait supposer encore à *Orox*, une provenance indigène, voir en lui l'adjectif *Oro* « entier, tout », accompagné de la finale comparative. *Orox* deviendrait dans ce cas « celui qui ressemble à l'animal entier, non encore coupé. »

7° Muzker, ra « sorte de Lézard », cf. espagnol et portug. *Mosca* « Mouche », du latin *musca*, mais avec la finale oppositive rr. Ce reptile est donc en quelque sorte « la fausse mouche », l'animal qui rappelant la mouche par son agilité n'est pas cependant doué comme elle de la faculté de voler.

8° Zabal, chabal « plat, étendu ». Ce mot semble figurer ainsi que *gisu* « chaux » du port. *gizou*, *gis*, « Craie » terme dont l'origine première doit sans doute être cherchée en arabe et *Chanket* « boiteux » ; cf. *Chanqueta* « Soulier mis en pantoufle », au petit nombre de ceux que les montagnards des Pyrénées ont pris au lusitanien. Effectivement, nous trouvons en port. *Châa*, *Chan* « Plaine », du latin *planus*. On sait que le *pl* initial devient volontiers *ch*. chez les riverains du Tage ; cf. *Chuvia* = *Pluvia*. Quant au *n* final, il tombe volontiers en Basque, cf. *Bekhokia* « Audace » = Esp. *beloquin* « sorte de bonnet ». Le *b* est visiblement euphonique dans *Zabal*, *Chabal*, comme il l'est dans *Pharabizu* « Paradis », pour *Paraiso*, *Auba* « Bouche », forme dialectique pour *Aua*, *Aoa*. Enfin, la finale *l* marque l'adjectif. *Zabal*, c'est donc ce qui est de la nature de la plaine, et par suite « plat, étendu ».

9° Apho, a ou Zapo, a « Crapaud », n'est évidemment autre chose que l'espagnol *Sapo*, m. s. Mais d'où ce mot a-t-il lui-même été pris ? Ne serait-ce pas à l'ancien ibérien ? Évidemment, on ne saurait lui attribuer une origine latine. Il faut rapprocher du terme castillan le béarnais (dial. de Lescun) *Sapou*, m. s. A titre de pure curiosité, signalons l'affinité existante avec le bas allemand *Quappe*, — pruczi, *gabawo*. — polonais *Jaba*. Faudrait-il attribuer une origine slave au tchérémisse *Javu*, — lapon *tsuobbé*.

Plus éloignés phonétiquement seraient le suomi *Samakko* « Grenouille, crapaud », le samoyède (dial. tas) *Samlek*.

Nous ne mentionnerons que pour mémoire l'hébreu *Tsab* « Crapaud, tortue », litt. « tumens, tumidus », de la racine *Tsabah* « intumuit », parce que nous dit Buxtorff, « Testudinis operimentum cameratum est ».

B

De quelques affinités lexicographiques entre le basque et les langues chamitiques. Le savant docteur Collignon a constaté une frappante ressemblance de type entre les Basques de race pure tels qu'on les rencontre encore dans quelques vallées isolées des Pyrénées et les populations blanches du nord de l'Afrique. Nous-mêmes, nous sommes efforcés dans un précédent travail d'établir la ressemblance étroite du pronom personnel entre les idiomes de ces diverses populations. Sera-t-il interdit de voir là un exemple d'accord assez remarquable entre les données de la linguistique et celles de l'anthropologie ? Ajoutons que l'analogie semble s'étendre plus loin encore et se faire sentir jusque dans une partie importante du vocabulaire. Donnons, par exemple, la liste suivante :

1° *Acheri* « Renard », dont on contesterait difficilement la ressemblance avec le copte (dial. baschmou-

rique) *Boschar*, dial. memphitique et thébain *Baschôr*.

La ressemblance serait plus étroite encore avec certains dialectes de la vallée du Nil ; cf. Afar, *Wakari*, « Chacal ». saho *Wakârè*, m. s. Sans doute le même mot de réserve dans l'Ostyak surgute *Wakhsar*, *Vakhsar* « Renard ». Peut-être n'y a-t-il là qu'une coïncidence fortuite.

Faisons toutefois observer en passant que l'on a retrouvé un nombre de ces étranges coïncidences philologiques entre les parlers de la Sibérie et ceux de l'Asie occidentale ou du nord de l'Afrique pour se demander s'il n'aurait pas existé à une époque fort ancienne certaines relations entre les tribus faisant usage de ces différents idiomes. Pour nous en tenir à un seul exemple, citons le samoyède (dialectes tawgu et yourake) *Yam*, « Mer » qui rappelle autant que possible le *Yam*, de l'hébreu, *Yom* du vieil égyptien.

2° *Akher* « Bouc », mérite sans doute d'être cité à côté du *Aker* « Bélier », en aouelimidden (dial. berbère), — riféen *Kherri*, — aïtkalfoun *Ikherri*. On sait qu'au point de vue de l'histoire naturelle, la différence est bien peu considérable entre l'espèce chèvre et l'espèce mouton. Ajoutons, du reste, que par une coïncidence dont nous ne voulons tirer ici aucune conclusion, la chèvre paraît avoir constitué le bétail le plus anciennement domestiqué chez les populations du Nord-Africain. Du moins, les Gouanches des Canaries dont l'origine berbère semble aujourd'hui

bien établie, ne possédaient, lors de la découverte, d'autres troupeaux que des troupeaux de chèvres.

3° *Alaba* « fille ». Le *B* de la syllabe finale semble ici euphonique comme dans *Izeba* « Tante ». *Oceba* « Oncle » ; *Illoba* « Neveu, nièce ». C'est ce qui nous empêche de rapprocher ce mot du vieux thème gaulois *Alabi* cité par M. Holden et que nous retrouvons dans l'irlandais *Alaib* « beau ». En style de romance, toute personne du sexe féminin n'est-elle point une belle ? Quoi qu'il en soit, est-il bien téméraire de rapprocher *Alaba* du copte *Alow* « Enfant », et en dialecte Baschmourique *Alawi* ? Cf. également le tamachek *Ili* « fille » ; Beni menacer *Ilis*, m. s. ?

4° *Hiru* « Trois ». Cf. Tamachek *karad*, sche l-louk du Maroc *kérad*, etc. Nous avons déjà établi dans un précédent travail, la tendance du *k* initial à devenir *h* en Basque.

5° *Ogi* « Pain, blé ». Cf. vieil Egypt. *Ak*,*ek*, « Pain », copte, *Aik*, *œik* en Baschmourique et *œik* en Thébain « Pain », en dialecte memphitique *ôik* « Pain » et *ôk* « Froment ». On sait que le blé semble avoir été connu dans l'Europe occidentale un peu avant l'époque de la pierre polie.

6° *Erre* « Brûler » ; cf. figuigéen (dialecte berbère) *err*, m. s. d'une racine *RR*, « Brûler, briller, être jaune. »

7° *Sar* « Entrer ». Beni menacer *sar* « Aller en avant, précéder. » Rien à faire sans doute avec le Sanskrit, SR, *sar*, « Ire, fluere ».

8° *Berri*, « Nouveau, renouveler ». Cf. copte (Dial. memphitique), *beri* ; (dial. Thébain), *brre*, *berre* « novus, recens » ; (dial. Baschmourique), *berri*. Remarquons à titre, sans doute de pure curiosité, la ressemblance de tous ces termes avec le Suomi *werres*, le lapon *warres* « nouveau ».

De Charencey.

BIBLIOGRAPHIE

Biblioteca selecta de autores vascongados, t. I : poesia euskara, con un prologo de D. Benito Jamar. *S. Sébastien*, 1896. — Pet. in-8° de xxiv-184-(vij) p.

Que sera cette collection ? Il est difficile de le dire encore. Le présent volume, qui est fort bien imprimé et dont le prix est relativement modeste, n'est guère de nature à nous renseigner. C'est un recueil de chansons et de pièces de vers, dont fort peu sont vraiment originales et populaires : *charmagarria* (p. 10), *ardau gorri naparra* (p. 13), *nere maite polita* (p. 15), *urzo churia* (p. 16), *iru damacho* (p. 17), *chori erresiñula* (p. 38), *choriñua kaiolan* (p. 70), *eperraren kanta* (p. 71), *mariya nora zoaz* (p. 96), *urkioalako san antonio* (p. 97), *inchauspeko alaba* (p. 98) ; onze sur soixante-treize, c'est peu. Le reste comprend des vers, plus ou moins intéressants, de plusieurs écrivains modernes : J. Manterola, A. Arzac, Ipharraguirre, Vilinch, Iztueta, Guilbeau, Elissamboure, Guibert, Dr Larralde, etc., y compris un certain Belsunce que je n'ai jamais pu identifier; je regrette qu'on y ait donné place à l'amplification rhétoricale de E. Garay de

Monglave, traduite en prose basque à Paris en 1833 par L. Duhalde d'Espelette et qui a pour titre : *Le chant d'altabiscar ;* Monglave écrivait *altabiçar !* J'ai relevé en passant des coquilles inexcusables : *ardan* pour *ardau*, *Guibet* pour *Guibert*, *Bilich* pour *Bilinch*. Je remarque aussi que l'éditeur ou les éditeurs ont pris un soin médiocre de l'orthographe des chansons labourdines ou navarraises ; p. ex., p. 3, *charmangarria*, *ishilik*, *irten*, *bzarrik*, etc., ont été substitués à tort à *charmagarria*, *ichilik*, *jiten*, *beharrik*, etc.

L'avant-propos de M. Jamar sur « la poésie basque » est une dissertation bien écrite, mais dont le point de départ est absolument faux. Prétendre que la poésie basque a très peu subi l'influence de la civilisation étrangère, c'est émettre une assertion à laquelle le volume même auquel cet avant propos a été mis donne le plus éclatant démenti. Je ne saurais trop le répéter : les Basques n'ont rien à eux que leur langue.

J. V.

VARIA

Cuisine Indienne

J'avais communiqué les notes que j'ai publiées sous ce titre (t. XXV, p. 283-284, t. XXVIII, p. 180-183, et t. XXIX, p. 168-170) à M. Ch. Poulain, mon éminent collègue du Conseil supérieur des Colonies qui m'avait d'ailleurs fourni de précieux renseignements. Il m'adresse à cette occasion les observations suivantes qu'il me paraît utile et intéressant de mettre sous les yeux de nos lecteurs :

« Ces formules de *Kary* varient à l'infini et elles sont toutes à peu près bonnes. Je vois qu'on désigne le *curcuma* par le mot *safran*. Cela me met en mémoire certain kary de lièvre que ma pauvre grand'mère voulut faire avec une formule venue de Pondichéry et où se trouvait cette indication de « safran ». On alla chez le pharmacien voisin pour lui faire préparer le condiment et nous eûmes à dîner un kary immangeable. Le pharmacien avait, naturellement, mis dans la poudre du safran du Gâtinais. Il est vrai que celui-ci est employé dans la cuisine musulmane, pour la confection du *pilau* (*pulâo*), mais en fort petite quantité, tandis que la dose de curcuma indiquée donne un kary véritablement excessif.

« Il y a du reste deux écueils dans la confection de la poudre à kary, la qualité du piment et celle du fenu-grec.

« Il existe quatre variétés très communes de piments :

« 1° Le *Capsicum annuum* (en tamoul *milakày* pour *milagukày* « fruit du poivre », en hindi *lâlmirtchi*) qui varie de dimen-

sions suivant les terrains et les procédés plus ou moins attentifs de culture. C'est celui qu'on emploie dans l'Inde pour le kary ; il est introuvable dans nos pays.

« 2° Le *Capsicum frutescens* plus fort que le précédent. Il se vend à Paris chez Hédiard, place de la Madeleine, sous le nom de *piment du Chili* parce qu'on le reçoit de Londres étiqueté *Chillie*. C'est celui que j'ai employé en diminuant la dose.

« 3° Le *Capsicum grossum*, piment cafre, qui n'a aucune saveur. C'est celui qu'on trouve généralement dans les pharmacies et chez les herboristes. Il ne peut communiquer aucun montant au kary.

« 4° Le *Capsicum microcarpum*, piment enragé, piment du diable. C'est le poivre de Cayenne. Il faut évidemment le doser en raison de sa force.

« Je ne parle pas des autres variétés qui ne se rencontrent pas dans le commerce.

« Quant au fenu-grec, il y en a de diverses provenances : les uns sont très parfumés, d'autres au contraire sont absolument sans odeur. Il faut employer les premiers, car, avec les seconds, on aurait une poudre incomplète. Je n'en ai trouvé à Paris que chez un herboriste qui est au commencement de la rue Vignon.

« Les autres produits peuvent aussi naturellement varier en qualité.

« Les formules de *kary* sont très variées. Outre celles que vous avez publiées, en voici deux autres très usitées dans l'Inde :

« 1° *Kary poulivar* (du tamoul *puḷi* « tamarin »). Pour 500 gr. de viande ou de poisson :

Cumin	2 gr.
Fenu-grec	3
Poivre noir	2
Moutarde	2
Curcuma	3
Piment	5
Coriandre	20

« Ajoutez 34 gr. de pulpe de tamarin et 44 gr. d'oignons.

2° « *Kary kababou* (pers. *kabâb* « rôti », ou *kabâbah* « cubèbe ») dit *kary musulman*. Pour 500 grammes de viande :

Cumin	1 gr.	
Fenu-grec	2	
Poivre	2	50
Moutarde	2	
Curcuma	7	
Piment	24	
Coriandre	1	90
Gingembre	9	
Clous de girofles	2	50
Badiane	1	
Cannelle	2	50
Feuilles de giroflier	6	

« Ajoutez 16 gr. d'ail, 97 gr. d'oignons et 15 gr. de semence de pavôts.

« Voilà une rude formule !

« A Bourbon, on fait le « kary créole » ; je n'en ai pas la recette. Il est beaucoup moins pimenté et contient très peu de fenu-grec. On y emploie de préférence le piment vert qui lui communique un goût particulier.

« Le *kaḍalei* (*Cicer arietinum*, hind. Harbharî), pois chiche, est très employé dans la cuisine indienne ; il est surtout utile dans les *Moulgoutanis*. Celui qui se donne dans l'Inde vers la fin des bals, contient, outre le *kaḍalei* et les volailles, une ou plusieurs têtes de moutons, suivant l'importance de la préparation. »

Le Propriétaire-Gérant,
J. Maisonneuve.

CHALON-SUR-SAÔNE, IMPRIMERIE DE L. MARCEAU